



LE
ZOO
HUMAIN

Desmond Morris



par l'auteur du *singe nu*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DESMOND MORRIS

Le Zoo humain

Traduit de l'Anglais par Jean Rosenthal

GRASSET

LE ZOO HUMAIN

Desmond Morris est né en Angleterre en 1928. Diplômé de zoologie, il travaille de 1951 à 1956 à Oxford avec le groupe de Niko Tinbergen. De 1956 à 1959, il dirige le service des émissions de télévision rattaché au Zoo de Londres.

Nommé en 1959 directeur du département des mammifères de ce Zoo, il y poursuit actuellement ses recherches. Depuis 1967, il dirige également l'Institut des Arts contemporains.

Après *Le Singe nu* qui a remporté un succès immédiat et considérable dans dix-huit pays, Desmond Morris a rédigé dans la même veine d'humour scientifique *Le Zoo humain*.

A ce spécialiste de zoologie, on doit aussi une *Biologie de l'art*.

Dans l'étendue de sa domination sur la planète, l'homme perd souvent de vue qu'il se définit essentiellement comme un animal doué de raison classé parmi les mammifères de l'ordre des primates à côté des lémuriens et des singes. Diffère-t-il d'ailleurs tellement de ces derniers ? Dans *Le Singe nu*, le zoologiste Desmond Morris a très brillamment démontré que non. Singes nus nous sommes, frères bavards du babouin.

L'étude de notre comportement en tant qu'individus a entraîné Desmond Morris à examiner notre vie sociale selon la même méthode critique de naturaliste observant une espèce animale quelconque dans son milieu naturel. A ceci près que la prolifération humaine et la multiplication des villes ont pratiquement supprimé la nature pour ne laisser que des conditions artificielles comparables à celles d'un zoo.

Le paradoxe du monde moderne est, en effet, de contraindre à vivre dans un cadre ultra perfectionné des «

animaux » qui restent soumis aux impératifs biologiques des temps primitifs. L'homme captif de sa technique saura-t-il supporter cette distorsion, pourra-t-il rendre vivable le zoo humain ? Il a su déjà merveilleusement s'adapter, Desmond Morris l'expose avec une ironie et une maestria scientifique qui rendent son livre aussi divertissant qu'instructif.

ŒUVRES DE DESMOND MORRIS

Aux Éditions Bernard Grasset :

LE SINGE NU (1968).

LE ZOO HUMAIN.

Dans Le Livre de Poche :

LE SINGE NU.

Titre original :

THE HUMAN ZOO

© Desmond Morris, 1969, et Bernard Grasset, 1970.

TABLE DES MATIERES

Remerciements

Introduction

- I Tribus et supertribus
- II Statut et superstatut
- III Sexe et supersexe
- IV Groupes in et groupes out
- V Impression et més-impression
- VI La course aux stimuli
- VII L'adulte enfant

Appendice : Documentation

Bibliographie

REMERCIEMENTS

Comme son prédécesseur, *Le Singe nu*, ce livre s'adresse au grand public et les autorités consultées n'ont donc pas été citées dans le texte. Toutefois, j'ai eu recours, lors de la rédaction de cet ouvrage, à de nombreux textes et communications et il serait malhonnête de le publier sans présenter des remerciements à leurs auteurs. J'ai donc ajouté p. 303 un appendice chapitre par chapitre rapprochant les sujets traités des principales autorités en la matière. On peut utiliser cet appendice pour retrouver les références détaillées qui figurent dans la bibliographie.

J'aimerais aussi exprimer ma reconnaissance aux nombreux collègues et amis qui m'ont aidé, dans des discussions, par correspondance et de bien d'autres façons encore. Leurs contributions ont été de divers ordres. Dans certains cas, ils m'ont apporté une aide directe à propos de tel point précis du présent ouvrage, mais dans d'autres cas, leur influence stimulante s'est exercée d'une manière plus indirecte, souvent pendant des années, en agissant sur mon mode général de pensée et en m'aidant à clarifier mes opinions. Quand il s'agit d'un aussi vaste sujet que *Le Zoo humain*, il est impossible de les nommer tous, mais je voudrais notamment citer les noms suivants :

Dr Anthony Ambrose, M. Robert Ardrey, M. David Attenborough, M. Kenneth Bayes, Pr Misha Black, Dr David Blest, Dr N. G. BlurtonJones, M. James Bomford, Dr John Bowlby, M. Richard Carrington, Sir Hugh Casson, Dr Michael

Chance, Dr Richard Coss, Dr Christopher Evans, Pr Robin Fox, Pr J. H. Fremlin, M. Oliver Graham-Jones, Dr Fae Hall, Pr Harry Harlow, Mme Mary Haynes, Pr Heini Hediger, Pr Robert Hinde, Dr Jan van Hooff, Dr. Francis Huxley, Sir Julian Huxley, Pr Janey Ironside, Mlle Devra Kleiman, Dr Adriaan Kortlandt, Baronne Jane van LawickGoodall, Dd Paul Leyhausen, Mme Caroline Loizos, Pr Konrad Lorenz, Dr Malcolm Lyall-Watson, Dr Gilbert Manley, Dr Isaac Marks, M. T9m Masch1er, Dr L. Harrison Matthews, Lady Medway, Mme Ramona Morris, Dr Martin Moynihan, Dr John Napier, Mme Caroline Nicolson, M. Philip Oakes, Dr Kenneth Oakley, M. Victor Pasmore, Sir Roland Penrose, Sir Herbert Read, Dr Frances Reynolds, Dr Vernon Reynolds, Mme Claire Russell, Dr W. M. S. Russell, Pr Arthur Smailes, M. Peter Shepheard, Dr John Sparks, Dr Anthony Storr, M. Frank Taylor, Dr Lionel Tiger, Pr Niko Tinbergen, Dr Nevil Tronchin-James, M. Ronald Webster, Dr Wolfgang Wickler, Mlle Pat Williams, Dr G. M. Woddis et le Pr John Yudkin.

Je m'empresse d'ajouter que le fait qu'un nom figure sur cette liste n'implique pas nécessairement que la personne en question soit d'accord avec les opinions que j'exprime dans ce livre.

INTRODUCTION

Les pressions de la vie moderne deviennent accablantes, le citadin harassé qualifie souvent le monde grouillant où il vit de jungle de béton. Expression pittoresque qui veut décrire le mode de vie dans un centre urbain à forte densité de population, mais ce n'en est pas moins une description grossièrement inexacte, comme pourrait le confirmer quiconque a étudié une vraie jungle.

Dans des conditions normales dans leur habitat naturel, les animaux sauvages ne se mutilent pas, ne se masturbent pas, n'attaquent pas leur progéniture, n'ont pas d'ulcère à l'estomac, ne deviennent pas fétichistes, ne souffrent pas d'obésité, ne forment pas de couples homosexuels et ne commettent pas de meurtres. Chez les humains citadins, inutile de dire que tout cela se produit. Cela trahit-il alors une différence fondamentale entre l'espèce humaine et les animaux ? Au premier abord, il le semblerait. Mais c'est là une illusion trompeuse. D'autres animaux ont en effet ce comportement dans certaines circonstances, et plus précisément lorsqu'ils sont victimes des conditions anormales qu'impose la captivité. L'animal de zoo en cage présente toutes ces anomalies que nous connaissons si bien pour les avoir observées sur nos congénères humains. Il est dès lors évident que la ville n'est pas une jungle de béton, mais un zoo humain.

Il ne faut pas comparer le citadin et l'animal sauvage, mais le citadin et l'animal captif. Le moderne animal humain ne vit plus dans des conditions naturelles pour son espèce. Pris au piège, non pas par un chasseur travaillant pour un zoo, mais

par sa propre et brillante intelligence, il s'est installé dans une immense ménagerie où, incapable de trouver le repos, il court constamment le danger de craquer sous cette tension impitoyable. Toutefois, malgré les pressions, les avantages sont substantiels. Le monde du zoo, comme un parent gigantesque, protège ses pensionnaires : on leur assure nourriture, boisson, abri, hygiène et soins médicaux; les problèmes fondamentaux de la survie se trouvent réduits au minimum. Les pensionnaires ont donc du temps de libre. La façon d'utiliser ce temps dans un zoo non humain varie, bien sûr, d'une espèce à l'autre. Certains animaux se détendent tranquillement et sommeillent au soleil; d'autres trouvent l'inactivité prolongée de plus en plus difficile à supporter. Si vous êtes pensionnaire d'un zoo humain, vous appartenez inévitablement à cette seconde catégorie. Doté d'un cerveau inventif et qui a le goût profond de l'exploration, vous ne parviendrez pas à vous détendre très longtemps. Vous serez poussé inlassablement vers des activités de plus en plus élaborées. Vous chercherez, vous organiserez, vous créerez et, au bout du compte, vous vous serez plongé plus profondément encore dans une captivité plus étroite. Avec chaque raffinement nouveau, vous vous trouverez un peu plus éloigné de votre état naturel tribal, cet état dans lequel vos ancêtres ont vécu pendant un million d'années.

L'histoire de l'homme est l'histoire de sa lutte pour s'accommoder des conséquences de cette difficile progression. C'est une situation confuse et qui prête à confusion, en partie à cause de sa complexité même et en partie parce que nous jouons là un double rôle puisque nous sommes tout à la fois spectateur et participant. Peut-être cette situation deviendrait-elle plus claire si nous l'envisageons du point de vue du zoologue, et c'est ce que je vais tenter de faire dans les pages qui suivent. Dans la plupart des cas j'ai délibérément choisi des

exemples qui seront familiers aux lecteurs occidentaux. Cela ne veut toutefois pas dire que pour moi mes conclusions ne valent que pour les cultures occidentales. Bien au contraire, tout donne à penser que les principes de base s'appliquent uniformément aux citadins du monde entier.

Si j'ai l'air de dire « faites machine arrière, vous courez à la catastrophe », laissez-moi vous assurer qu'il n'en est rien. Au cours de l'infatigable évolution de notre société, nous avons triomphalement lâché la bride à nos puissants instincts d'invention et d'exploration : ils sont partie intégrante de notre héritage biologique. Ils n'ont rien d'artificiel ni d'antinaturel. Ils sont à l'origine de notre grande force tout autant que de notre grande faiblesse. Ce que j'essaie de montrer, c'est le prix de plus en plus lourd qu'il nous faut payer pour satisfaire ces instincts et quelle ingéniosité nous déployons pour régler cette facture, si exorbitante qu'elle soit. Les mises sont chaque jour plus élevées, le jeu plus risqué, les pertes plus stupéfiantes, le rythme de la partie plus endiablé. Mais malgré les dangers qu'ils présentent, c'est le jeu le plus passionnant que le monde n'ait jamais vu. Il serait stupide de suggérer qu'on devrait donner un coup de sifflet pour tenter de l'interrompre. Néanmoins, Il y a différentes façons d'y jouer, et en comprenant mieux la vraie nature des participants il devrait être possible de rendre le jeu encore plus profitable, sans qu'il devienne pour autant plus dangereux ni même, en fin de compte, désastreux pour l'espèce tout entière.

I

TRIBUS ET SUPERTRIBUS

Imaginez un territoire de 30 kilomètres de long sur 30 kilomètres de large. Supposez-le sauvage, peuplé d'animaux petits et grands. Représentez-vous maintenant un groupe compact de soixante êtres humains campant au milieu de cette région. Essayez de vous voir assis là, en tant que membre de cette tribu miniature, avec le paysage, votre paysage, s'étendant autour de vous à perte de vue. Nul sauf ceux de votre tribu n'utilise ce vaste espace. C'est votre domaine exclusif, le terrain de chasse de votre tribu. De temps en temps les hommes de votre groupe partent à la poursuite d'une proie. Les femmes cueillent des fruits et des baies. Les enfants jouent bruyamment dans les parages du camp, imitant les techniques de chasse de leurs pères. Si la tribu s'implante bien et se développe, un petit groupe s'en séparera pour coloniser un nouveau territoire. Peu à peu l'espèce va se répandre.

Imaginez un territoire de 30 kilomètres de long sur 30 de large. Supposez-le civilisé, peuplé de machines et de constructions. Représentez-vous maintenant un groupe compact de six millions d'êtres humains campant au milieu de cette région. Essayez de vous voir assis là, avec tout le paysage complexe de la grande ville s'étendant tout autour de vous, à perte de vue.

Comparez maintenant ces deux paysages. Dans le second il y a cent mille individus pour chacun de ceux qui se

trouvent dans le premier. L'espace est demeuré le même. En termes d'évolution, ce changement dramatique a été presque instantané : il n'a fallu que quelques milliers d'années pour transformer le décor un en décor deux. L'animal humain semble s'être brillamment adapté aux nouvelles et extraordinaires conditions qui lui sont imposées, mais il n'a pas eu le temps de changer sur le plan biologique, d'évoluer pour devenir une nouvelle espèce génétiquement civilisée. Ce processus civilisateur s'est fait entièrement par l'apprentissage et le conditionnement. Biologiquement parlant, il est toujours le simple animal tribal décrit dans la première scène. Il a vécu ainsi, non pas pendant quelques siècles, mais pendant un bon million d'années. Au cours de cette période, il a certes subi des changements d'ordre biologique. Il a évolué de façon spectaculaire. Les pressions dont il a dû triompher pour survivre étaient fortes et elles l'ont modelé.

Il s'est passé tant de choses durant les derniers millénaires, les années citadines, les années chargées de l'homme civilisé, qu'il nous est difficile de nous faire à l'idée que cela ne représente qu'une partie infime de l'histoire humaine. Elle nous est si familière que nous nous imaginons vaguement être parvenus à ce stade par un développement progressif et que, par conséquent, nous sommes parfaitement équipés sur le plan biologique pour affronter tous les nouveaux risques que présente la société. Si nous nous obligeons à réfléchir là-dessus avec une froide objectivité, force nous est de reconnaître qu'il n'en est rien. C'est seulement notre incroyable souplesse, notre ingéniosité et notre faculté d'adaptation qui nous donnent ce sentiment. Le simple chasseur de la tribu fait de son mieux pour arborer ses nouveaux atours le cœur léger et l'âme fière; mais ce sont des habits compliqués, encombrants, et il ne cesse de trébucher dedans. Toutefois, avant d'examiner la façon dont il trébuche et perd si fréquemment l'équilibre, il nous faut

voir d'abord comment il a réussi à coudre le fabuleux manteau de civilisation dans lequel il s'enveloppe.

Il nous faut commencer par abaisser la température jusqu'à revenir au coeur de la dernière période glaciaire, disons il y a vingt mille ans. Nos ancêtres chasseurs avaient déjà réussi à se répandre à travers la plus grande partie du Vieux Monde, et n'allaient pas tarder à passer de l'extrémité orientale de l'Asie jusque dans le Nouveau Monde. Avoir atteint une expansion aussi fracassante signifiait sans doute que leur simple mode de vie de chasseurs était déjà suffisant pour faire pièce à leurs rivaux carnivores. Mais cela n'a rien de si surprenant quand on songe que les cerveaux de nos ancêtres de la période glaciaire étaient déjà aussi grands et aussi hautement développés que les nôtres aujourd'hui. En ce qui concerne le squelette, la différence n'est pas grande entre nous. Physiquement parlant, l'homme moderne était déjà entré en scène. A dire vrai, s'il était possible, à l'aide d'une machine à voyager à travers le temps, d'amener chez vous l'enfant nouveau-né d'un chasseur de la période glaciaire et de l'élever comme votre propre enfant, personne sans doute ne s'en apercevrait.

En Europe le climat était hostile, mais nos ancêtres le combattaient vaillamment. En utilisant les techniques les plus simples, ils parvenaient à abattre du très gros gibier. Par bonheur ils nous ont laissé un témoignage de leurs talents de chasseur, non seulement sous la forme des reliefs de repas que l'on peut de temps en temps déterrer du sol de leurs cavernes, mais aussi grâce aux extraordinaires fresques peintes sur les parois de celles-ci. Les mammoths velus, les rhinocéros à l'épaisse toison, les bisons et les rennes dont nous avons retrouvé les portraits ne laissent aucun doute quant à la nature du climat. Lorsque aujourd'hui on émerge des ténèbres

d'une caverne pour sortir dans la campagne inondée de soleil, il est difficile d'imaginer celle-ci peuplée de ces créatures enveloppées d'épaisses fourrures. Le contraste entre la température alors et maintenant frappe l'esprit.

A mesure que la dernière période de glaciation touchait à sa fin, la glace commençait à se retirer, vers le nord au rythme de 50 mètres par an et les animaux de pays froids se déplaçaient avec elle vers le nord. D'épaisses forêts prenaient la place des paysages glacés de la toundra. La grande période glaciaire s'est terminée il y a environ dix mille ans, annonçant une nouvelle époque dans le développement de l'homme.

La percée devait se faire à l'endroit où l'Afrique, l'Asie et l'Europe se rejoignent. Là, à l'extrémité orientale de la Méditerranée, s'opéra un léger changement dans les habitudes alimentaires de l'espèce humaine, qui allait modifier tout le cours du progrès humain. C'était en soi un changement assez trivial et assez simple, mais son impact devait être considérable. Cela nous paraît aujourd'hui tout naturel : nous appelons cela l'agriculture.

Jusqu'alors toutes les tribus humaines avaient deux façons de se nourrir : les hommes chassaient les animaux comestibles et les femmes cueillaient les végétaux comestibles. On équilibrait le régime en partageant. Pratiquement tous les membres adultes actifs de la tribu étaient des pourvoyeurs de nourriture. On stockait relativement peu de réserves alimentaires. On se contentait d'aller chercher ce qu'on voulait quand on en avait besoin. C'était moins hasardeux qu'il n'y paraît car évidemment la totalité de la population humaine était alors infime comparée aux chiffres énormes qu'elle atteint aujourd'hui. Toutefois, même si ces premiers chasseurs-cueilleurs avaient connu une réussite appréciable et

s'étaient répandus au point de couvrir une grande partie du globe, leurs unités tribales demeuraient petites et simples. Durant les centaines de millénaires au long desquels s'était poursuivie l'évolution humaine, les hommes s'étaient peu à peu adaptés, aussi bien physiquement que mentalement, sur le plan des structures comme sur celui du comportement, à ce mode de vie de chasseurs. Le pas suivant, celui qui les mena à l'agriculture et à la production d'aliments, leur fit franchir un seuil auquel ils ne s'attendaient pas et les précipita si vite dans une forme d'existence sociale inconnue qu'ils n'eurent pas le temps d'acquérir de nouvelles qualités soumises au contrôle génétique pour s'y habituer. Désormais leur faculté d'adaptation et leur souplesse de comportement, leur capacité d'apprendre et de s'accommoder de modes de vie nouveaux et plus complexes allaient être mises à rude épreuve. L'urbanisation et les détails compliqués de la vie citadine n'étaient plus qu'à un pas de là.

Par bonheur, le long apprentissage de la chasse avait développé l'ingéniosité et un système d'aide mutuelle. Les chasseurs humains, certes, gardaient encore un sens inné de l'autorité et de la rivalité, comme leurs ancêtres singes, mais leur sens de la rivalité s'était trouvé grandement atténué par un besoin de plus en plus pressant de coopérer. C'avait été leur seul espoir de triompher dans la concurrence qui les opposait aux tueurs professionnels du monde carnivore établis depuis longtemps avec leurs griffes acérées, comme les grands félins. Les chasseurs humains avaient développé leur esprit de coopération en même temps que leur intelligence et que leur goût de l'exploration, et la combinaison des deux s'était révélée d'une redoutable efficacité. Ils apprenaient vite, ils se souvenaient bien et étaient capables de rapprocher des éléments séparés de ce qu'ils avaient appris autrefois pour résoudre des problèmes nouveaux. Si cette qualité leur avait

servi dans les premiers temps, à l'époque de leurs dures expéditions de chasse, elle leur était encore plus essentielle aujourd'hui alors qu'ils se trouvaient sur le seuil d'une forme de vie sociale nouvelle et infiniment plus complexe.

Les régions bordant les rives orientales du bassin méditerranéen étaient le lieu d'habitat naturel de deux plantes d'une importance vitale : le blé sauvage et l'orge sauvage. Dans cette partie du monde on trouvait aussi, à l'état sauvage, des chèvres, des moutons, des bovins et des porcs. Les chasseurs-cueilleurs humains qui s'installèrent sur ce territoire avaient déjà domestiqué le chien, mais on l'utilisait avant tout comme compagnon de chasse et comme chien de garde plutôt que comme ressource alimentaire directe. La véritable agriculture commença avec la culture de deux plantes, le blé et l'orge. Cela fut suivi peu après par la domestication tout d'abord des chèvres et des moutons, puis, un peu plus tard, des bovins et des porcs. Selon toute probabilité, les animaux commencèrent par être attirés par les cultures, vinrent pour manger et restèrent pour être élevés et mangés eux-mêmes.

Ce n'est pas par accident que les deux autres régions du globe qui virent par la suite naître d'antiques civilisations indépendantes (l'Asie méridionale et l'Amérique centrale) étaient également des endroits où les chasseurs-cueilleurs découvrirent des plantes sauvages qui se prêtaient à la culture : le riz en Asie et le maïs en Amérique.

Ces expériences agricoles de la fin de l'âge de pierre connurent un tel succès que jusqu'à nos Jours les plantes et les animaux domestiqués alors sont restés les principales ressources alimentaires de toutes les opérations agricoles sur une grande échelle. Les grands et immenses progrès dans le domaine agricole ont été d'ordre mécanique plutôt que

biologique. Mais c'est ce qui semblait n'être que les reliefs des premières expériences d'agriculture qui devait avoir un impact vraiment fracassant sur l'avenir de notre espèce.

Rétrospectivement, c'est facile à expliquer. Avant l'avènement de l'agriculture, tous ceux qui avaient l'intention de manger devaient participer à la cueillette de la nourriture. Cela concernait pratiquement la tribu tout entière. Mais quand les cerveaux prévoyants qui avaient conçu et mis au point les manoeuvres de chasse consacrerent leur attention aux problèmes d'organisation de la culture des céréales, de l'irrigation de la terre et de l'élevage des animaux captifs, ils obtinrent un double résultat. Si grande fut leur réussite qu'ils créèrent pour la première fois, non seulement un approvisionnement constant en produits alimentaires, mais également un surplus régulier sur lequel on pouvait compter. La création de ce surplus fut la clef qui allait ouvrir la porte à la civilisation. Enfin la tribu humaine était capable d'entretenir plus de membres qu'il n'en fallait pour trouver la nourriture. La tribu non seulement pouvait grandir, mais elle pouvait libérer certains de ses membres pour d'autres tâches. Non pas des tâches éphémères, liées aux exigences prioritaires du ramassage de nourriture, mais des activités à plein temps susceptibles de s'épanouir toutes seules. L'âge de la spécialisation était né.

C'est à partir de ces modestes débuts que se sont développées les premières villes.

J'ai dit que cela était facile à expliquer, mais cela signifie seulement qu'il n'est pas difficile pour nous, en regardant en arrière, de chercher le facteur vital qui a poussé l'humanité à faire le grand pas suivant dans l'évolution. Cela ne signifie pas, bien sûr, que le pas était facile à faire sur le moment. Il est vrai

que le chasseur cueilleur humain était un animal splendide, riche en dons et en possibilités inexploités. Le fait que nous soyons ici aujourd'hui en est une preuve suffisante. Mais il avait évolué en tant que chasseur tribal, et non en tant qu'agriculteur patient et sédentaire. Il est non moins vrai que cet animal était doté d'un cerveau prévoyant, capable d'organiser une chasse et de comprendre les changements saisonniers de son environnement. Mais pour être un agriculteur réussi, il lui fallait étendre sa prévoyance au-delà de tout ce qu'il avait tenté jusqu'alors. La tactique de la chasse devait devenir la stratégie de l'agriculture. Ce pas franchi il lui fallait exiger plus encore de son cerveau pour affronter les complexités sociales supplémentaires qui n'allaient pas manquer de suivre sa prospérité toute neuve, à mesure que les villages grandissaient pour devenir des villes.

Il est important de comprendre cela quand on parle d'une « révolution urbaine ». L'emploi de cette formule donne l'impression que villes et cités se mirent à jaillir de toutes parts, presque du jour au lendemain, dans un grand élan vers une vie sociale d'une spectaculaire nouveauté. Mais il n'en a rien été. Les vieilles habitudes disparaissaient lentement et péniblement. A vrai dire, dans bien des parties du monde, elles subsistent encore aujourd'hui. De nombreuses cultures contemporaines fonctionnent encore à des niveaux agricoles qui relèvent pratiquement de l'époque néolithique, et dans certaines régions, comme le désert de Kalahari, l'Australie du Nord et l'Arctique, on peut toujours observer des communautés de chasseurs-cueilleurs de style paléolithique.

Les premières communautés urbaines, les premières villes et cités sont apparues, non pas comme une brusque éruption sur la peau de la société préhistorique, mais sous forme de petites plaques isolées. On les a vues tout d'abord

dans des sites du Sud-Ouest asiatique où elles constituaient de spectaculaires exceptions à la règle générale. Mesurées à l'échelle d'aujourd'hui, c'étaient de très petites agglomérations et le processus se développait lentement, très lentement. Chacune se fondait sur une organisation hautement localisée, étroitement liée et limitée aux terres cultivables environnantes.

Tout d'abord, il n'y avait guère d'échange ni d'interaction entre un centre urbain et un autre. Cela devait être le grand progrès suivant, et cela prit du temps. La barrière psychologique qui empêchait de franchir un tel pas était manifestement la peur de perdre son identité locale. Il ne s'agissait pas tant de « la tribu qui perdit la tête », que de l'individu qui refusait de perdre sa tribu. L'espèce avait évolué en tant qu'animal tribal et le caractère fondamental d'une tribu est qu'elle fonctionne sur une base bien localisée et interpersonnelle. Renoncer à ce schéma social de base, si typique de l'ancienne condition humaine, c'était vouloir aller à contre-courant. Mais c'étaient les céréales, si efficacement moissonnées et transportées, qui imposaient ce changement. A mesure que l'agriculture progressait et que l'élite urbaine, libérée des tâches de la production, commençait à concentrer sa puissance cérébrale sur d'autres problèmes plus récents, il était inévitable qu'on vît finalement émerger un réseau urbain, des liens hiérarchiquement organisés entre villes et cités voisines.

La plus ancienne ville connue s'élevait à Jéricho il y a plus de huit mille ans, mais la première civilisation totalement urbaine s'est développée bien plus à l'est, par-delà le désert de Syrie, à Sumer. C'est là, il y a cinq à six mille ans, que naquit le premier empire et qu'on supprima le « pré » du mot préhistoire grâce à l'invention de l'écriture. La coordination

entre les cités se développa, les chefs devinrent des administrateurs, les professions libérales se créèrent, on fit des progrès dans le domaine de la métallurgie et du transport, on domestiqua des bêtes de somme (distinctes des animaux comestibles) et l'on vit s'élever une architecture monumentale.

Comparées à celles d'aujourd'hui, les cités sumériennes étaient petites, avec une population de sept mille habitants ou plus, mais qui ne dépassait pas vingt mille. Néanmoins, notre homme avait déjà fait pas mal de chemin depuis le temps de la simple tribu. Il était devenu un citoyen, un membre d'une supertribu et la différence essentielle, c'était que dans une supertribu il ne connaissait plus personnellement chaque membre de la communauté à laquelle il appartenait. Ce fut ce changement, ce passage de la société personnelle à la société impersonnelle, qui allait causer à l'animal humain ses plus grandes angoisses dans les millénaires à venir. En tant qu'espèce, nous n'avons pas l'équipement biologique pour affronter une masse d'étrangers déguisés en membres de notre tribu. Et c'était là quelque chose qu'il nous faudrait apprendre, mais ce n'était pas facile. Comme nous le verrons par la suite, nous continuons aujourd'hui encore à nous heurter à ce problème sous toutes sortes de formes plus ou moins bien masquées.

En raison du caractère artificiel de l'inflation qui a fait passer la vie sociale de l'homme au niveau supertribal, il est devenu nécessaire d'introduire des formes plus raffinées de contrôle pour maintenir la cohésion des communautés qui grossissaient sans cesse. Les énormes bienfaits matériels de la vie supertribale, il a fallu les payer sous forme de discipline. Dans les civilisations antiques qui commencèrent à se développer autour du bassin méditerranéen, en Égypte, en Grèce, à Rome et ailleurs, l'administration et la loi se firent

plus pesantes et plus complexes tandis que les arts et les techniques connaissaient un épanouissement croissant.

Ce fut un long processus. La somptuosité des restes de ces civilisations devant lesquels nous nous émerveillons aujourd'hui tend à nous faire croire qu'elles embrassaient de vastes populations, mais il n'en était rien. En nombre de têtes par supertribu, la croissance était progressive. Jusqu'en 600 avant Jésus-Christ, la plus grande cité, Babylone, n'abritait pas plus de quatre-vingt mille habitants. L'Athènes de l'époque classique ne comptait que vingt mille citoyens et un quart seulement de ceux-ci appartenaient à l'authentique élite urbaine. On a estimé que la population totale de l'État athénien, y compris les marchands étrangers, les esclaves et les résidents ruraux aussi bien qu'urbains, ne dépassait pas soixante-dix à cent mille personnes. Pour replacer ce chiffre dans une perspective plus familière, disons qu'il est légèrement inférieur aux chiffres de la population actuelle de villes universitaires comme Oxford ou Cambridge. Les grandes métropoles modernes, bien sûr, ne souffrent même pas la comparaison : il y en a aujourd'hui plus de cent qui se vantent d'avoir une population dépassant un million d'habitants, la plus grande en comptant plus de dix millions. L'Athènes moderne, d'ailleurs, n'abrite pas moins d'un million huit cent cinquante mille personnes.

Si elles entendaient continuer à croître en splendeur, les anciennes cités ne pouvaient plus compter sur la production locale. Elles avaient deux façons d'accroître leurs ressources : par le commerce ou par, la conquête. Rome fit les deux, mais en mettant l'accent sur la conquête et elle y parvint en témoignant d'une efficacité administrative et militaire si redoutable qu'elle fut en mesure de créer la plus grande cité que le monde eût jamais vue : elle abritait une population

approchant le demi million et offrait un modèle dont le souvenir éveillerait des échos durant les siècles qui suivirent. Ces échos retentissent encore aujourd'hui, non seulement dans les efforts cérébraux épuisants des organisateurs, des manipulateurs et des créateurs, mais aussi au sein de l'élite urbaine chaque jour plus oisive et plus avide de sensations et qui est devenue si nombreuse qu'elle peut facilement s'aigrir, ce qui a des conséquences désastreuses, si bien qu'on doit à tout prix continuer à l'amuser. Chez le citoyen sophistiqué de la Rome impériale, on peut déjà distinguer un prototype du membre de la supertribu d'aujourd'hui.

Dans le déroulement de notre histoire des villes, nous sommes arrivés avec la Rome antique à un stade où la communauté humaine est devenue si vaste et si dense que, zoologiquement parlant, nous en sommes déjà à la situation des temps modernes. Il est vrai que, au cours des siècles qui suivirent, l'intrigue se compliqua, mais c'est essentiellement la même. Les foules devinrent plus denses, l'élite plus choisie, les technologies plus techniques. Les frustrations et les tensions engendrées par la vie citadine se firent plus fortes; les heurts entre supertribus, plus sanglants. Il y avait trop de gens et cela signifiait qu'il y avait des individus à ménager et des individus à sacrifier. A mesure que les relations humaines, perdues dans la foule, prenaient un caractère plus impersonnel, l'inhumanité de l'homme envers l'homme augmentait dans d'horribles proportions. Toutefois, comme je l'ai déjà dit, une relation impersonnelle n'est plus une relation biologiquement humaine, aussi ne doit-on pas s'étonner de cet état de choses. Ce qui est surprenant, c'est que les supertribus gonflées aient survécu et, qui plus est, qu'elles aient si bien survécu. Ce n'est pas un fait qu'il nous faut accepter simplement parce que nous sommes assis là, en plein XXe siècle, c'est un fait qui doit susciter notre émerveillement. C'est

un témoignage stupéfiant rendu à notre ingéniosité, à notre ténacité, à notre souplesse incroyable en tant qu'espèce. Comment donc y sommes-nous parvenus ? Tout ce que nous avons au départ, en tant qu'animaux, c'était un ensemble de caractères biologiques acquis au cours de notre long apprentissage de chasseur. La solution doit donc se trouver dans la nature de ces caractères et dans la façon dont nous avons su les exploiter et les manipuler sans les déformer aussi sérieusement que nous semblons (en apparence) l'avoir fait. Il nous faut donc les examiner de plus près.

Si nous songeons à nos ancêtres les singes, l'organisation sociale de l'espèce simiesque, qui a survécu, peut nous fournir certains indices révélateurs. L'existence d'individualités puissantes et dominatrices, régnant en seigneurs sur le reste du groupe, est un phénomène répandu chez les primates supérieurs. Les membres plus faibles du groupe acceptent leur rôle de subordonnés. Ils ne se précipitent pas dans la brousse pour s'installer à leur compte. Il y a de la force et de la sécurité dans le nombre. Quand ce nombre devient trop important, alors bien sûr, un nouveau groupe se forme mais les individus singes isolés sont des anomalies. Les groupes se déplacent ensemble, ils ne se quittent pas. Cette allégeance n'est pas simplement le résultat d'une tyrannie imposée par les chefs, les mâles dominateurs. Ils sont peut-être des despotes, mais ils jouent également un autre rôle, celui de gardiens et de protecteurs. Si une menace extérieure se précise contre le groupe, par exemple l'attaque d'une bête de proie affamée, ce sont eux qui jouent le rôle le plus actif dans la défense. Devant un péril extérieur, les mâles qui font office de chefs doivent s'assembler pour y faire face, oubliant leurs querelles intestines. Mais dans les autres occasions, la coopération active au sein du groupe est réduite au minimum.

Si l'on revient aux animaux humains, on peut constater que le système fondamental - coopération sociale en face de l'extérieur, rivalité sociale en face de l'intérieur - s'applique également à nous, bien que nos premiers ancêtres humains aient été contraints de modifier quelque peu l'équilibre. Leur lutte titanesque pour se transformer de mangeurs de fruits en chasseurs exigeait une coopération interne bien plus grande, bien plus active. Le monde extérieur, non content de provoquer de temps en temps une panique, présentait maintenant un défi quasi constant au chasseur qui peu à peu se dessinait. Ce qui a eu pour effet de provoquer un net glissement vers l'aide mutuelle, vers le partage et la mise en commun des ressources. Cela ne veut pas dire que nos lointains ancêtres se sont mis à se déplacer comme un seul homme, tout comme un banc de poissons; la vie était bien trop complexe. La rivalité subsistait pour le pouvoir, contribuant à fournir l'élan nécessaire et à réduire la part de l'indécision, mais l'autorité despotique était sévèrement restreinte. On parvenait à un équilibre délicat et, comme nous l'avons déjà vu, à un équilibre qui devait se révéler extrêmement profitable, permettant à un x premiers chasseurs humains de se répandre sur presque toute la surface du globe, avec, pour les aider, le minimum de techniques.

Qu'advint-il de cet équilibre délicat tandis que les tribus minuscules s'épanouissaient en supertribus géantes ? Avec la disparition du schéma tribal fondé sur des relations de personne à personne, le mouvement de pendule entre la rivalité et la coopération se mit à s'accroître dangereusement et il n'a cessé depuis lors de le faire de façon fort dommageable. Comme les membres subordonnés des supertribus devenaient des foules impersonnelles, les plus violents balancements du pendule se sont faits du côté de la domination et de la rivalité. Les groupes urbains démesurés

ont été rapidement et à maintes reprises victimes de formes extrêmes de tyrannie, de despotisme et de dictature. Les supertribus ont donné naissance à des super chefs, exerçant des pouvoirs qui font paraître positivement débonnaires les vieux tyrans singes. Ils ont donné naissance également à de super subordonnés sous la forme d'esclaves, qui ont subi un asservissement plus poussé que tout ce qu'a jamais pu connaître le plus humble des singes.

Il a fallu plus qu'un despote isolé pour dominer ainsi une supertribu. Même avec les nouvelles et redoutables techniques - armes, donjons, tortures - pour l'aider à maintenir son joug par la force, il avait besoin aussi d'entraîner la masse s'il entendait réussir à immobiliser si loin d'un côté le pendule biologique. Celui lui a été possible car les sujets, comme les chefs, étaient contaminés par le caractère impersonnel de la société supertribale. Ils ont, dans une certaine mesure, apaisé l'instinct qui les poussait vers la coopération en créant des sous-groupes ou de pseudo tribus au sein du corps principal de la supertribu. Chaque individu établissait des liens personnels, comparables aux vieux liens biologiques, avec un petit groupe de la taille d'une tribu et rassemblant des compagnons sur le plan social ou professionnel. Dans le cadre de ce groupe il pouvait satisfaire ses instincts fondamentaux qui le poussaient à l'entraide et au partage. D'autres sous-groupes - la classe des esclaves, par exemple - pouvaient dès lors être considérés avec moins de gêne comme des étrangers échappant à la protection. La notion sociale de « deux poids, deux mesures » était née. La force insidieuse de ces nouvelles subdivisions tient au fait qu'elles allèrent jusqu'à permettre d'entretenir des relations personnelles sur un mode impersonnel. Bien qu'un subordonné - un esclave, un domestique ou un serf - puisse être personnellement connu de son maître, le fait qu'il eût été

clairement placé dans une autre catégorie sociale signifiait qu'on pouvait le traiter aussi mal qu'un individu appartenant à la foule impersonnelle.

Il n'est qu'en partie vrai d'affirmer que le pouvoir corrompt. L'extrême asservissement peut corrompre avec autant d'efficacité. Quand le pendule bio social s'éloigne de la coopération active pour osciller vers la tyrannie, la société tout entière se corrompt. Bien sûr, elle peut être capable de grands exploits matériels. Elle peut déplacer 4 883 000 tonnes de pierre pour bâtir une pyramide, mais, étant donné sa structure sociale déformée, ses jours sont comptés. On peut dominer jusqu'à un certain point, pour un certain temps, un certain nombre d'individus, mais même dans l'atmosphère de serre d'une supertribu, il existe une limite. Si, quand cette limite est atteinte, le pendule bio social repart doucement vers son centre d'équilibre, la société peut s'estimer heureuse. Si, comme c'est plus probable, il oscille follement d'un côté à l'autre, le sang coulera dans des proportions que notre ancêtre, le chasseur primitif, n'aurait jamais imaginées.

Le miracle qui permet à notre civilisation de survivre, c'est que l'instinct humain de coopération se réaffirme si fortement et de façon si répétée. Malgré tout ce qu'on met en oeuvre pour l'étouffer, il ne cesse de réapparaître. Nous nous plaisons à considérer cela comme la conquête des faiblesses bestiales par les forces de l'altruisme intellectuel, comme si l'éthique et la moralité étaient une sorte d'invention moderne. S'il en était vraiment ainsi, il y a gros à parier que nous ne serions pas ici aujourd'hui pour le proclamer. Si nous ne portions pas en nous l'instinct biologique fondamental de coopérer avec nos semblables, nous n'aurions jamais survécu en tant qu'espèce. Si nos ancêtres chasseurs avaient été vraiment des tyrans impitoyables et avides, courbés sous le

poids du « péché originel », il y a longtemps que l'histoire de la réussite humaine aurait tourné court. La seule raison pour laquelle on continue de nous instiller la doctrine du péché originel, sous une forme ou sous une autre, c'est que les conditions artificielles qui règnent dans la supertribu continuent à oeuvrer contre notre altruisme biologique et que celui-ci a besoin de toute l'assistance qu'il peut trouver.

Je sais qu'il existe des autorités qui vont protester violemment contre ce que je viens de dire. Ces gens-là voient les hommes enclins, par nature, à être faibles, avides et pervers, ce qui nécessite qu'on leur impose des codes sévères pour les rendre forts, charitables et bons. Mais lorsqu'ils tournent en dérision le concept du « noble sauvage », ils confondent les problèmes. Ils font remarquer qu'il n'y avait rien de noble dans l'ignorance et la superstition, et à cet égard ils ont raison. Mais ce n'est là qu'un élément de la situation. L'autre élément, c'est l'attitude du chasseur primitif envers ses compagnons. Là, les choses ont dû se passer autrement. La compression, la charité, l'assistance mutuelle, un besoin fondamental de coopérer au sein de la tribu ont dû constituer le schéma classique qui a permis au premier groupe d'hommes de survivre dans l'environnement précaire qui était le leur. C'est seulement quand les tribus se sont développées pour devenir des super tribus impersonnelles que les vieux modes de comportement ont commencé à céder sous la pression. C'est alors seulement qu'il a fallu imposer artificiellement des lois et des codes disciplinaires pour rétablir l'équilibre. Si on les avait imposés de façon à corriger l'effet de ces pressions nouvelles, ç'aurait été parfait; mais dans les civilisations primitives, les hommes étaient novices dans l'art d'atteindre à ce délicat équilibre. Ils ont constamment échoué, et ces échecs ont eu de terribles conséquences. Nous sommes plus experts aujourd'hui mais le système n'a jamais été perfectionné car, à

mesure que les supertribus continuaient de grandir, le problème se reposait.

Qu'on me permette un autre exemple. On a souvent dit que « la loi n'interdit aux hommes de faire que ce que leurs instincts les poussent à faire ». Il s'ensuit que s'il existe des lois contre le vol, le meurtre et le viol, alors l'animal humain doit avoir tout naturellement des tendances au vol, au meurtre et au viol. Est-ce vraiment une juste description de l'homme en tant qu'espèce biologique sociale ? Cela ne correspond pas tout à fait à l'image biologique de l'espèce qui émerge groupée en tribus. Mais, et c'est assez triste, cela correspond à l'image supertribale.

Le vol, le plus commun peut-être de tous les crimes, est un bon exemple. Un membre, d'une supertribu est soumis à des pressions, il subit toutes les tensions et toutes les contraintes que lui impose son artificielle condition sociale. La plupart des gens appartenant à sa supertribu sont pour lui des étrangers; il n'a aucun lien personnel, tribal, avec eux. Le voleur type n'exerce pas ses talents aux dépens d'un de ses compagnons connus. Il n'enfreint pas le vieux code biologique de la tribu. Dans son esprit, il place tout simplement sa victime en dehors de sa tribu. Pour parer à cela, il faut imposer une loi supertribale. Il est intéressant de noter en passant qu'on parle parfois d' « honneur parmi les voleurs » et du « code du milieu ». Voilà bien qui souligne le fait que nous considérons les criminels comme appartenant à une pseudo tribu séparée et distincte au sein de la supertribu. Il convient de noter aussi comment nous traitons le criminel : nous l'enfermons dans une communauté confinée et exclusivement composée de criminels. En tant que solution à court terme, elle est acceptable mais le résultat à long terme est de renforcer son identité pseudo tribale au lieu de l'affaiblir et, en outre, de

l'aider à élargir le cercle de ses contacts sociaux pseudo tribaux.

Si l'on revient à la notion que « la loi n'interdit aux hommes de faire que ce que leurs instincts les poussent à faire », nous pourrions changer la formulation et dire que « la loi n'interdit aux hommes de faire que ce que les conditions artificielles de la civilisation les incitent à faire ». On peut considérer ainsi la loi comme un mécanisme d'équilibre, tendant à compenser les distorsions imposées par l'existence supertribale et contribuant à maintenir, dans des conditions contre nature, les formes du comportement social naturel à l'espèce humaine.

Il ne s'agit là toutefois que d'une simplification un peu grossière, qui sous-entend la perfection chez les chefs, les législateurs. Les tyrans et les despotes peuvent, bien sûr, édicter des lois sévères et déraisonnables, imposant à la population des contraintes plus lourdes que ne le justifient les conditions de l'existence supertribale. Une autorité faible peut imposer un code qui n'ait pas la force de maintenir unie une populace bouillonnante. Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est le désastre culturel ou le déclin.

Il existe aussi un autre genre de loi, qui n'a que peu de rapport avec l'argument que je viens d'avancer, sinon qu'elle sert à maintenir l'unité de la société. C'est une « loi isolante », qui contribue à rendre une culture différente d'une autre. Elle donne de la cohésion à une société en lui conférant une identité unique. Ces lois ne jouent qu'un rôle mineur dans les tribunaux. Elles intéressent plutôt la religion et la coutume. Leur fonction est de renforcer l'illusion que l'on appartient à une tribu unifiée plutôt qu'à une superstructure en pleine expansion et aux contours mal définis. Si on les critique parce

qu'elles semblent arbitraires ou absurdes, on s'entendra dire qu'elles sont traditionnelles et qu'on doit donc leur obéir sans discussion. Mieux vaut d'ailleurs ne pas les mettre en question car elles sont en effet parfaitement arbitraires et souvent absurdes. Leur valeur tient au fait qu'elles sont admises par tous les membres de la communauté. Quand elles perdent de leur force, l'unité de la communauté perd un peu de ses forces elle aussi. Elles prennent des formes diverses - le savant appareil des cérémonies sociales : mariages, enterrements, célébrations, défilés, festivals et autres; les subtilités de l'étiquette mondaine, des bonnes manières et du protocole, les complexités du costume social, uniformes, décorations, parures.

Ces sujets ont été étudiés en détail par les ethnologues et les anthropologues fascinés par leur grande diversité. La diversité, la différence entre une culture et une autre a naturellement été la fonction même de ces modes de comportement. Mais en s'émerveillant sur leur variété, on ne doit pas oublier leurs ressemblances fondamentales. Les coutumes et les costumes peuvent, d'une culture à une autre, différer de façon spectaculaire dans le détail, ils n'en ont pas moins la même fonction essentielle et les mêmes formes fondamentales. Si l'on commence par dresser une liste de toutes les coutumes d'une culture particulière, on trouvera presque pour chacune son équivalent dans presque toutes les autres cultures. Seuls les détails différeront, et de façon si spectaculaire qu'ils masqueront parfois le fait que l'on a affaire aux mêmes schémas sociaux fondamentaux.

Pour prendre un exemple : dans certaines cultures, les cérémonies de deuil s'accompagnent du port de costumes noirs; dans d'autres, c'est un contraste total, le deuil se porte en blanc. En outre, si on élargit le champ des investigations, on

peut découvrir encore d'autres cultures qui font appel au bleu foncé, au gris, au jaune ou à la couleur naturelle du chanvre. Comme vous avez grandi dans une culture où, depuis votre plus tendre enfance, l'une de ces couleurs, disons le noir, s'est toujours trouvée fortement associée avec la mort et le deuil, il serait extraordinaire que vous pensiez à porter, dans ce contexte, des couleurs comme le jaune ou le bleu. Votre réaction immédiate en découvrant que ces couleurs sont bel et bien portées, ailleurs pour marquer le deuil et donc de souligner combien ces coutumes diffèrent de celles auxquelles vous êtes habitué. Et c'est là le piège, si joliment tendu par les exigences de l'isolationnisme culturel. L'observation superficielle que les couleurs varient de façon si spectaculaire empêche de bien voir le fait plus essentiel que toutes ces cultures ont pour trait commun d'avoir des manifestations extérieures de deuil et que chez toutes ce trait entraîne le port d'une tenue radicalement différente du costume de non deuil.

De même un Anglais qui visite pour la première fois l'Espagne : il est surpris de constater qu'au début de la soirée les places publiques des villes et des villages sont encombrées de gens, tous allant et venant apparemment sans but. Sa réaction immédiate n'est pas, de penser qu'il s'agit là, dans leur culture, de l'équivalent des cocktails qui lui sont plus familiers, mais plutôt que c'est une sorte d'étrange coutume locale. Une fois de plus, le schéma social de base est le même mais les détails diffèrent.

On pourrait donner des exemples analogues pour couvrir presque toutes les formes d'activité communautaire, le principe étant que plus l'occasion est mondaine, plus les détails peuvent varier et plus le comportement peut, au premier abord sembler étrange dans l'autre culture. Les plus grandes occasions : les couronnements, les funérailles nationales, les

bals, les banquets, les fêtes de l'indépendance, les investitures, les grands événements sportifs, les défilés militaires, les festivals et les garden-parties (ou leurs équivalents) sont ceux où les lois isolantes jouent le rôle le plus fort. Elles varient d'un cas à l'autre sous forme de mille menus détails, dont chacun est scrupuleusement respecté, comme si la vie même des participants en dépendait. Dans une certaine mesure évidemment leur vie sociale en dépend bel et bien, car c'est seulement par leur attitude dans les lieux publics qu'ils peuvent renforcer et consolider leurs sentiments d'identité sociale l'impression d'appartenir à un groupe culturel : et plus grandiose est l'occasion plus forte est l'incitation.

C'est là un fait qu'il arrive aux révolutionnaires qui réussissent de parfois négliger ou de sous-estimer. En se débarrassant des anciennes structures du pouvoir qu'ils en sont venus à détester, force leur est de balayer avec elles la plupart des anciens cérémoniaux. Bien que ces processus rituels puissent n'avoir rien à faire directement avec le système gouvernemental qui vient d'être renversé, ils l'évoquent trop fortement et doivent donc disparaître. On peut les remplacer par quelques solennités improvisées dans la hâte mais il est difficile d'inventer du jour au lendemain des rituels. (C'est un à-côté intéressant du mouvement chrétien que son succès initial a dépendu, dans une certaine mesure, de la véritable offre publique d'achat qu'il a faite, portant sur un grand nombre de vieilles cérémonies païennes, et de la façon dont il les a incorporées sous un déguisement convenable, dans son propre calendrier des fêtes.) Une fois toute l'excitation et le bouleversement de la révolution passés, le mécontentement en fin de compte de plus d'un postrévolutionnaire est dû, de façon détournée, au sentiment qu'il a d'avoir perdu un certain appareil. Les chefs révolutionnaires seraient bien inspirés de prévoir ce problème. Ce ne sont pas les chaînes de l'identité

sociale que leurs partisans voudront briser, ce sont les formes d'une certaine identité sociale. A peine celles-ci sont-elles tombées, qu'il leur en faudra de nouvelles et qu'ils ne seront bientôt plus satisfaits d'un sentiment abstrait de « liberté ». Telles sont les exigences des lois isolantes.

D'autres aspects du comportement social interviennent aussi en tant que forces de cohésion. Entre autre le langage. Nous avons tendance à considérer le langage exclusivement comme un moyen de communication, mais il est plus que cela. Sinon, nous devrions tous parler la même langue. En examinant le cours de l'histoire supertribale, il est facile de voir à quel point la fonction anti-communication du langage a été presque aussi importante que sa fonction de communication. Plus qu'aucune autre coutume d'une société, il a dressé de formidables barrières entre les groupes. Rien n'a contribué, plus que le langage, à faire d'un individu un membre d'une supertribu particulière et à édifier des obstacles pour l'empêcher de passer dans un autre groupe.

Comme les supertribus se sont développées et ont fusionné de même les langues locales se sont confondues ou absorbées, et le nombre total des langues parlées s'est trouvé réduit. Mais en même temps que se produit ce phénomène, on observe le développement d'une contre tendance : les accents et les dialectes prennent une signification sociale plus grande; on invente l'argot, la langue verte, le jargon. Tout comme les membres d'une énorme supertribu tentent de renforcer leur identité tribale en instaurant des sous groupes, de même tout un éventail de langages se développe au sein de la langue principale, officielle. De même que l'anglais et l'allemand jouent le rôle de plaque d'identité et de mécanisme isolant entre un Anglais et un Allemand, de même un accent anglais de la haute société isole celui qui l'emploie d'un individu qui parle avec un

accent des basses classes, et le jargon de la chimie et de la psychiatrie isole les chimistes et les psychiatres. (Il est bien triste que le monde académique qui, dans son rôle éducatif, devrait se consacrer avant tout à la communication, affiche des dialectes isolants ou tribaux aussi hermétiques que l'argot des criminels. Ils affirment, pour s'en excuser, que c'est la précision de l'expression qui l'exige. C'est vrai jusqu'à un certain point, mais ce point est dépassé fréquemment et sans vergogne.)

L'argot peut devenir si spécialisé que c'est presque comme si une nouvelle langue était née. Il est caractéristique que les expressions argotiques, dès l'instant où elles se sont répandues pour devenir propriété commune, se trouvent remplacées par des termes nouveaux au sein du sous-groupe d'où elles sont originaires. Si elles sont adoptées par l'ensemble de la supertribu et qu'elles se glissent dans la langue officielle, alors elles ont perdu leur fonction originelle. (Il y a gros à parier que vous n'utilisez pas les mêmes expressions d'argot pour désigner, par exemple, une jolie fille, un policier ou l'acte sexuel que celles qu'employaient vos parents quand ils avaient votre âge. Mais vous continuez à utiliser les mêmes mots officiels.) Dans les cas extrêmes, un sous-groupe ira jusqu'à adopter une langue totalement étrangère. C'est ainsi que, à une époque, la cour de Russie parlait français. En Angleterre, on observe encore des survivances de ce genre de comportement dans les restaurants les plus chers où les menus sont généralement en français.

La religion a opéré à peu près de la même façon que le langage, resserrant les liens au sein d'un groupe et les relâchant entre les groupes. Son action se fonde sur l'unique et simple prémisse qu'il existe des forces puissantes agissant au-dessus et par-delà les membres humains ordinaires du groupe

et que ces forces, ces dieux ou super chefs, doivent être gagnés, apaisés et obéis sans contestation. Le fait qu'ils ne se trouvent jamais là pour être mis en question les aide à conserver leur position.

Tout d'abord les pouvoirs des dieux étaient limités et leur sphère d'influence divisée, mais à mesure que les super tribus s'enflaient dans des proportions qui les rendaient de plus en plus impossibles à diriger, le besoin d'une force de cohésion plus grande se faisait sentir davantage. Un gouvernement de dieux mineurs n'était pas assez fort. Une énorme supertribu nécessitait un dieu unique, tout-puissant, omniscient, à qui rien n'échappait et, parmi les candidats des temps anciens; ce fut ce type-là qui l'emporta et qui survécut au passage des siècles. Dans les cultures d'aujourd'hui, petites et plus arriérées, ce sont toujours les dieux mineurs qui gouvernent, mais les membres de toutes les grandes cultures se sont tournés vers un seul superdieu.

Il est de notoriété publique que le pouvoir de la religion en tant que force sociale s'est affaibli au cours de ces dernières années. Il y a à cela deux raisons. Tout d'abord, elle ne parvient plus à remplir son double rôle d'influence cohésive. Au fur et à mesure que les populations continuaient de devenir plus nombreuses, les anciens empires devenaient ingouvernables et s'émiettaient en groupes nationaux. Les nouvelles supertribus luttèrent pour établir leur identité, en ayant recours à tous les procédés habituels. Mais nombre d'entre elles partageaient une même religion. Cela signifiait que, pour elles, la religion, tout en demeurant une force puissante capable de rassembler les membres d'une nation, échouait dans son autre rôle cohésif, celui qui consistait à affaiblir les liens entre les nations. On arriva à un compromis lorsque se formèrent des sectes au sein d'une religion

principale. Mais bien que le sectarisme rétablît quelques-unes des qualités isolantes et aidât à tribaliser ou à localiser de nouveau les religions par les cérémonies religieuses, ce n'était qu'une solution incomplète.

La seconde raison qui explique ce déclin de puissance, ce fut le niveau de plus en plus élevé de l'éducation scientifique largement répandue, qui exigeait de plus en plus que l'individu posât des questions plutôt que d'accepter aveuglément des dogmes. La religion chrétienne, en particulier, a connu de sérieux revers. Le développement de l'esprit logique chez les membres des supertribus occidentales ne peut que faire apparaître des illogismes flagrants. Le plus remarquable d'entre eux est peut-être la profonde contradiction qu'on observe entre d'une part l'enseignement de l'humilité et de la douceur et, d'autre part, le raffinement, la pompe savante et la puissance des princes de l'Église.

Outre la loi, la coutume, le langage et la religion, il existe une autre forme plus violente de force cohésive qui aide à rassembler les membres d'une supertribu, et c'est la guerre. Pour dire les choses avec cynisme, on pourrait affirmer que rien n'aide un chef comme une bonne guerre. Elle lui fournit la seule occasion qu'il ait d'être un tyran et d'être aimé pour l'être. Il peut instaurer les formes les plus impitoyables de contrôle, envoyer à la mort ses partisans par milliers et continuer à être acclamé comme un grand protecteur. Rien ne resserre les liens au sein du groupe comme une menace extérieure contre le groupe.

Le fait que les querelles internes soient supprimées par l'existence d'un ennemi commun n'a pas échappé à l'attention des dirigeants passés et; présents. Si une supertribu exagérément développée commence à craquer aux coutures,

on peut rapidement les raccommo­der en faisant apparaître des EUX puissants et hostiles qui nous convertissent en NOUS bien unis. Il est difficile de dire avec quelle fréquence des dirigeants ont délibé­rément agencé un heurt intergroupes dans ce but, mais qu'il s'agisse d'un geste délibéré ou non, la réaction cohésive se produit presque toujours. Il faut un dirigeant d'une remarquable efficacité pour ne pas profiter de cette situation. Bien sûr, il lui faut avoir un ennemi qu'on puisse peindre sous des couleurs suffisamment abominables, sinon il risque de se trouver en difficulté. Les écoeurantes horreurs de la guerre ne se transforment en combats glorieux que quand la menace de l'extérieur est vraiment sérieuse ou quand on peut lui donner l'apparence de l'être.

Malgré les attraits dont elle se pare pour un chef impitoyable, la guerre présente un inconvénient évident. Un des adversaires risque de subir une défaite totale et ce pourrait bien être lui. Le membre de la supertribu peut penser avec gratitude à ce fâcheux contretemps.

Telles sont donc les forces de cohésion qui jouent sur les grandes sociétés urbaines. Chacune d'elles a produit son type spécialisé de chefs : l'administrateur, le juge, l'homme politique, le dirigeant syndical, le grand prêtre, le général. En des temps plus simples, ils ne faisaient qu'un, un empereur ou un roi tout-puissant, qui était capable d'assurer toute la gamme des gouvernements. Mais à mesure que le temps a passé et que les groupes se sont étendus, la véritable autorité est passée d'une sphère à une autre, évoluant vers telle catégorie qui se trouve comprendre l'individu le plus exceptionnel.

En des temps plus récents, c'est souvent devenu l'usage de laisser la populace avoir son mot à dire dans l'élection d'un

nouveau chef. Ce procédé politique a été en soi une force de cohésion valable, en donnant aux membres de la supertribu un sentiment plus affirmé d'appartenir à leur groupe et d'avoir sur lui quelque influence. Une fois le nouveau chef élu, il devient vite assez évident que cette influence est plus limitée qu'on ne l'imaginait, mais néanmoins à l'heure de l'élection un appréciable frisson d'identité sociale parcourt la communauté.

Pour faciliter ce processus, on envoie des sous chefs locaux et pseudo-tribaux participer au gouvernement du territoire. Dans certains pays cette pratique est devenue un peu plus qu'un acte rituel car les représentants « locaux » ne sont rien de plus que des professionnels importés. Toutefois, ce genre de distorsion est inévitable dans une communauté aussi complexe qu'une supertribu moderne.

Le but du gouvernement par des représentants élus est parfaitement clair, même s'il est difficile à réaliser dans la pratique. Il est fondé sur un retour partiel à la « politique » du système tribal originel, où chaque membre de la tribu (ou du moins les mâles adultes) avait son mot à dire sur la façon de diriger la société. C'étaient au fond des communistes, qui mettaient l'accent sur le partage et qui ne se souciaient guère de protéger de façon rigide la propriété particulière. La propriété était quelque chose qu'on donnait tout autant qu'on le gardait. Mais, comme je l'ai déjà expliqué, les tribus étaient petites et tout le monde se connaissait. Peut-être nos ancêtres s'enorgueillissaient-ils de possessions individuelles, mais les portes et les serrures n'existaient pas encore. Dès que la tribu fut devenue une supertribu impersonnelle, avec des étrangers dans son sein, une protection rigoureuse de la propriété se révéla nécessaire, et commença à jouer un rôle bien plus important dans la vie sociale. Toute tentative politique pour nier ce fait se heurterait à des difficultés considérables. Le

communisme moderne commence à s'en apercevoir et a déjà commencé à ajuster son système en conséquence.

Un autre ajustement s'est révélé nécessaire également dans tous les cas où le but était de réinstaurer l'ancien schéma, datant du chasseur tribal, du « gouvernement du peuple par le peuple ». Les supertribus étaient certainement trop grandes et les problèmes de gouvernement trop complexes, trop techniques. La situation exigeait un système de représentation et une classe d'experts professionnels. Mais dans quelle mesure cela peut nous éloigner du « gouvernement par le peuple », voilà qui s'est trouvé récemment illustré d'une façon frappante en Angleterre quand on a suggéré que les débats parlementaires soient télévisés de façon que, grâce à la science moderne la populace puisse jouer enfin un rôle plus personnel dans les affaires de l'État. Cet événement serait venu troubler l'atmosphère professionnelle et spécialisée du système et cette mesure, après s'être heurtée à une vive opposition, fut donc rejetée. Et voilà pour le gouvernement par le peuple. Cela n'est toutefois pas surprenant. Gouverner une supertribu, c'est un peu comme essayer de faire marcher un éléphant en équilibre sur une corde raide. Il semble que le mieux que puisse espérer un système politique moderne ce soit d'utiliser les méthodes de droite pour appliquer une politique de gauche. (C'est bel et bien ce qui se fait actuellement aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest.) C'est un tour difficile, qui exige beaucoup de doigté et une grande virtuosité dans le maniement du vocabulaire. Les politiciens d'aujourd'hui sont donc fréquemment en butte au mépris et à la satire : trop de gens devinent trop souvent le tour. Mais, étant donné la dimension des supertribus actuelles, il ne semble pas qu'il existe une autre politique.

Comme les supertribus modernes sont à bien des égards socialement ingouvernables on a observé en leur sein une forte

tendance à se fragmenter. J'ai déjà mentionné la façon dont des pseudo-tribus spécialisées se cristallisent à l'intérieur du corps principal, sous forme de groupes sociaux, de groupes de classes, de groupes professionnels, de groupes académiques, de groupes sportifs, etc., restaurant ainsi pour l'individu citoyen diverses formes d'identité tribales. Ces groupes coexistent sans trop de mal au sein de la communauté mais on voit parfois se produire des schismes plus radicaux. Des empires s'émiettent en États indépendants, des États se scindent en territoires autonomes. Malgré les progrès des communications, bien qu'on partage de plus en plus des objectifs et des politiques communs, les scissions continuent. Des alliances peuvent se forger rapidement sous la pression cohésive de la guerre, mais en temps de paix, la séparation et la division sont à l'ordre du jour. Lorsque des groupes ainsi formés s'efforcent désespérément de se forger une sorte d'identité locale, cela signifie simplement que les forces cohésives de la supertribu à laquelle ils appartenaient n'étaient pas assez fortes ni assez excitantes pour les maintenir unis.

Le rêve d'une supertribu paisible est à l'échelle du globe se brise sans cesse. Seule une menace étrangère venant d'une autre planète fournirait la force de cohérence nécessaire et encore ne serait-ce que provisoire. Il reste à voir si, dans l'avenir, l'ingéniosité de l'homme saura introduire dans son existence sociale un élément nouveau qui résoudra le problème. Pour l'instant, cette éventualité reste peu probable.

On a beaucoup débattu récemment de la façon dont les systèmes modernes de communication, comme la télévision, ont pour effet de « rétrécir » la surface sociale du monde, créant un téléguidage à l'échelle du globe. On a laissé entendre que cette tendance favorisera l'évolution vers une communauté vraiment internationale. Ce n'est, hélas! qu'un

mythe, pour l'unique raison que la télévision, contrairement aux relations sociales personnelles, est un système à sens unique. Je peux écouter et finir par connaître un présentateur de télévision, mais il ne peut pas m'écouter ni me connaître. Je peux découvrir ce qu'il pense et ce qu'il fait et c'est en effet un grand privilège, il a élargi mon champ d'informations, mais cela ne remplace pas les relations à double sens du vrai contact mondain.

Même si les techniques et communications de masse font dans les années à venir des progrès d'une surprenante nouveauté et auxquels on ne pense même pas aujourd'hui, elles continueront d'être handicapées par les limites bio-sociales de notre espèce. Nous ne sommes pas équipés comme les termites, pour devenir les membres consentants d'une vaste communauté. Nous sommes et nous serons probablement toujours, au fond, de simples animaux tribaux.

Pourtant, malgré cela et malgré ces fragmentations épisodiques qui ne cessent de se produire à travers le globe, il nous faut bien reconnaître que la tendance générale est toujours de maintenir à un niveau élevé les effectifs des supertribus. Si des scissions se produisent dans une partie du monde, des fusions s'opèrent dans une autre. Si la situation demeure aussi instable aujourd'hui qu'elle l'est depuis des siècles, alors pourquoi nous obstinons-nous à la préserver ? Si elle est si dangereuse, pourquoi l'entretenir ?

Il s'agit de bien plus que d'un simple jeu des puissances internationales. Il existe une qualité biologique intrinsèque de l'animal humain qui lui fait éprouver une satisfaction profonde à se trouver jeté dans le chaos urbain d'une supertribu. Cette qualité, c'est l'insatiable curiosité de l'homme, son esprit inventif, son athlétisme intellectuel. Le tourbillon de la ville

semble stimuler cette qualité. Tout comme des oiseaux de mer ont leur instinct de reproduction excité par le groupement en communauté, où l'accouplement se fait sur une grande échelle, de même l'animal humain est spécialement excité par le groupement au sein de communautés urbaines à forte densité de population. Ce sont les colonies de reproduction des idées humaines. Cela, c'est le côté positif de la situation. Il contribue à assurer le fonctionnement du système en dépit de ses nombreux inconvénients.

Nous avons examiné certains d'entre eux sur le plan social, mais ils existent tout autant sur le plan personnel. Les individus vivant dans un grand complexe urbain subissent toutes sortes de tensions et de contraintes : bruit, air pollué, manque d'exercice, manque d'espace, surpopulation, surexcitation et, pour certains, par un étrange paradoxe, isolement et ennui.

On pourrait penser que le prix que paie le membre de la supertribu est trop élevé; une vie tranquille, paisible et contemplative serait infiniment préférable. C'est son avis à lui aussi, bien sûr, mais, comme cette culture physique qu'il a toujours l'intention de pratiquer, il fait rarement quoi que ce soit à ce sujet. Il se contente de déménager vers la banlieue. Là il peut créer une atmosphère pseudo-tribale, loin des contraintes de la grande ville, mais dès le lundi matin le voilà qui se précipite de nouveau dans la cohue. Il pourrait s'installer ailleurs, mais il regretterait l'excitation, l'excitation du néo-chasseur qui s'en va capturer le plus gros gibier dans le plus grand et le meilleur des terrains de chasse que son environnement lui offre.

On pourrait dès lors s'attendre que chaque grande ville soit un chaudron bouillonnant de nouveauté et d'esprit

inventif. Comparée à un village, elle est très loin d'aller jusqu'à ses possibilités d'exploration. C'est parce qu'il existe un conflit fondamental entre les forces cohésives et inventives de la société. Les premières ont tendance à maintenir l'ordre établi et ont donc une action répétitive et statique. Les autres tendent vers de nouveaux développements et vers le rejet inévitable de vieux schémas. Tout comme il y a conflit entre la compétition et la coopération, de même une lutte se livre sans cesse entre le conformisme et l'innovation. Ce n'est que dans la ville que l'innovation soutenue a vraiment une chance. Seule la ville est assez forte et assez sûre dans son conformisme accumulé pour tolérer les forces disloquantes de l'originalité rebelle et de la créativité. Les épées tranchantes de l'iconoclaste ne sont que des piqûres d'épingle dans la chair du géant, lui procurant une agréable sensation de picotement, le tirant de son sommeil et le poussant à l'action.

Cette excitation exploratoire, avec l'aide des forces cohésives que j'ai décrites, est donc ce qui garde tant de citadins modernes volontairement enfermés à l'intérieur de leur cage du zoo humain. Les joies et les provocations de l'existence super tribale sont si fortes qu'avec un peu d'aide elles parviennent à faire pencher la balance, malgré les dangers et les inconvénients énormes. Mais comment comparer ces avanies à celles que subissent les animaux dans les zoos?

L'animal pensionnaire d'un zoo se trouve au secret ou dans un groupe social anormalement déformé. Auprès de lui, dans d'autres cages, il peut voir ou entendre d'autres animaux mais il ne peut parvenir à établir aucun contact réel avec eux. Par une ironie du sort, les conditions super sociales de la vie humaine en ville peuvent produire sensiblement les mêmes effets. L'esseulement de la vie citadine est un risque bien

connu. Il est facile de se perdre dans la grande foule impersonnelle. Il est fréquent que les groupements naturels familiaux et les relations personnelles tribales se trouvent déformés, broyés, brisés. Dans le village, tous les voisins sont des amis personnels ou, en mettant les choses au pire, des ennemis personnels; il n'y a pas d'étrangers. Dans une grande ville, bien des gens ne connaissent même pas le nom de leurs voisins.

Cette dépersonnalisation contribue certes à soutenir les rebelles et les novateurs qui, dans une communauté tribale plus petite, seraient soumis à des forces cohésives bien plus violentes. Ils seraient aplatis par les exigences du conformisme. Mais en même temps, le paradoxe de l'isolement social au sein de la ville grouillante peut créer une grande détresse et une pénible tension chez nombre de pensionnaires du zoo humain.

A part l'isolement personnel, il faut compter aussi avec la pression directe de l'entassement physique. Chaque genre d'animal a évolué pour subsister dans une certaine surface d'espace vital. Dans le zoo animal comme dans le zoo humain, cet espace est sévèrement diminué et cela peut avoir des conséquences graves. Nous considérons la claustrophobie comme une réaction anormale. Elle l'est sous sa forme extrême, mais sous une forme plus bénigne, moins facile à diagnostiquer, c'est un état qui affecte tous les citoyens. On fait bien des tentatives sans conviction pour y remédier. On sépare certaines sections de la cité pour fournir, dans un geste symbolique, des espaces découverts : de petits bouts d'« environnements naturels », qu'on appelle des parcs. Les parcs, à l'origine, étaient des terrains de chasse abritant des daims et autres proies, où les riches membres de la supertribu pouvaient revivre leur mode ancestral du comportement de

chasseur. Mais dans les parcs de la cité moderne, seule la vie végétale subsiste.

En termes de pure surface, le parc citadin est une plaisanterie. Il devrait couvrir des milliers de kilomètres carrés afin de fournir une surface assez grande de vagabondage à l'énorme population urbaine à laquelle il est destiné. Le mieux qu'on puisse en dire c'est que cela vaut évidemment mieux que rien.

La solution qui reste aux citadins avides d'espace, c'est de faire de brèves sorties dans la campagne, et c'est une activité qu'ils pratiquent avec une grande vigueur. Pare-chocs contre pare-chocs, les automobilistes s'en vont à chaque week-end et pare-chocs contre pare-chocs ils reviennent. Mais peu importe, ils ont vagabondé, ils ont patrouillé un territoire plus vaste, et ce faisant, ils ont continué le combat contre l'entassement antinaturel qu'impose la cité. Si les routes encombrées de la supertribu moderne ont fait des excursions une sorte de rituel, c'est encore mieux que le renoncement total. La situation est encore pire pour les pensionnaires du zoo animal. L'animal qui arpente le plancher de sa cage, c'est l'équivalent de la promenade pare-chocs contre pare chocs. Mais les animaux ne renoncent pas non plus. Nous devrions songer avec gratitude que nous pouvons faire plus que d'arpenter le plancher de nos « living-rooms ».

Maintenant que nous avons esquissé le cours des événements qui nous a amenés jusqu'à notre situation sociale actuelle, nous pouvons commencer d'examiner plus en détail les diverses formes grâce auxquelles nos modes de comportement ont réussi à s'adapter à la vie dans le zoo humain ou, dans certains cas, comment cette tentative s'est soldée par un échec désastreux.

II

STATUT ET SUPERSTATUT

Dans tout groupe organisé de mammifères, si développée qu'y soit la coopération, on observe toujours une lutte pour la domination sociale. Au fur et à mesure qu'il poursuit cette lutte, chaque individu adulte acquiert un rang social particulier, qui lui donne une position sociale ou un statut dans la hiérarchie du groupe. La situation ne demeure jamais stable très longtemps, principalement parce que tous ceux qui participent à cette lutte vieillissent. Quand les suzerains, ceux qui tiennent le haut du pavé, sont atteints par la sénilité, leur autorité est mise en question et leur subordonné immédiat les renverse. Il existe donc des querelles sans cesse renouvelées pour la domination, à mesure que chacun monte un peu plus haut dans l'échelle sociale. A l'autre bout de l'échelle, les plus jeunes membres du groupe mûrissent rapidement, entretenant la pression par dessous. En outre, certains membres du groupe peuvent être soudain frappés par la maladie ou par un décès accidentel, laissant dans la hiérarchie une brèche qu'il faut s'empresse de combler.

Le résultat dans l'ensemble est de créer un état constant de tension de statut. Dans les conditions naturelles, cette tension reste supportable en raison des dimensions limitées des groupements sociaux. Si, toutefois, dans l'environnement artificiel de la captivité, le groupe devient trop grand ou l'espace disponible trop réduit, alors la course pour le statut ne tarde pas à échapper à tout contrôle, les batailles pour la domination se déchaînent et les chefs des meutes, des hordes,

des colonies ou des tribus sont soumis à de rudes épreuves. Quand cela arrive les membres les plus faibles du groupe sont fréquemment traqués jusqu'à la mort tandis que les rituels généralement empreints de retenue, les manifestations et les contre-manifestations, dégènèrent en violence sanglante.

Ce ne sont pas les seules répercussions. Il faut consacrer tant de temps à démêler le statut anormalement compliqué des relations des uns avec les autres que d'autres aspects de la vie sociale comme les soins prodigués par les parents à leur progéniture, finissent par être sérieusement et dangereusement négligés.

Si le fait de régler des querelles de prédominance crée des difficultés aux pensionnaires modérément entassés du zoo animal, il est évident que cette situation posera un dilemme encore plus grave pour les supertribus infiniment trop nombreuses du zoo humain. Le caractère essentiel de la lutte pour le statut dans la nature est de se fonder sur les relations personnelles des individus à l'intérieur du groupe social. Pour l'homme membre d'une tribu primitive, le problème était donc relativement simple, mais quand les tribus sont devenues des supertribus et que les relations ont perdu de plus en plus leur caractère personnel, le problème du statut n'a pas tardé à grossir pour devenir le cauchemar du super statut.

Avant d'explorer cette région sensible de la vie urbaine, il ne sera pas inutile d'examiner brièvement les lois fondamentales qui gouvernent la lutte pour la domination. La meilleure façon de s'y prendre est d'inspecter le champ de bataille du point de vue de l'animal dominateur.

Si vous entendez gouverner votre groupe et réussir à maintenir votre autorité, il existe dix règles d'or auxquelles

vous devez vous soumettre. Elles s'appliquent à tous les chefs, des babouins aux présidents et aux premiers ministres d'aujourd'hui. Voici les dix commandements de la domination :

1. Vous devez étaler aux yeux de tous l'appareil; les attitudes et les gestes de la domination.

Pour les babouins, cela signifie un pelage lisse, somptueux et soigneusement entretenu; une attitude calme et détendue quand il n'est pas pris dans une querelle; une démarche lente et assurée quand il est actif. Il ne doit présenter aucun signe extérieur d'anxiété, d'indécision ou d'hésitation.

Avec quelques modifications superficielles, il en est de même pour le dirigeant humain. Le somptueux pelage devient le costume magnifique et raffiné du chef, spectaculairement plus beau que les tenues de ses subordonnés. Il prend des attitudes qui ne conviennent qu'à son rôle dominateur. Quand il se détend, il peut s'allonger ou s'asseoir, alors que les autres doivent rester debout jusqu'à ce qu'on les autorise à en faire autant. C'est également caractéristique du babouin dominateur, qui peut fort bien être nonchalamment vautré cependant que les subordonnés anxieux se tiennent auprès de lui dans des attitudes moins abandonnées. La situation change dès l'instant où le chef passe à une forme d'action agressive et qu'il commence à s'affirmer. Alors, qu'il soit babouin ou prince, il doit adopter une position plus impressionnante que celle de ses suivants.

Il doit littéralement s'élever au-dessus d'eux, pour faire correspondre son attitude physique à son statut psychologique. Pour les chefs babouins, c'est facile : un singe dominateur est presque toujours beaucoup plus grand que ses

sujets. Il n'a qu'à se tenir bien droit et sa taille plus grande fait le reste. La situation se trouve renforcée par la posture humble et accroupie qu'adoptent les plus craintifs de ses subordonnés. Le chef humain, lui, peut être contraint de recourir à des moyens artificiels. Il peut magnifier sa taille en portant de grands manteaux ou une haute coiffure. Il peut l'augmenter encore en montant sur un trône, une plate-forme, un animal, un véhicule ou bien en se faisant porter par ses partisans. L'attitude accroupie des babouins les plus faibles se trouve stylisée de diverses façons : les subordonnés humains diminuent leur taille en s'inclinant, en faisant la révérence, en s'agenouillant, en saluant à la chinoise ou à l'arabe ou bien en se prosternant.

L'ingéniosité de notre espèce permet au chef humain de combiner les deux attitudes. En s'asseyant sur un trône posé sur une estrade surélevée, il peut profiter tout à la fois de la position détendue du dominateur passif et de la position élevée du dominateur actif, ce qui lui permet d'avoir une attitude dont la double signification est particulièrement forte.

Les manifestations d'autorité que l'animal humain partage avec le babouin existent chez nous sous bien des formes aujourd'hui. On peut les observer, dans leur état le plus primitif et le plus évident, chez les généraux, les juges, les grands prêtres et les souverains qui règnent encore. Elles ont tendance à se limiter plus qu'autrefois à des occasions spéciales, mais quand elles ont lieu elles sont aussi ostentatoires que jamais. Même les plus doctes universitaires ne sont pas à l'abri des exigences de la pompe du costume lors des cérémonies les plus solennelles.

Là où les empereurs ont cédé la place à des présidents élus et à des premiers ministres, les manifestations de

domination personnelle sont toutefois devenues moins apparentes. Il s'est produit un décalage dans la conception de l'autorité. Le dirigeant nouveau style est un serviteur du peuple qui se trouve être dans une position dominante plutôt qu'un dominateur du peuple qui le sert en même temps. Pour bien marquer qu'il accepte cette situation, il porte un costume relativement terne, mais ce n'est qu'un subterfuge. C'est une malhonnêteté mineure qu'il peut se permettre pour se donner davantage l'air d'être « un homme comme les autres », mais il n'ose pas pousser les choses trop loin car, avant même de s'en rendre compte, il se retrouvera vraiment un homme comme les autres. Aussi, sous d'autres formes, moins ostensiblement personnelles, lui faut-il continuer d'afficher les signes extérieurs de sa domination. Avec toutes les complexités de l'environnement urbain moderne dont il dispose, ce n'est pas difficile. Il peut compenser le manque de grandeur de sa tenue par l'aspect raffiné et choisi des pièces d'où il gouverne et des bâtiments où il habite et travaille. Il peut conserver une certaine ostentation dans sa façon de voyager, avec cavalcade de motocyclistes, estafettes et avions particuliers. Il peut continuer à s'entourer d'un vaste groupe de « subordonnés professionnels » : aides de camp, secrétaires, domestiques, assistants, gardes du corps, huissiers, etc. , dont le travail consiste en partie à jouer la servilité à son égard; ils ajoutent ainsi une touche à son image de supériorité sociale. Ses attitudes, ses mouvements et ses gestes de domination, il peut les conserver : sans les modifier. Comme les signaux de pouvoir qu'il transmet sont instinctifs à l'espèce humaine, ils sont acceptés inconsciemment et peuvent ainsi échapper à toute restriction. Ses mouvements et ses gestes sont calmes et détendus, ou bien fermes et délibérés. (Quand avez-vous vu pour la dernière fois un président ou un premier ministre en train de courir, sauf quand il veut prendre de l'exercice ?) Dans la conversation, il utilise ses yeux comme des armes,

dardant par moments un regard fixe quand ses subordonnés doivent poliment détourner le leur et tournant la tête aux moments où ses subordonnés devraient l'observer attentivement. Pas question pour lui de s'agiter, de tressaillir, de se trémousser ni de balbutier. Ce sont là, par essence, des réactions de subordonnés. Si on les observe chez le chef, c'est alors qu'il n'est pas du tout dans la peau de son rôle de membre dominateur du groupe.

2. Dans les périodes de compétition active vous devez faire montre envers vos subordonnés d'une agressivité menaçante.

Au moindre signe de contestation d'un babouin subordonné, le chef de groupe réagit immédiatement en affichant de façon impressionnante un comportement menaçant. Il existe toute une gamme d'attitudes menaçantes, qui vont des attitudes motivées par une forte agressivité teintée d'un rien de peur jusqu'aux attitudes motivées par une peur violente teintée seulement d'une nuance d'agressivité. Cette dernière - la « menace timide » de l'individu faible-mais-hostile - jamais un animal dominateur ne l'adopte à moins que son autorité ne soit chancelante. Quand sa position est sûre, il n'affiche que les attitudes de menace les plus agressives. Il peut lui arriver de se sentir si sûr qu'il lui suffise d'indiquer qu'il est sur le point de menacer, sans vraiment prendre la peine d'aller jusque-là. Un simple geste de sa tête massive en direction du subordonné indiscipliné peut être suffisant pour réduire à merci cet inférieur. On appelle ces actions « mouvements d'intention » et on les observe exactement sous la même forme dans l'espèce humaine. Il suffit à un puissant dirigeant humain, irrité par les actions d'un subordonné, de tourner brusquement la tête vers ce dernier et de le fixer d'un regard dur pour affirmer avec succès sa domination. S'il doit

élever la voix ou répéter un ordre, son autorité est légèrement moins bien assurée et, quand il finira par reprendre en main la situation, il lui faudra ré-établir son statut en administrant une rebuffade ou un châtiment symbolique.

Élever la voix ou se mettre en colère n'est un signe de faiblesse chez un chef que quand c'est une réaction à une menace immédiate. Un dirigeant dont l'autorité est bien assise peut aussi adopter ces attitudes spontanément, délibérément, comme procédés destinés à réaffirmer sa position. Un babouin dominant peut se comporter de la même façon, se précipitant soudain sur ses subordonnés et les terrorisant pour leur rappeler son autorité. Cela lui permet de marquer quelques points, et, ensuite, il peut plus facilement parvenir à ses fins en se contentant d'imperceptibles signes de tête. Les chefs humains font de temps en temps ce numéro, proclamant des édits sévères, procédant à des tournées d'inspection foudroyantes ou bien haranguant le groupe avec vigueur. Si vous êtes un chef, il est dangereux de rester trop longtemps sans qu'on vous entende, qu'on vous voie, qu'on sente votre présence. Si les circonstances ne justifient pas une démonstration de puissance, il faut alors en inventer qui l'exigent. Il ne suffit pas d'avoir le pouvoir, il faut qu'on vous observe en train de tenir le pouvoir. C'est ce qui fait la valeur des manifestations spontanées de menace.

3. Dans les périodes d'affrontement physique vous (ou vos délégués) devez être en mesure de châtier sans défaillance vos subordonnés.

Si une manifestation de menace demeure sans effet, alors elle doit être suivie d'une agression physique. Si vous êtes un chef babouin, c'est une décision dangereuse à prendre, pour deux raisons. Tout d'abord, dans un combat, même le

vainqueur peut en sortir meurtri et une blessure est plus grave pour un animal dominateur que pour un subordonné. Cela le rend moins intimidant pour l'agresseur suivant. Ensuite, ses subordonnés l'emportent toujours par le nombre et, si on les pousse trop loin, ils peuvent se grouper contre lui et combiner leurs efforts pour le vaincre. Ce sont ces deux faits qui expliquent que la menace plutôt que l'attaque réelle soit la méthode préférée des individus dominateurs.

Le chef humain pare dans une certaine mesure à cet inconvénient en ayant recours à une catégorie particulière de « répresseurs ». Ces gens, militaires ou policiers, sont si spécialisés, ce sont des professionnels si rompus à leur tâche que seul un soulèvement général de toute la population serait assez fort pour les abattre. Dans les cas extrêmes, un despote utilisera une classe plus spécialisée de répresseurs (par exemple, la police secrète), dont le travail consiste à supprimer les répresseurs ordinaires s'il leur advient de se montrer indisciplinés. Grâce à une manipulation et à une administration habiles il est possible d'organiser un système agressif de cette nature, de telle façon que seul le chef soit suffisamment au courant des événements qui se passent pour pouvoir les contrôler; Tous les autres individus sont dans la confusion la plus totale à moins qu'ils n'aient des ordres d'en haut et, de cette manière, le despote moderne peut tenir les rênes et dominer avec efficacité.

4. Si la contestation nécessite l'emploi de la cervelle plutôt que du muscle, vous devez être capable de déjouer les menées de vos subordonnés.

Le chef babouin doit être rusé, vif et intelligent tout autant que fort et agressif. C'est de toute évidence encore plus important pour un chef humain. Dans les cas où l'on a affaire à

un système de gouvernement héréditaire, l'individu stupide est vite déposé ou alors il devient un simple figurant et un pion aux mains des vrais dirigeants. Les problèmes aujourd'hui sont si complexes que le chef moderne doit s'entourer d'intellectuels spécialistes, mais malgré cela il ne saurait se dispenser d'avoir l'esprit vif. C'est lui qui doit prendre les ultimes décisions et il doit le faire de façon nette, claire, sans vaciller. C'est une qualité si vitale chez un dirigeant qu'il est plus important de prendre une décision ferme et assurée que de prendre la « bonne ». On a vu plus d'un chef puissant survivre à de mauvaises décisions prises de temps en temps, mais avec style et énergie, alors que rares sont ceux qui ont survécu à une indécision. La règle d'or de l'autorité, qui à une époque de rationalisme est déplaisante à accepter, c'est que la manière dont on fait quelque chose compte vraiment plus que ce qu'on fait. Il est triste de constater qu'un dirigeant qui prend les mauvaises décisions, mais avec le style qui convient, bénéficiera, dans une certaine mesure, d'une loyauté plus grande et connaîtra plus de réussites que celui qui fait ce qu'il faut mais pas comme il faut. Le progrès de la civilisation en a maintes fois souffert. Bienheureuse est la société dont le chef prend les mesures qu'il faut en même temps qu'il obéit aux dix règles d'or de la domination; bienheureuse - et bien rare aussi. On dirait qu'il existe un lien sinistre et qui n'est pas dû qu'au hasard entre la grande autorité et les politiques aberrantes.

Il semble qu'une des malédictions de l'immense complexité de la vie supertribale, c'est qu'il est presque impossible de prendre des décisions nettes et tranchées, touchant à des problèmes majeurs, en s'appuyant sur une base rationnelle. Les éléments dont on dispose sont si compliqués, si divers et souvent si contradictoires que toute décision raisonnable, rationnelle ne peut se prendre sans une certaine et regrettable hésitation. Le grand chef supertribal ne peut se

permettre le luxe de la pesante méditation et de 1'« examen plus approfondi des faits » si caractéristiques du grand penseur. La nature biologique de son rôle d'animal dominateur l'oblige à prendre une décision sur-le-champ ou bien à perdre la face.

Le danger est évident : les conditions favorisent inévitablement comme grands chefs des individus plutôt anormaux, en proie à une sorte de fanatisme obsessionnel et qui seront prêts à tailler dans la masse d'éléments contradictoires que leur jettent à la figure les conditions mêmes de la vie en supertribu. La seule solution est de découvrir un cerveau brillant, rationnel, équilibré, profond, appartenant à une personnalité pittoresque, éclatante, flamboyante et assurée. Est-ce contradictoire ? Oui. Impossible ? Peut-être; mais il y a une lueur d'espoir dans le fait que les dimensions mêmes de la supertribu, qui sont la cause même de ce problème, offrent aussi le choix entre littéralement des millions de candidats possibles.

5. Vous devez réprimer les querelles qui éclatent entre vos subordonnés.

Si un chef babouin voit éclater une querelle qui risque de compromettre la discipline, sans doute interviendra-t-il pour la réprimer, même si la querelle ne constitue en aucun cas une menace directe envers lui. Cette conduite lui donne une nouvelle occasion d'afficher sa domination en même temps qu'elle contribue à maintenir l'ordre à l'intérieur du groupe. Des interventions de cette sorte de la part de l'animal dominateur visent particulièrement les petits qui se disputent - et aident à leur instiller dès leur jeune âge la notion qu'il existe parmi eux un chef puissant.

L'équivalent de ce comportement, pour le chef humain, c'est le contrôle et l'administration des lois de son groupe. Les dirigeants des premières et des petites supertribus déployaient dans ce domaine une grande activité mais dans les temps modernes on a assisté à une délégation de plus en plus marquée de ces pouvoirs en raison du poids croissant des autres fardeaux plus directement liés au statut du chef. Néanmoins, une communauté toujours dirigée par les querelles est un groupe sans efficacité et il faut bien conserver un certain degré de contrôle et d'influence.

6. Vous devez récompenser vos subordonnés immédiats en leur permettant de savourer les agréments de leur haut rang.

Les babouins subdominateurs, tout en étant les pires rivaux du chef, lui sont également d'un grand secours en cas de menaces extérieures. En outre, s'ils sont trop sévèrement châtiés, ils risquent de se liguier contre lui pour le déposer. Ils jouissent donc de privilèges que les membres plus faibles du groupe ne sauraient partager. Ils ont plus de liberté d'action et ils sont autorisés à rester plus près de l'animal dominateur que les mâles occupant une position moins élevée.

Un chef humain qui aura négligé de se conformer à cette règle ne tardera pas à se trouver en difficulté. Il a besoin de plus d'assistance de la part de ses sous-ordres et il est plus exposé aux périls d'une « révolution de palais » que son homologue babouin. Il peut se passer tellement plus de choses derrière son dos ! Le système de récompense des subdominateurs exige une très grande finesse. Une récompense mal choisie donne trop de pouvoir à un rival sérieux. L'ennui, c'est qu'un vrai chef ne peut pas connaître la véritable amitié. La véritable amitié ne peut s'exprimer

pleinement qu'entre individus ayant à peu près le même statut. Bien sûr, une amitié partielle peut se nouer entre un dominateur et un subordonné, à n'importe quel niveau, mais elle est toujours quelque peu gâchée par la différence de rang. Malgré toutes les bonnes intentions de ceux qu'unit ce genre d'amitié, la condescendance et la flatterie viennent inévitablement jeter des nuages sur leurs relations. Le chef, au sommet de la pyramide sociale, est strictement et de façon permanente sans amis; et ses amis partiels sont peut-être encore plus partiels qu'il n'aime à le croire. Je l'ai dit, la distribution des faveurs exige une main experte.

7. Vous devez protéger les membres les plus faibles du groupe contre des persécutions injustifiées.

Les femelles avec leurs petits ont tendance à se grouper autour du babouin mâle dominateur. Il répond, par une riposte farouche, à toute attaque contre elles ou contre leurs bébés sans protection. Défenseur des faibles, il assure la survivance des futurs adultes du groupe. Les chefs humains ont peu à peu étendu aux vieillards, aux malades et aux infirmes la protection qu'ils assurent aux faibles. Pourquoi ! Parce que les gouvernants puissants n'ont pas besoin seulement de défendre les enfants qui viendront un jour grossir les rangs de leurs partisans; il leur faut aussi réduire l'inquiétude des adultes actifs, qui tous sont menacés par 'la sénilité, la maladie ou les risques d'infirmité. Chez la plupart des gens le besoin de venir en aide dans ces cas-là est un développement naturel de leur tempérament biologiquement coopératif. Mais pour les chefs, il s'agit aussi d'obtenir des gens un meilleur rendement en libérant leur esprit d'un poids sérieux.

8. Vous devez prendre des décisions concernant les activités sociales de votre groupe.

Quand le chef babouin décide de se déplacer, tout le groupe se déplace. Quand il se repose, le groupe se repose. Quand il se nourrit, le groupe se nourrit. Le chef d'une supertribu humaine n'exerce plus, bien sûr, un contrôle aussi direct, mais il peut néanmoins jouer un rôle vital en encourageant son groupe à s'engager sur des voies plus abstraites. Il peut patronner les sciences ou bien mettre plus fortement l'accent sur les activités militaires. Tout comme pour les autres règles d'or du gouvernement, il est important qu'il applique celle-ci même quand la nécessité n'en apparaît pas de façon éclatante. Même si une société suit une route paisible et satisfaisante, il doit absolument changer de cap de diverses façons afin de faire sentir son impact personnel. Il ne suffit pas de simplement le faire pour réagir quand quelque chose ne va pas. Il doit spontanément, de propos délibéré, insister sur de nouvelles perspectives de développement, faute de quoi on le considérera comme faible et incolore. S'il n'a pas de préférence ou d'enthousiasme tout prêt, il lui faut en inventer. Si on le voit avancer ce qui semble être des opinions bien arrêtées dans certains domaines, on le prendra plus au sérieux dans tous les domaines. De nombreux dirigeants modernes semblent l'oublier et leurs « plates-formes » politiques manquent désespérément d'originalité. S'ils remportent la bataille pour le pouvoir, ce n'est pas parce qu'ils sont plus encourageants que leurs rivaux, mais simplement parce qu'ils sont moins décourageants.

9. Vous devez de temps en temps rassurer les plus lointains de vos subordonnés.

Si un babouin dominateur désire aborder paisiblement un subordonné, il peut éprouver certaines difficultés à le faire, car sa grande proximité a inévitablement un caractère

menaçant. Il peut y remédier en multipliant les manifestations destinées à rassurer. Elles consistent à s'approcher très doucement, sans mouvement brusque ni emporté, cette approche s'accompagnant d'expressions faciales (appelées claquements de lèvres) qui sont caractéristiques des subordonnés amicaux. Cela contribue à apaiser les craintes de l'animal plus faible et l'individu dominateur peut alors venir plus près. Les chefs humains, qui peuvent fort bien par nature se montrer durs et peu amènes envers leurs subordonnés immédiats, adoptent fréquemment une attitude d'amicale docilité lorsqu'ils entrent personnellement en contact avec leurs subordonnés les plus humbles. Ils leur présentent une façade de courtoisie exagérée, ils sourient, agitent les bras, serrent des mains interminablement et vont même jusqu'à caresser des bébés. Mais le sourire ne tarde pas à s'effacer dès qu'ils tournent les talons pour s'enfoncer de nouveau dans l'univers impitoyable du pouvoir.

10. C'est à vous de prendre l'initiative pour repousser les menaces ou les attaques venant de l'extérieur de votre groupe.

C'est toujours le babouin dominateur qui est au premier rang des défenseurs lors d'une attaque par un ennemi extérieur. Il joue le rôle principal de protecteur du groupe. Pour le babouin, l'ennemi est en général un membre dangereux d'une autre espèce, mais pour le dirigeant humain il prend la forme d'un groupe rival de la même espèce. Dans ces moments-là, son autorité est soumise à rude épreuve, mais, dans un certain sens, moins rude que pendant les périodes de paix. La menace extérieure, comme je l'ai souligné dans le chapitre précédent, a un si puissant effet cohésif sur les membres du groupe menacé que la tâche du chef s'en trouve à bien des égards facilitée. Plus il est audacieux et intrépide, plus

il semble protéger avec ferveur le groupe qui, en plein désarroi affectif, n'ose pas contester ses actions (comme ce serait le cas en temps de paix), si irrationnelles qu'elles puissent être. Porté par le grotesque raz-de-marée d'enthousiasme que provoque la guerre, le dirigeant fort prend vite le contrôle des événements. Il parvient avec la plus grande facilité à persuader les membres de son groupe, profondément conditionnés qu'ils sont à considérer le meurtre d'un autre être humain comme le crime le plus hideux, à commettre cette même action comme s'il s'agissait d'un acte honorable. et héroïque. Il ne risque guère de faire un faux pas, mais si cela lui arrive, on peut toujours cacher la nouvelle de son erreur sous prétexte qu'elle porterait atteinte au moral de la nation. Si d'aventure elle devenait publique, on pourrait encore l'attribuer à la malchance plutôt qu'à une erreur de jugement. Si l'on songe à tout cela, il ne faut guère s'étonner qu'en temps de paix les dirigeants soient enclins à inventer ou du moins à magnifier des menaces émanant de puissances étrangères à qui ils peuvent alors attribuer leur rôle d'ennemis potentiels. Un petit surcroît de cohésion permet d'aller loin.

Telles sont donc les modalités du pouvoir. Je ne veux pas dire par là, il importe de le préciser, qu'après avoir comparé le babouin dominateur et le dirigeant humain j'en conclus que nous descendons des babouins ni que notre comportement dominateur n'est qu'une évolution du leur. Il est vrai que, très loin dans l'histoire de notre évolution, nous avons partagé un commun ancêtre avec les babouins, mais la question n'est pas là. Ce qui compte, c'est que les babouins, comme nos lointains ancêtres humains, ont quitté l'environnement luxuriant de la forêt pour le monde plus rude du terrain découvert, où un contrôle plus strict du groupe est nécessaire. Les singes et les gorilles qui habitent la forêt ont un système social beaucoup plus relâché; leurs dirigeants sont

soumis à de moins fortes pressions. Le babouin dominateur a un rôle plus significatif à jouer, et c'est pour cette raison que je l'ai choisi comme exemple. La valeur de la comparaison babouin-humain tient à la façon dont elle révèle la nature fondamentale des schèmes humains de domination. Les parallèles frappants qu'on peut observer nous permettent de considérer le jeu humain du pouvoir d'un oeil neuf et de le voir pour ce qu'il est : un aspect fondamental du comportement animal. Mais il nous faut maintenant laisser les babouins à leurs tâches plus simples et regarder de plus près les complications de la situation humaine.

On voit clairement les difficultés auxquelles se heurte le chef humain moderne pour bien s'acquitter de son rôle dominateur. Le pouvoir grotesquement démesuré qu'il détient signifie que nous sommes constamment exposés au danger de voir longtemps un individu doté d'un moi tout aussi grotesque dans sa démesure tenir les rênes de la supertribu. En outre, les pressions considérables auxquelles il est soumis le pousseront facilement à déclencher des actes de violence, réaction qui n'est que trop naturelle devant les tensions du superstatut. Pire encore, l'absurde complexité de sa tâche risque de l'absorber si fort qu'elle ne manquera pas de l'éloigner des problèmes ordinaires de ses partisans. Un bon chef de tribu sait exactement ce qui se passe dans chaque coin de son groupe. Le chef d'une supertribu, irrémédiablement isolé par la position élevée que lui impose son superstatut, et totalement préoccupé par le mécanisme du pouvoir, ne tarde pas à être coupé des siens.

On a dit que pour réussir comme dirigeant dans le monde moderne, un homme doit être prêt à prendre des décisions majeures avec le minimum d'informations. C'est une façon effrayante de gouverner une supertribu, et pourtant elle

se produit sans cesse. Il y a trop d'informations disponibles pour qu'un seul individu puisse les assimiler et d'ailleurs il y en a encore bien plus, cachées dans le labyrinthe supertribal, qui ne sont jamais disponibles. Une solution rationnelle est de se passer de la puissante figure de chef, de déléguer celui-ci à l'antique passé tribal auquel il appartenait et de le remplacer par une organisation d'experts spécialisés et interdépendants travaillant sur ordinateurs.

Certes, il existe quelque chose qui ressemble à une telle organisation, et en Angleterre n'importe quel fonctionnaire vous dira sans hésitation que ce sont les membres de la fonction publique qui gouvernent véritablement le pays. Pour mieux souligner son point de vue, il vous annoncera que, quand le Parlement siège, son travail à lui est sérieusement handicapé; ce n'est qu'entre les sessions parlementaires qu'on peut vraiment progresser. Tout cela est très logique, mais ce n'est malheureusement pas biologique, et il se trouve que le pays où le fonctionnaire prétend gouverner est constitué de spécimens biologiques : les membres de la supertribu. Bien sûr, une supertribu nécessite un supercontrôle, et si c'est trop pour un seul homme il pourrait sembler raisonnable de résoudre ce problème en faisant d'une image de pouvoir une organisation de pouvoir. Cela ne satisfait pas toutefois les exigences biologiques des partisans. Ils sont peut-être capables de raisonner au niveau de la supertribu, mais leurs sentiments demeurent au niveau de la tribu et ils continuent d'exiger un véritable chef sous la forme d'un individu isolé, identifiable. C'est un schème fondamental de leur espèce et il est impossible de l'éviter. Les institutions et les ordinateurs peuvent être de précieux serviteurs pour leurs maîtres mais ils ne pourront jamais eux mêmes devenir des maîtres (quoi que puissent dire les récits de science-fiction). A une organisation diffuse, à une machine anonyme, il manque les

qualités essentielles : elle ne peut pas inspirer et elle ne peut pas être déposée. L'individu dominateur humain est donc condamné à poursuivre la lutte, à se comporter en public comme un chef de tribu, avec panache et assurance, alors que dans le secret de son cabinet il s'attaque laborieusement à la tâche quasi impossible de contrôler la supertribu.

Malgré les lourds fardeaux du gouvernement aujourd'hui et en dépit de la constatation décourageante qu'un mâle ambitieux d'une supertribu moderne a une chance inférieure à une sur un million de devenir l'individu dominateur de son groupe, on n'a pas observé de diminution sensible du désir d'atteindre à un statut élevé. L'instinct de grimper à l'échelle sociale est trop ancien, trop profondément enraciné pour se laisser affaiblir par une évaluation rationnelle de la nouvelle situation.

Il existe donc au sein de nos communautés gigantesques des centaines de milliers de candidats dirigeants frustrés qui n'ont aucun espoir réel de gouverner. Et qu'advient-il de leurs ambitions contrariées ? Où passe toute leur énergie ? Ils peuvent évidemment renoncer et se retirer, mais c'est un état déprimant. La faille dans la solution du lâcheur, c'est qu'il ne lâche pas vraiment : il reste là à déverser son amertume sur le système qui l'entoure. Pour éviter de tomber dans cette triste condition, la grande majorité des membres des supertribus ont recours au procédé bien simple qui consiste à rivaliser pour le pouvoir dans des sous-groupes spécialisés de la supertribu. Cela est plus facile à certains qu'à d'autres. Une profession ou un métier où la compétition est active fournit automatiquement sa propre hiérarchie sociale. Mais, même dans ces cas-là les chances de parvenir à une rentable position d'autorité peuvent être trop faibles. Cette situation donne naissance à l'invention assez arbitraire de nouveaux sous-

groupes où la rivalité peut se révéler plus profitable. On voit apparaître toutes sortes de cultes extraordinaires, qui vont de l'élevage des canaris et du comptage des trains à l'observation des soucoupes volantes et à la culture physique. Dans chaque exemple le caractère apparent de l'activité en question est relativement sans importance. Ce qui compte vraiment, c'est que ces efforts débouchent sur une nouvelle hiérarchie sociale où l'on n'existait pas auparavant. Dans le cadre de cette hiérarchie on voit se développer rapidement tout un assortiment de règles et de procédures, se former des comités et - plus important que tout - émerger des chefs. Un champion de l'élevage - des canaris ou de la culture physique n'aurait, selon toute probabilité, pas la moindre chance de goûter aux fruits grisants de la domination, s'il ne se consacrait pas aux activités de son sous-groupe spécialisé.

Ainsi l'aspirant au gouvernement peut lutter contre la lourde couverture sociale qui s'abat sur lui dès qu'il s'efforce de s'élever au sein de son énorme supertribu. La grande majorité des sports, passe-temps, « hobbies » et bonnes oeuvres ont pour principale fonction non pas leurs buts spécifiquement avoués, mais l'objectif bien plus fondamental de courir derrière le chef en essayant de lui faire un croche-pied. Il s'agit toutefois, ici, d'une description et non pas d'une critique. A vrai dire, la situation serait infiniment plus grave si cette multitude de sous-groupes ou de pseudo-tribus inoffensifs n'existaient pas. Ils canalisent beaucoup d'ambitions frustrées qui risqueraient, sans eux de provoquer des dégâts considérables.

J'ai dit que la nature de ces activités n'a guère de signification, mais il est néanmoins curieux de noter combien de sports et de passe-temps comprennent un élément d'agressivité ritualisée, qui dépasse de beaucoup le simple esprit de compétition. Pour prendre un exemple, l'acte de «

viser » est à l'origine un schéma de coordination typiquement agressif. Il réapparaît, dûment transformé, dans toute une gamme de passe-temps, comprenant les boules, le billard, les fléchettes, le tennis de table, le croquet, le tir à l'arc, le squash, le volley-ball, le cricket, le tennis, le football, le hockey, le polo, le tir au fusil et la chasse sous-marine. On le retrouve partout dans les jeux d'enfants et dans les parcs d'attractions. Sous un déguisement un peu plus élaboré, il explique pour beaucoup l'attrait de la photographie d'amateurs : on « tire » le portrait, on « saisit » une image sur la pellicule, on « prend » un instantané, et nos appareils de photo = pistolets, les rouleaux de pellicule = des balles, les appareils avec des téléobjectifs = fusils et les caméras = mitrailleuses. Toutefois, bien que ces équations symboliques puissent être utiles, elles ne sont absolument pas essentielles dans la recherche de la « domination de loisir ». Collectionner les boîtes d'allumettes fera presque aussi bien l'affaire, à condition, bien sûr, qu'on puisse entrer en contact avec des concurrents appropriés, ayant la même préoccupation et dont on puisse dès lors chercher à dominer les collections de boîtes d'allumettes.

La formation de sous-groupes de spécialistes n'est pas la seule solution au dilemme que pose le superstatut. Des pseudo-tribus localisées géographiquement peuvent de même exister. Chaque village, chaque ville, chaque cité et chaque arrondissement au sein d'une supertribu acquiert sa propre hiérarchie locale, qui fournit de nouveaux substituts au désir réprimé d'exercer le pouvoir dans la supertribu.

A une échelle plus modeste encore, chaque individu a son propre cercle étroitement uni de relations personnelles. La liste d'adresses non commerciales dans son agenda personnel donne une bonne indication de l'étendue de ce genre de pseudo-tribu. C'est un aspect particulièrement important car,

dans une authentique tribu, il connaît en personne tous ses membres. Contrairement toutefois à ce qui se passe dans une vraie tribu, tous les membres ne se connaissent pas nécessairement entre eux. Les groupes mondains se recoupent et s'interpénètrent pour former un réseau compliqué. Néanmoins, pour chaque individu, sa pseudo-tribu mondaine lui fournit un domaine de plus dans lequel il peut s'affirmer et exprimer son autorité.

Un autre schème important de la supertribu qui a contribué à scinder le groupe sans le détruire a été le système des classes sociales. Elles existent à peu près sous la même forme fondamentale depuis le temps des plus anciennes civilisations : une classe supérieure ou dirigeante, une classe inférieure de paysans et d'ouvriers. Des subdivisions se sont créées à mesure que les groupes enflaient et les détails ont varié, mais le principe est demeuré le même.

La reconnaissance de classes distinctes a permis aux membres n'appartenant pas à la classe supérieure de s'efforcer d'atteindre un statut de domination plus réaliste au niveau de la classe qui est la leur. Appartenir à une classe est beaucoup plus qu'une simple question de fortune. Un homme qui se trouve au premier rang de sa classe sociale peut gagner plus qu'un homme qui est au dernier rang de la classe d'au-dessus. Les avantages d'être dans une situation dominatrice à son propre niveau peuvent être tels qu'il n'éprouve aucun désir d'abandonner la classe qui lui tient lieu de tribu. Des imbrications de cette sorte montrent combien les classes peuvent prendre un caractère fortement tribal.

Le système des classes-tribus scindant la supertribu a toutefois essuyé de sérieux revers au cours de ces dernières années. A mesure que les supertribus se développaient dans

des proportions encore plus grandes et que les techniques devenaient de plus en plus complexes, il a fallu élever le niveau de l'éducation des masses pour ne pas perdre pied. L'instruction combinée avec le développement des communications de masse, et notamment les pressions de la publicité, a abouti à un gigantesque effondrement des barrières de classes. Le réconfort qu'on pouvait éprouver à « avoir conscience de sa condition » dans la vie a été remplacé par les possibilités fascinantes et de plus en plus réelles de dépasser cette conditions. Malgré cela, le vieux système de la classe tribu a continué et continue encore à se défendre. On distingue très clairement aujourd'hui les signes extérieurs de cette bataille incessante dans le rythme toujours plus précipité des cycles de la mode. De nouveaux styles d'habillement, d'ameublement, de décoration, de musique, d'art se remplacent de plus en plus vite. On laisse souvent entendre que c'est le résultat d'intérêts et de pressions d'ordre commercial, mais il serait tout aussi facile - plus facile en fait, de continuer à vendre de nouvelles variations sur de vieux thèmes plutôt que d'introduire des thèmes nouveaux. Ce sont pourtant continuellement des thèmes nouveaux qu'on exige, parce que les anciens se répandent avec une trop grande rapidité à travers le système social. Plus vite ils atteignent les couches inférieures, plus vite il faut les remplacer tout en haut par quelque chose de nouveau et d'exclusif. L'histoire n'a jamais été témoin d'une si rapide succession de styles et de goûts. Le résultat, bien sûr, c'est qu'on arrive à une disparition de l'identité pseudo-tribale assurée jusqu'alors par le vieux système des classes sociales rigides.

Pour compenser dans une certaine mesure cette situation, on a vu de nouvelles scissions s'opérer récemment au sein de la supertribu. Des classes d'âge se font jour. Un gouffre de plus en plus large est apparu entre ce qu'il faut

appeler maintenant une pseudo-tribu de jeunes adultes et une pseudo-tribu de vieux adultes. La première a ses coutumes propres et son système de domination propre, qui sont de plus en plus distincts de ceux de la seconde. Le phénomène absolument nouveau que constitue l'apparition de puissantes idoles de moins de vingt ans et de dirigeants étudiants a amorcé une nouvelle et importante division pseudo-tribale. Des tentatives dérisoires de la part de la pseudo-tribu des vieux adultes pour absorber le nouveau groupe n'ont connu qu'un succès très limité. Entasser des honneurs de vieux adultes sur la tête de dirigeants jeunes adultes, ou bien accepter avec tolérance les extravagances des modes et des styles de jeunes adultes, n'a contribué qu'à développer les excès des rebelles. (Si jamais on légalise l'emploi du haschisch et si c'est une pratique largement adoptée, par exemple, il faudra trouver aussitôt un produit de remplacement, tout comme l'alcool a dû être remplacé par le haschisch.) Quand ces excès atteignent un point que les vieux adultes ne peuvent admettre ou refusent de copier, alors les jeunes adultes sont à même de se reposer un moment. Brandissant en toute sécurité leurs nouveaux étendards pseudo-tribaux, ils peuvent savourer les satisfactions que leur apporte leur nouvelle indépendance pseudo-tribale et leur système de domination autonome plus adaptable.

La leçon que l'on peut tirer de tout cela, c'est que le vieux besoin biologique que ressent l'espèce humaine : avoir une identité tribale distincte, est une force puissante, qu'on ne saurait dompter. A peine une fissure au sein de la supertribu est elle comblée qu'une autre se fait jour. Des gens pleins de bonnes intentions parlent à qui veut les entendre d' « espoir d'une société globale ». Ils discernent clairement la possibilité technique d'un pareil développement, compte tenu des merveilles des communications modernes, mais ils s'obstinent

à en négliger les difficultés d'ordre biologique.

S'agit-il d'un point de vue pessimiste ? Certainement pas. Les perspectives demeureront sombres aussi longtemps que l'on refusera de répondre aux exigences biologiques de l'espèce. Théoriquement il n'y a aucune raison valable pour que de petits groupements, qui satisfont les exigences de l'identité tribale, n'établissent pas des liens constructifs au sein des supertribus grouillantes qui, à leur tour, peuvent avoir entre elles une interaction constructive pour constituer une gigantesque mégatribu à l'échelon du globe. Les échecs jusqu'à ce jour sont pour beaucoup dus aux efforts tentés pour supprimer les différences qui existent entre les divers groupes; il eût mieux valu tenter d'améliorer la nature de ces différences en les transformant en des formes plus paisibles et plus enrichissantes d'interaction et de compétition sociales. Les efforts tentés pour faire du monde entier une seule vaste étendue de monotonie uniforme sont voués au désastre. Cela s'applique à tous les niveaux, depuis les nations qui font sécession jusqu'aux bandes qui décident d'opérer à part. Quand le sentiment de l'identité sociale est menacé, il se défend. Le fait qu'il doive lutter pour son existence signifie à tout le moins un bouleversement social et, au pire, une effusion de sang. Nous examinerons cela de plus près dans un chapitre suivant, mais il nous faut pour l'instant revenir à la question du statut social et l'examiner au niveau de l'individu.

Quelle est exactement sa place, à cet homme moderne en quête de statut ? Tout d'abord, il a ses relations et ses amis personnels. A eux tous ils constituent sa pseudo-tribu mondaine. Ensuite, il a sa communauté locale : sa pseudo-tribu régionale. Puis ses spécialisations : sa profession, son métier ou son emploi et ses passe-temps, ses distractions, ses sports favoris. Cela constitue ses pseudo-tribus spécialisées. Enfin, il a

les restes d'une classe-tribu et d'une nouvelle tribu d'âge.

Rassemblés, ces sous-groupements lui donnent une chance bien plus grande de parvenir à une forme quelconque de domination et de satisfaire son besoin fondamental d'avoir un statut que s'il était simplement une unité minuscule dans une masse homogène, une fourmi humaine rampant dans les entrailles d'une gigantesque fourmilière supertribale. Jusqu'à maintenant, c'est parfait; mais il y a des ombres au tableau.

Tout d'abord, la domination à laquelle on parvient dans un sous-groupe limité est en elle-même limitée. Elle peut être réelle, mais ce n'est qu'une solution partielle. Il est impossible de ne pas tenir compte du fait que des événements plus importants se passent ailleurs. Être un gros poisson dans un petit étang ne peut effacer les rêves de connaître un étang plus grand. Autrefois, ce n'était pas vraiment un problème, car le système rigide des classes s'appliquait impitoyablement et maintenait chacun à sa « place ». Situation bien commode, mais qui risquait de conduire trop facilement à la stagnation de la supertribu. Les individus dotés de talents mineurs étaient bien servis, mais nombre de ceux qui possédaient des talents plus grands étaient freinés et émiettaient leur énergie sur des objectifs strictement limités. Il arrivait qu'un génie potentiel appartenant à une classe inférieure avait moins de chances de réussite qu'un idiot patenté de la classe supérieure.

La structure rigide des classes avait sa valeur en tant que mécanisme de scission, mais c'était un système qui provoquait un gaspillage grotesque, et il n'est pas surprenant qu'il ait fini par s'effondrer. Son fantôme continue à hanter notre société, mais il a été largement remplacé aujourd'hui par une méritocratie beaucoup plus efficace, où chaque individu est théoriquement capable de découvrir son niveau optimal.

Une fois qu'il y est parvenu, il peut consolider son niveau social grâce à divers groupements pseudo-tribaux.

Le système méritocratique fournit un cadre excitant, mais la médaille a son revers. Avec l'excitation vient la tension. Un caractère essentiel d'une méritocratie c'est que, tout en évitant le gaspillage de talents, elle ouvre également une large voie allant de tout en bas jusqu'au sommet de l'énorme communauté supertribale. Si n'importe quel petit garçon peut, grâce à ses mérites personnels, finir par devenir le plus grand des chefs, alors pour chacun de ceux qui réussira il y aura un nombre considérable d'échecs. Ces échecs, on ne peut plus en rendre responsables les forces extérieures du système de castes si fortement condamné. Ceux qui en sont victimes doivent en reporter fermement la responsabilité à sa vraie place, c'est-à-dire sur leurs propres carences.

Il semble donc que toute grande supertribu, vivante et progressiste, doive inmanquablement comprendre une forte proportion de chercheurs de statut violemment frustrés. Le consentement muet d'une société rigide et stagnante est remplacé par les aspirations fiévreuses et les angoisses d'une société en plein mouvement, en plein développement. Comment ceux qui luttent pour se trouver un statut réagissent-ils à cette situation ? La réponse est que, s'ils ne peuvent parvenir au sommet, ils font de leur mieux pour créer l'illusion qu'ils sont moins subordonnés qu'ils ne le sont vraiment. Pour comprendre cela, il ne sera pas inutile, à ce point de notre raisonnement, de jeter un coup d'oeil, en passant, au monde des insectes.

De nombreuses espèces d'insectes sont venimeuses et les gros animaux apprennent à éviter de les manger. Il va donc de l'intérêt de ces insectes de brandir une sorte de drapeau

rouge. Ainsi la guêpe, par exemple, arbore un arrangement coloré de bandes jaunes et noires sur son corps. C'est si reconnaissable qu'il est facile à un animal de proie de s'en souvenir. Après quelques regrettables expériences il apprend vite à éviter les insectes qui arborent cet arrangement de couleurs. D'autres insectes venimeux, qui n'ont avec les guêpes aucun lien de parenté, peuvent également arborer ces mêmes couleurs. Ils deviennent membres de ce qu'on a appelé un « club d'avertissement ».

Ce qui est important pour nous, dans le présent contexte, c'est que certaines espèces d'insectes inoffensifs ont profité de cette situation en ayant elles aussi des arrangements de couleurs similaires à ceux des membres venimeux du « club d'avertissement ». Certaines mouches inoffensives, par exemple, affichent sur leur corps des bandes noires et jaunes qui reproduisent l'arrangement de couleurs des guêpes. En devenant de faux membres du « club d'avertissement », elles en récoltent les bénéfices sans avoir à posséder le moindre poison. Les tueurs n'osent pas les attaquer, alors qu'en réalité, elles constitueraient un agréable repas.

Nous pouvons utiliser cet exemple pris dans le monde des insectes comme une analogie un peu sommaire pour nous aider à comprendre ce qui est arrivé aux chercheurs de statut humains. Il suffit de remplacer la possession de poison par la possession du pouvoir. Les individus vraiment dominateurs étaleront leur statut élevé de diverses façons bien visibles. Ils brandiront leurs drapeaux de domination sous la forme des costumes qu'ils portent, des maisons qu'ils occupent, de la façon dont ils voyagent, parlent, reçoivent et mangent. En portant les insignes sociaux du « club de domination » ils rendent leur statut supérieur immédiatement évident, tout à

la fois à leurs subordonnés et à leurs semblables, si bien qu'ils n'ont pas constamment l'obligation de réaffirmer leur domination de façon plus directe. Comme les insectes venimeux, ils n'ont pas besoin de sans cesse « piquer » leurs ennemis, ils n'ont qu'à brandir le drapeau qui proclame qu'ils le pourraient s'ils le voulaient.

Il s'ensuit tout naturellement que des subordonnés inoffensifs peuvent s'inscrire au « club de domination » et en savourer les bienfaits à condition de pouvoir brandir les mêmes drapeaux. Si, comme les mouches noires et jaunes, ils peuvent imiter les guêpes noires et jaunes, ils peuvent donner l'illusion de la domination.

La mimique de domination est devenue en fait une préoccupation majeure de ceux qui, au sein de la supertribu, cherchent un statut, et il importe donc de l'examiner plus attentivement. Tout d'abord, il est essentiel d'établir une distinction nette entre un symbole de statut et une mimique de domination. Un symbole de statut est un signe extérieur du vrai niveau de domination sociale auquel vous êtes parvenu. Une mimique de domination est un signe extérieur du niveau de domination auquel vous aimeriez parvenir mais que vous n'avez pas encore atteint. En termes d'objets matériels, un symbole de statut est quelque chose qu'on peut se permettre, une mimique de domination est quelque chose qu'on ne peut pas toujours se permettre mais qu'on peut tout de même acheter. Des mimiques de domination impliquent donc fréquemment des sacrifices importants dans d'autres domaines, alors que ce n'est pas le cas des vrais symboles de statut.

Les sociétés primitives, avec leurs structures de classe plus rigides, ne donnaient assurément pas une telle extension

aux mimiques de domination. Comme je l'ai déjà souligné, les gens se contentaient beaucoup plus de « rester à leur place ». Mais l'instinct de monter est une force puissante et il y avait toujours des exceptions, si rigide que fût la structure de classe. Les individus dominateurs, voyant leur position affaiblie par l'imitation, réagirent violemment. Ils édictèrent des règlements stricts, voire des lois pour contrôler le mouvement.

Les diverses règles gouvernant l'habillement en sont un bon exemple. En Angleterre, la loi du Parlement de Westminster de 1363 se préoccupait essentiellement de réglementer la façon de s'habiller dans les différentes classes de la société, tant ce problème était devenu important. Dans l'Allemagne de la Renaissance, une femme qui portait des vêtements au-dessus de sa condition risquait de se retrouver avec un lourd collier de bois autour du cou. En Inde, on édicta des règles strictes d'après lesquelles on pliait son turban d'une façon différente selon la caste à laquelle on appartenait. Dans l'Angleterre de Henry VIII, aucune femme dont le mari ne pouvait se permettre d'entretenir un cheval-léger pour le service du roi n'était autorisée à porter des bonnets de velours ni des chaînes d'or. En Amérique, dans les premiers temps de la Nouvelle-Angleterre, une femme n'était autorisée à porter un foulard de soie que si son mari valait mille dollars. On pourrait citer des exemples à l'infini.

Aujourd'hui, avec l'effondrement de la structure de classe, ces lois ont été sévèrement amendées. Elles se limitent maintenant à quelques catégories spéciales comme les décorations, les titres et les lettres de noblesse qu'il est encore illégal, ou du moins socialement inacceptable, d'adopter sans avoir le statut approprié. Mais en général l'individu dominateur est beaucoup moins protégé contre les pratiques de la mimique de domination qu'il ne l'était jadis.

Il a riposté avec ingéniosité. Acceptant le fait que des individus d'un statut inférieur sont décidés à le copier, il a répliqué en mettant à leur disposition des imitations bon marché et faites à la chaîne de biens correspondant à un statut élevé. L'appât est tentant et il a été avalé avec avidité. Un exemple expliquera comment fonctionne le piège.

Une épouse ayant un statut élevé porte un collier de diamants. Une épouse ayant un statut inférieur porte un collier de verroterie. Les deux colliers sont bien faits, la verroterie ne coûte rien mais elle est gaie, attirante et ne prétend pas être autre chose que ce qu'elle est. Malheureusement, ces perles ont une valeur faible sur le plan du statut, et la femme du statut inférieur veut quelque chose de plus. Il n'y a pas de loi ni de règle sociale qui l'empêche de porter un collier de diamants. En trimant dur, en épargnant sou après sou et en finissant par dépenser plus qu'elle ne peut se le permettre, elle pourra acquérir un collier de diamants petits mais vrais. Si elle franchit ce pas, si elle s'orne le cou d'un objet qui fait partie d'une mimique de domination, elle commence à constituer une menace pour la femme au statut élevé. La différence entre les signes extérieurs de leurs statuts respectifs devient moins nette. Le mari au statut élevé met donc sur le marché des colliers de gros diamants faux. Ils sont peu coûteux et d'aspect si séduisant que l'épouse de statut inférieur renonce à lutter pour avoir d'authentiques diamants et se contente d'en porter des faux. Le piège est tendu. On a détourné la vraie mimique de domination.

En apparence, ce n'est pas évident. L'épouse de statut inférieur, qui arbore son collier si voyant de diamants faux semble imiter sa rivale qui la domine, mais ce n'est qu'une illusion. Ce qui compte, c'est que le collier faux est trop beau

pour être vrai, quand on le compare à l'ensemble de son mode de vie. Il ne trompe personne et ne l'aide donc en rien à acquérir un statut supérieur.

Il est surprenant que ce manège marche si bien et si souvent, mais c'est pourtant le cas. On retrouve ce subterfuge employé dans bien des domaines de la vie et cela n'a pas manqué d'avoir des répercussions. Cela a éliminé pour une grande part la production des artistes et des artisans authentiques mais qui ne cherchaient pas à dissimuler qu'elle était d'un statut inférieur. L'art indigène a été remplacé par la reproduction à bon marché des grands maîtres, la musique folklorique par le disque de gramophone, l'artisanat paysan par des imitations (en matière plastique et produites à la chaîne) d'articles plus coûteux.

On a vite constitué des sociétés folkloriques pour déplorer cette tendance et pour la renverser, mais le mal est déjà fait. Le meilleur résultat qu'elles puissent espérer c'est de jouer le rôle d'empailleurs de la culture folklorique. Dès l'instant où l'on a donné le départ de la course au statut depuis le bas jusqu'en haut de la société, il n'était plus question de revenir en arrière. Si, comme je l'ai déjà laissé entendre, la société doit maintes et maintes fois se rebeller contre la sinistre uniformité de cette « nouvelle monotonie », alors elle y parviendra en donnant naissance à de nouveaux schèmes culturels plutôt qu'en s'efforçant d'étayer les vieux modèles déjà morts.

Mais pour celui qui s'acharne sérieusement à améliorer son statut, pas question de rébellion. Pas plus que les imitations à bon marché ne lui apportent de réponse satisfaisante. Il les voit pour ce qu'elles sont, une habile diversion, un simple modèle fantaisie de la vraie mimique de

domination. Pour lui, les imitations de domination doivent être des pièces authentiques et il lui faut toujours aller un pas plus loin qu'il ne peut se le permettre en les achetant afin de donner l'impression qu'il est un peu plus dominateur sur le plan social qu'il ne l'est en fait. C'est seulement alors qu'il a une chance de réussir.

Pour plus de sûreté, il a tendance à se concentrer sur des domaines où les imitations bon marché n'existent pas. S'il peut se permettre une petite automobile, il en achète une de taille moyenne; s'il peut s'en permettre une de taille moyenne, il en achète une grosse; s'il peut s'en permettre une seule grosse, il achète une seconde voiture pour la ville; si les grosses voitures deviennent trop communes, il achète une voiture de sport étrangère, petite mais follement chère; si la mode est aux énormes feux arrière, il achète le dernier modèle avec des feux plus gros encore, « pour faire comprendre aux gens derrière qu'il est devant », comme disent de façon si succincte les publicitaires. Ce qu'il ne fait pas c'est d'acheter toute une rangée de maquettes en carton grandeur nature de Rolls-Royce pour les exposer devant son garage. Il n'existe pas de faux diamants dans le monde du fanatique de l'ascension sociale.

Les voitures constituent un simple exemple, mais un exemple important parce que c'est un article très public, mais celui qui lutte ardemment pour améliorer son statut ne saurait s'arrêter là. Il doit s'étendre, tout comme son compte en banque, dans toutes les directions s'il entend peindre de lui-même un portrait convaincant pour ses rivaux jouissant d'un statut supérieur. Tout le système de location-vente, d'hypothèques et de découvert dépend pour sa survie de cette expression du puissant instinct d'ascension en termes de mimique de domination.

Malheureusement, l'extraordinaire appareil dont s'entoure l'homme qui cherche sans relâche à s'acquérir un statut prend une telle importance qu'il semble être plus qu'il n'est en réalité. Il ne s'agit après tout que de mimique de domination et non pas de domination elle-même. La vraie domination, le vrai statut social est lié à la possession de pouvoir et d'influence sur les subordonnés de la supertribu et non pas à la possession d'un second récepteur de télévision en couleurs. Bien sûr, si vous pouvez vous permettre facilement un second récepteur de télévision en couleurs, alors cela reflète tout naturellement votre statut et cela joue le rôle d'un authentique symbole de statut. Par contre, un second récepteur de télévision en couleurs, quand vous pouvez tout juste vous permettre de payer le premier, c'est tout autre chose. Il peut contribuer à donner l'impression à ceux qui appartiennent au niveau social supérieur au vôtre que vous êtes prêt à rejoindre leurs rangs, mais il n'assure en aucune façon que vous y parviendrez. Tous vos rivaux, à votre propre niveau, s'affairent à faire installer leur second poste de télévision en couleurs avec la même idée en tête, mais la loi fondamentale de la hiérarchie stipule que seuls quelques individus appartenant à votre niveau atteindront le niveau supérieur. Ce sont eux, les veinards, qui peuvent à juste titre accrocher des guirlandes autour de leur second poste de télévision en couleurs. Leur mimique de domination a réussi. Tous les autres, les ratés du pouvoir, doivent rester assis là, entourés par le coûteux fatras de cette mimique de domination qui s'est soudain révélée pour ce qu'elle est une illusion de grandeur. Se rendre compte que, tout en étant des auxiliaires précieux quand il s'agit de gravir l'échelle de la réussite, de tels objets ne garantissent pas vraiment le succès, c'est une pilule bien amère à avaler.

Les dégâts causés par la pratique abusive des mimiques de domination peuvent être énormes. Non seulement elle conduit à un état de déprimante désillusion pour ceux en quête de statut qui ont le moins réussi, mais elle exige aussi de si grands efforts du membre de la supertribu qu'il risque bien de n'avoir plus guère de temps ni d'énergie pour autre chose.

Le mâle en quête de statut qui s'adonne avec excès à la mimique de domination est souvent amené à négliger sa famille. Cela oblige sa compagne à assumer au foyer le rôle du père. L'adoption d'une telle mesure crée une atmosphère psychologiquement préjudiciable aux enfants et qui risque fort de déformer leur identité sexuelle lorsqu'ils atteindront l'âge adulte. Tout ce que le jeune enfant verra, c'est que son père a perdu son rôle au sein de la famille. Le fait qu'il l'ait sacrifié à la lutte pour la domination extérieure, dans le cadre plus vaste de la supertribu, ne signifiera que peu de choses sinon rien dans l'esprit de l'enfant. S'il grandit dans un état de santé mentale bien équilibré, on pourra s'en étonner. Même l'enfant plus âgé, qui arrive à comprendre la course au statut dans la supertribu et qui se vante des réussites de son père dans ce domaine, constatera que c'est une faible compensation à l'absence de toute influence paternelle active. Malgré son statut de plus en plus affirmé dans le monde extérieur, le père peut aisément devenir un sujet de plaisanterie dans sa famille.

C'est là un phénomène extrêmement déconcertant pour notre homme. Il a suivi toutes les règles, mais quelque chose s'est mal passé. Les exigences de superstatut du zoo humain sont bien cruelles. Ou bien l'homme échoue et la désillusion s'empare de lui, ou bien il réussit et perd le contrôle de sa famille. Pire encore, il peut travailler si dur qu'il perde le contrôle de sa famille tout en échouant quand même.

Cela nous amène à examiner une autre conduite, plus violente, de certains membres de la supertribu dès lors qu'ils réagissent aux frustrations de la lutte pour la domination. Ceux qui ont étudié le comportement animal lui donnent le nom de redirection de l'agressivité. Dans les meilleurs cas, il a des effets littéralement mortels. On s'en rend compte très clairement quand deux animaux rivaux se rencontrent. Chacun veut attaquer l'autre et chacun a peur de le faire. Si l'agressivité ainsi éveillée ne parvient pas à trouver un débouché aux dépens du redoutable adversaire qui l'a provoquée, alors elle trouvera à s'exprimer ailleurs. On recherche un bouc émissaire, un individu plus humble, moins intimidant et c'est vers lui que se déverse la colère accumulée. Il n'a rien fait pour la mériter. Son seul crime a été d'être plus faible et moins redoutable que le premier adversaire.

Dans la course au statut, il arrive souvent qu'un subordonné n'ose pas exprimer ouvertement sa colère envers un dominateur. L'enjeu est trop important. Il est contraint de la rediriger ailleurs. Elle peut retomber sur ses malheureux enfants, sur sa femme ou sur son chien. Au temps jadis, les flancs de son cheval souffraient aussi; aujourd'hui c'est la boîte de vitesse de sa voiture. Il peut jouir du luxe d'avoir sous ses ordres ses propres subordonnés qu'il peut abreuver de paroles cinglantes. S'il est paralysé dans toutes ces directions, il reste toujours une personne : lui-même. Il peut se donner un ulcère à l'estomac.

Dans les cas extrêmes, où tout semble absolument sans espoir, il peut pousser au maximum l'agressivité dont il sera la victime : il peut se tuer. (On a vu des animaux de zoo s'infliger de graves mutilations, en se mordant la chair jusqu'à l'os quand ils ne parviennent pas à atteindre leurs ennemis à travers les barreaux, mais le suicide semble être une donnée

strictement humaine.) Les opinions diffèrent grandement concernant les principales causes de suicide, mais presque personne ne nie que l'agressivité redirigée constitue un facteur capital. Une autorité dans ce domaine est allée jusqu'à affirmer que « personne ne se tue à moins de vouloir également tuer autrui, souhaiter en tout cas la mort de quelqu'un d'autre ». C'est peut-être aller un peu loin. Un homme qui se tue parce qu'il souffre d'une maladie incurable n'entre guère dans cette catégorie. Il serait par trop fantaisiste de suggérer qu'il veut tuer le docteur qui a été incapable de le guérir. Ce qu'il veut, c'est trouver un soulagement à sa douleur. Mais la redirection de l'agressivité semble bien expliquer un grand nombre de cas de suicides. Voici quelques-uns des faits à l'appui de cette idée.

On observe un taux de suicide plus élevé dans les grandes villes et dans les métropoles que dans les régions rurales. Autrement dit, là où la course au statut est la plus ardente, le taux de suicide est le plus élevé. Il y a plus de suicides d'hommes que de suicides de femmes, mais les femmes sont en train de rattraper rapidement leur retard.

Autrement dit, c'est le sexe qui participe le plus activement à la course au statut qui a le taux de suicide le plus élevé, et maintenant que les femmes sont de plus en plus émancipées et qu'elles participent de plus en plus à la course, elles en partagent les risques. On observe également un taux de suicide plus élevé durant les crises économiques. En d'autres termes, quand la course au statut se heurte à des difficultés au sommet, il se produit une augmentation de la redirection de l'agressivité vers le bas de la hiérarchie, avec des résultats désastreux.

Le taux de suicide diminue durant les périodes de guerre. Les graphiques depuis le début du siècle montrent

deux grands plongeurs correspondant aux périodes des deux guerres mondiales. Autrement dit, pourquoi se tuer si on peut tuer quelqu'un d'autre ? Ce sont les inhibitions nous empêchant de tuer les gens titulaires de positions dominantes qui sont si frustrantes pour le suicidé en puissance et qui l'obligent à rediriger sa violence. Il a le choix entre tuer un bouc émissaire moins dangereux ou bien lui-même. En temps de paix, les inhibitions qui l'empêchent de tuer l'obligent le plus souvent à se retourner contre lui-même, mais en temps de guerre on lui ordonne de tuer et le taux de suicide diminue.

Il existe un rapport très étroit entre le suicide et le meurtre. Dans une certaine mesure, ce sont les deux faces de la même pièce. Les pays où le taux de meurtre est élevé ont tendance à avoir un taux de suicide bas et vice versa. Tout se passe comme s'il existait seulement une certaine dose d'intense agressivité à libérer - et si elle ne prend pas une forme elle prendra l'autre. La direction dans laquelle elle s'oriente dépend du degré d'inhibition de telle ou telle communauté devant le fait de commettre un meurtre. Si les inhibitions sont faibles, alors le taux de suicide est fort. Nous retrouvons une situation similaire à celle qui existe en temps de guerre, où les inhibitions contre le meurtre ont été hâtivement et délibérément réduites.

Mais dans l'ensemble, nos super tribus modernes souffrent d'inhibitions remarquablement fortes en ce qui concerne le meurtre. Il est difficile pour la majorité d'entre nous, qui n'avons jamais eu à tirer à pile ou face entre meurtre ou suicide de bien comprendre le conflit, encore qu'en théorie il semble biologiquement plus contre nature de se tuer que de tuer quelqu'un d'autre. Malgré cela, les chiffres vont dans l'autre sens. En Angleterre, à une époque récente, le nombre annuel des suicides oscillait autour de cinq mille, alors que le

nombre annuel de meurtres (connus) s'est maintenu au-dessous du chiffre de deux cents. Qui plus est, si l'on examine ces meurtres on fait une découverte - inattendue. Les idées que la plupart d'entre nous se font du meurtre viennent des articles de journaux et des romans policiers, mais journalistes et auteurs ont tendance à se concentrer sur des meurtres qui feront vendre de nombreux exemplaires de journaux et de livres. En réalité, la forme la plus commune d'homicide est un crime de famille sordide et peu glorieux, dans lequel la victime était un proche parent. Cent soixante-douze meurtres ont été commis en Grande-Bretagne en 1967 et quatre vingt un d'entre eux étaient de ce type. En outre, dans cinquante et un cas, après avoir commis son acte homicide le meurtrier s'est suicidé. Dans la plupart de ces derniers cas, il s'agit d'un homme qui, poussé à retourner contre lui-même son agressivité frustrée, commence par tuer ceux qu'il aime et ensuite se fait justice. Souvent, semble-t-il, Il ne peut pas supporter de les laisser après lui souffrir du gâchis qu'il a fait, alors il les expédie d'abord. Les criminologues ont découvert qu'un changement intéressant peut alors se produire chez le meurtrier. S'il ne termine pas le travail, en ajoutant rapidement son propre cadavre à ceux qu'il a déjà faits, il va selon toute probabilité éprouver un si formidable soulagement de la tension dont il souffrait qu'il s'aperçoit tout d'un coup qu'il n'a plus envie de se tuer. La société la dominait et le frustrait jusqu'au point où il était prêt à se supprimer, mais voilà que le massacre de sa famille consomme si bien sa vengeance contre la société que sa dépression s'apaise et qu'il se sent soulagé. Cela la laisse dans une situation difficile. Des corps gisent, partout et tout indique qu'il a commis une scène de meurtres alors qu'en fait ce n'était qu'un aspect d'un suicide par désespoir. Tels sont les extrêmes cauchemardesques de l'agressivité redirigée.

La plupart d'entre nous, heureusement ne vont pas si loin. Tout ce qui peut arriver à nos familles c'est de nous voir de temps en temps rentrer à la maison de méchante humeur. De nombreux membres de la supertribu peuvent trouver un débouché en regardant les autres tuer des traîtres à la télévision ou au cinéma. Il est significatif que, dans des communautés fortement subordonnées ou réprimées, les cinémas locaux projettent une proportion remarquablement élevée de films de violence. On peut même avancer que les plaisirs de la violence imaginaire exercent un attrait directement proportionnel au degré de frustration (du aux individus dominateurs) que l'on éprouve dans la vie réelle.

Comme toutes les grandes supertribus, par leur taille même, impliquent une frustration considérable dans ce domaine, la prédominance de la violence imaginaire est très grande. Il suffit pour le prouver de comparer les ventes sur le plan international, de livres écrits par des auteurs de fiction violente avec ceux d'autres écrivains. Lors d'une enquête récente sur les best-sellers de tous les temps dans le domaine romanesque, le nom d'un auteur qui se spécialise dans la violence la plus extrême apparaissait sept fois parmi les vingt premiers, avec un total de plus de trente quatre millions d'exemplaires vendus. Dans le domaine de la télévision, la situation est à peu près la même. Une analyse détaillée des programmes pour la région de New York en 1954 révéla qu'on n'avait pas observé moins de six mille huit cents actes d'agression sur le petit écran pour une seule semaine.

De toute évidence il existe un besoin profond d'observer d'autres gens soumis aux formes les plus extrêmes de domination. Que cela fournisse un débouché précieux et inoffensif à l'agressivité réprimée, c'est un point sur lequel on discute avec ardeur. Comme pour la mimique de domination,

les raisons qui poussent à observer la violence sont évidentes, mais la valeur de cette attitude demeure douteuse. Lire la description ou être témoin d'un acte de persécution ne modifie pas la situation du lecteur ni de l'observateur dans la vie réelle. Il peut fort bien savourer l'expérience qui lui est proposée dans la fiction, mais quand le spectacle ou la lecture sont finis et qu'il se retrouve dans la froide lumière de la réalité, il est toujours aussi dominé qu'avant. Le soulagement de la tension n'est donc que provisoire, comme lorsqu'on gratte une piqûre d'insecte. Qui plus est, le fait de se gratter risque d'accroître l'inflammation. Se tremper de plus en plus souvent dans un bain de violence imaginaire tend à intensifier l'intérêt porté au phénomène de la violence dans son ensemble. Le mieux donc qu'on puisse en dire c'est que, pendant que le spectacle a lieu, le public lui-même n'accomplit aucun acte de violence. On a souvent comparé l'action de rediriger l'agressivité au phénomène... « Et le garçon de bureau a botté le derrière du chat. » Cela implique que seuls les membres les plus bas de la hiérarchie tourneront vers un animal leur colère qui ne trouve pas d'autre exutoire. Malheureusement pour les bêtes, ce n'est pas le cas et les sociétés protectrices des animaux ont des chiffres pour le retrouver. La cruauté envers les animaux a fourni un exutoire majeur à l'agressivité redirigée depuis le temps des plus anciennes civilisations jusqu'à nos jours et elle ne s'est certainement pas confinée aux niveaux les plus bas de la hiérarchie sociale. Depuis les massacres des amphithéâtres romains jusqu'aux tracasseries dont les ours étaient victimes au Moyen Age et jusqu'aux courses de taureaux des temps modernes, faire souffrir et mourir des animaux a indéniablement toujours eu un vif attrait pour les membres des communautés supertribales. Il est vrai que, depuis le jour où nos lointains ancêtres ont trouvé dans la chasse une méthode de survie, l'homme a infligé la souffrance et la mort aux autres espèces animales, mais à l'époque préhistorique les

mobiles étaient différents. Au sens le plus strict du terme, il n'y avait pas alors de cruauté, la définition de la cruauté étant : « prendre plaisir à la douleur d'autrui ».

Depuis l'époque supertribale nous tuons des créatures vivantes pour quatre raisons : nous procurer de la nourriture, des vêtements et autres matières premières pour exterminer des insectes et des bêtes nuisibles pour accroître nos connaissances scientifiques et pour éprouver le plaisir de tuer. La première et la seconde de ces deux raisons, nous les partageons avec nos lointains ancêtres chasseurs, la troisième et la quatrième sont des innovations dues à la condition supertribale. C'est la quatrième qui nous occupe ici. Les autres peuvent évidemment comprendre des éléments de cruauté, mais ce n'est pas leur caractéristique essentielle.

L'histoire de la cruauté délibérée envers les autres espèces a suivi un cours étrange. Le chasseur primitif se sentait un lien de parenté avec les animaux. Il les respectait. Et c'était tout naturellement le cas aussi des premières peuplades à pratiquer l'élevage. Mais dès le moment où la population urbaine commença à se développer, de vastes groupes humains se trouvèrent coupés de tout contact direct avec les animaux, et le respect disparut. Avec la civilisation se développait l'arrogance de l'homme. Il fermait les yeux au fait qu'il était un animal comme les autres. Un grand fossé se creusa : maintenant lui seul avait une âme et les autres animaux n'en avaient pas. Ce n'étaient que des brutes mises sur la terre pour son plaisir. Avec l'influence de plus en plus répandue de la religion chrétienne les animaux connurent une rude période. Il est inutile d'entrer dans les détails, mais il est intéressant de noter qu'à une époque aussi récente que le milieu du XIXe siècle, le pape Pie IX refusait l'autorisation d'ouvrir un bureau de protection des animaux à Rome en

prétextant que l'homme avait des devoirs envers ses semblables, mais aucun envers les animaux inférieurs. Un peu plus tard un conférencier jésuite écrivait : « Les bêtes n'ayant aucune compréhension et n'étant donc pas des personnes, ne sauraient avoir aucun droit; nous n'avons donc aucun devoir de charité ni aucun devoir de quelque ordre que ce soit envers les animaux inférieurs, pas plus que nous n'en avons envers des souches et des cailloux. » Cette attitude inspirait des doutes à de nombreux chrétiens, mais ce fut seulement lorsque la théorie de l'évolution de Darwin commença à exercer son influence sur la pensée humaine que l'homme et les animaux se rapprochèrent de nouveau. La réacceptation de l'affinité de l'homme avec les animaux, qui était si naturelle pour les chasseurs primitifs, conduisit à l'observance d'un nouveau respect. C'est ainsi que notre attitude en face de la cruauté délibérée envers les animaux a rapidement changé au cours des cent dernières années; mais malgré une désapprobation de plus en plus vive, le phénomène subsiste toujours. Les manifestations publiques en sont rares, mais les actes de sauvagerie isolés persistent. Nous respectons peut-être les animaux aujourd'hui, mais ils demeurent nos subordonnés et comme tels ils constituent des objets hautement vulnérables sur quoi décharger notre agressivité redirigée.

Après les animaux, les enfants sont les subordonnés les plus vulnérables et, malgré l'existence dans ce domaine d'inhibitions plus fortes, eux aussi sont soumis à pas mal de violence redirigée. L'acharnement avec lequel les animaux, les enfants et autres subordonnés sans défense sont soumis à la persécution donne la mesure des pressions dominatrices qui pèsent sur les persécuteurs.

Même en temps de guerre où l'on glorifie l'acte de tuer,

on peut voir ce mécanisme opérer. Les sergents et autres sous-officiers dominent fréquemment leurs hommes avec une extrême brutalité, non seulement pour assurer la discipline mais aussi pour éveiller la haine, avec l'intention délibérée de voir cette haine redirigée contre l'ennemi dans le combat.

Un bref examen nous permet de voir combien le poids anormalement lourd de la domination qui pèse d'en haut et qui est un trait inévitable de la condition supertribale, a prélevé sa dîme. L'anomalie de la situation de l'animal humain qui, il y a seulement quelques millénaires, n'était qu'un simple chasseur tribal, a produit des schémas de comportement qui, à l'échelon animal, sont également anormaux : le souci exagéré de la mimique de domination, l'excitation éprouvée à observer des actes de violence, la cruauté délibérée envers les animaux, les enfants et autres subordonnés du bas de l'échelle, les actes meurtriers et, si tout le reste échoue, les actes d'autocruauté et d'autodestruction. Le membre de notre supertribu, négligeant sa famille pour se hisser à un barreau plus haut le long de l'échelle sociale, se repaissant des brutalités qu'il trouve dans ses livres et dans ses films, distribuant des coups de pied à ses chiens, des taloches à ses enfants, persécutant ses subordonnés, torturant ses victimes, tuant ses ennemis, se donnant des maladies provoquées par la tension et se faisant sauter la cervelle, tout cela n'est pas un bien joli spectacle. L'homme s'est souvent vanté d'être unique dans le monde animal, et à cet égard, il l'est certainement.

Il est vrai que d'autres espèces s'adonnent également à des luttes intenses pour le statut et que parvenir à la domination est souvent un élément qui leur prend beaucoup, de temps dans leur vie sociale. Toutefois, dans leur habitat naturel, les animaux sauvages ne poussent jamais un tel comportement jusqu'aux extrêmes limites qu'on peut

observer dans la condition de l'homme moderne. Comme je l'ai dit au début, c'est seulement dans l'espace confiné des cages de zoo qu'on trouve quelque chose qui approche de la condition humaine. Si, en captivité, un groupe d'animaux se trouvent rassemblés qui soient trop nombreux pour l'espace en question, s'ils sont trop entassés alors, dans cet environnement qui ne convient pas, des troubles graves ne manqueront pas de se développer. On verra des persécutions, des mutilations et des meurtres. Des névroses apparaîtront. Mais même le directeur de zoo le plus inexpérimenté ne songerait jamais à entasser un groupe d'animaux comme l'homme s'est entassé dans ses villes et ses cités modernes. Être groupé dans des conditions aussi anormales, prédira le directeur avec assurance, provoquerait une fragmentation totale et un effondrement des schémas sociaux habituels de l'espèce animale en question. Il serait abasourdi si on avait la folie de lui suggérer qu'il devrait essayer une installation pareille avec, par exemple, ses singes, ses carnivores ou ses rongeurs. Et pourtant l'espèce humaine s'inflige volontairement ces conditions; elle se débat dans une situation qui est exactement celle-là et on ne sait comment elle parvient à survivre. D'après toutes les règles, le zoo humain devrait être aujourd'hui un asile de fou plein de hurlements et en voie de sombrer dans la confusion sociale la plus totale. Des cyniques pourraient avancer que c'est en effet le cas, mais de toute évidence ce n'est pas exact. La tendance à vivre dans des conditions d'entassement de plus en plus grand, loin de diminuer, ne fait que s'accroître. Les divers genres de désordres de comportement que j'ai exposés dans ce chapitre sont étonnants, non pas tant par leur existence que par leur rareté par rapport aux chiffres de population dont il s'agit. Un nombre remarquablement peu élevé de membres des supertribus toujours occupés à lutter s'abandonne aux formes d'action extrême que j'ai esquissées. Pour chaque individu qui

court désespérément après un statut, pour chaque briseur de ménage, pour chaque meurtrier, chaque suicidé, chaque bourreau ou chaque victime d'ulcère à l'estomac, il y a des centaines d'hommes et de femmes qui non seulement survivent mais prospèrent dans les conditions extravagantes des assemblages supertribaux. Cela, plus que tout le reste, est un témoignage vraiment stupéfiant de la ténacité, de la résistance et de l'ingéniosité prodigieuses de notre espèce.

III

SEXE ET SUPERSEXE

Quand vous mettez un morceau de nourriture dans votre bouche cela ne veut pas nécessairement dire que vous avez faim. Quand vous buvez cela n'indique pas inévitablement que vous avez soif. Dans le zoo humain, manger et boire en sont arrivés à remplir des rôles nombreux. On peut grignoter des cacahuètes pour tuer le temps, on peut sucer des bonbons pour se calmer les nerfs. Comme un dégustateur, on peut simplement en savourer le bouquet puis recracher le liquide, on peut avaler dix pintes de bière pour gagner un pari. Dans certaines circonstances, on peut fort bien être prêt à avaler un oeil de mouton pour conserver son statut social.

Dans aucun de ces cas l'alimentation du corps ne représente la valeur véritable de l'activité. Cette utilisation multifonctionnelle de schémas de comportements fondamentaux n'est pas inconnue dans le monde animal, mais dans le zoo humain, l'ingénieux opportunisme de l'homme ne fait qu'étendre et intensifier ce processus. Théoriquement cela devrait venir au crédit de notre existence supertribale. Il peut toutefois y avoir des inconvénients si on utilise à mauvais escient ce phénomène. Si nous mangeons trop pour calmer nos nerfs, nous devenons obèses et malades, si nous absorbons trop de certains liquides nous endommageons notre foie ou bien nous nous intoxiquons; si nous faisons de trop folles expériences avec des mets nouveaux nous avons une indigestion. Ces difficultés se présentent parce que nous

omettons de séparer les activités d'alimentation et de boisson à but non nutritif de leur rôle alimentaire original. Nous nous gaussons de l'habitude qu'avaient les anciens Romains de se chatouiller le fond de la gorge avec une plume pour débarrasser leur estomac de toute nourriture inutile, et le soin que met le dégustateur à éviter d'avaler n'est rien de plus qu'une exception à la règle générale. Néanmoins, avec la prudence qui s'impose, nous pouvons boire et manger à titre multifonctionnel et dans des limites très étendues sans réel dommage.

En ce qui concerne le comportement sexuel, la situation est similaire, mais elle est beaucoup plus compliquée et mérite toute notre attention. Dans ce domaine on a encore moins bien réussi à séparer les activités sexuelles non reproductives de leur fonction première reproductive. Cela n'a toutefois pas empêché le zoo humain de transformer le sexe en supersexe multifonctionnel, en dépit du fait que les résultats soient parfois désastreux pour les 'animaux humains intéressés. L'opportunisme de l'homme ne connaît pas de bornes et il serait inconcevable qu'une activité aussi essentielle et aussi profondément enrichissante eût échappé à la diversification. En fait, de toutes nos activités, c'est celle qui, malgré les dangers que cela présente, est devenue fonctionnellement la plus élaborée puisqu'elle ne comprend pas moins de dix grandes catégories.

Afin d'éclairer la situation, il me semble souhaitable d'examiner l'une après l'autre, les différentes fonctions du comportement sexuel. Il importe de comprendre dès l'abord que, bien que ces fonctions soient séparées et distinctes et qu'il existe parfois des conflits entre elles, elles ne s'excluent pas toutes mutuellement. Tel geste de séduction ou de copulation peut remplir simultanément plusieurs fonctions. Les dix

grandes catégories fonctionnelles sont les suivantes :

1. Le sexe pour la procréation.

Il est hors de doute que c'est la fonction la plus fondamentale du comportement sexuel. On a quelquefois affirmé à tort que c'est le seul cas dans lequel le sexe remplisse son rôle naturel et donc approprié. Par un étrange paradoxe, certains groupes religieux, qui l'affirment, ne pratiquent pas ce qu'ils prêchent, les moines, les religieuses et de nombreux hommes d'Église se refusant l'activité même, qui, prétendent-ils, a un caractère si uniquement naturel.

Il convient d'ajouter ici que, quand une population devient sérieusement excédentaire, la valeur de la fonction procréatrice du sexe s'en trouve grandement réduite. Elle finit même par devenir un inconvénient. Au lieu d'être un mécanisme fondamental de survie, elle se transforme en un mécanisme potentiel de destruction. Cela arrive de temps en temps dans des espèces comme les lemmings et les rats d'eau qui, quand les circonstances sont exceptionnellement favorables, se reproduisent avec une telle vigueur qu'on assiste à une explosion de population qui entraîne d'énormes pertes dans leurs rangs. C'est ce qui est en train d'arriver actuellement à l'espèce humaine, et l'animal humain pourrait bientôt se trouver dans l'obligation d'obtenir un permis de reproduction avant d'être autorisé à s'adonner à la procréation. Ce n'est pas un problème qu'on puisse traiter à la légère et, au cours de ces dernières années, il a provoqué des débats passionnés. Cela vaut la peine d'examiner les deux thèses en présence, exercice qui est devenu de plus en plus rare à mesure que leurs défenseurs se sont poussés réciproquement vers des positions de plus en plus extrêmes.

La question fondamentale est : osons-nous intervenir dans le mécanisme de la procréation ? Ou bien comme on dirait dans l'autre camp : osons nous ne pas intervenir ? D'ordinaire les arguments font rage au niveau de la philosophie, de l'éthique ou de la religion, mais quel air ont-ils lorsqu'on les examine du point de vue biologique ?

Si un groupe humain s'oppose à des techniques efficaces pour limiter la procréation, il y trouve deux avantages. Tout d'abord, il se reproduira plus rapidement que les groupes qui ont recours aux méthodes modernes de contraception. En croissant en nombre, il peut espérer finalement éliminer les autres - et c'est un fait qui ne saurait manquer de séduire ses dirigeants, qu'ils soient militaires ou religieux. Ensuite, il aura la certitude que ses unités sociales de base - les groupes familiaux - sont fortes. Un couple n'est pas seulement une unité sexuelle, c'est aussi une unité parentale et plus ses occupations de parents l'absorbent, plus le couple devient stable.

Ce sont là des arguments solides, mais les arguments opposés le sont tout autant. Les partisans d'une contraception efficace peuvent souligner qu'il ne s'agit plus de voir un groupe l'emporter sur un autre. La surpopulation est devenue un problème mondial et qu'il faut examiner comme tel. A cet égard, nous ne formons qu'une seule vaste colonie de lemmings à l'échelle du globe, si l'explosion se produit elle nous affectera tous. D'ailleurs, c'est déjà ce qui se passé.

En ce qui concerne l'unité familiale, on peut dire que la contraception ne crée pas une situation contre nature mais qu'elle recrée simplement une situation naturelle. Avant l'existence des soins médicaux, de l'hygiène et autres méthodes de sécurité de la vie moderne, l'unité familiale

pouvait bien produire un grand nombre de descendants, mais elle en perdait également dans de fortes proportions. Le seul effet de la contraception, lorsqu'on l'applique avec modération, c'est que ces pertes se situent dans le temps avant que l'oeuf humain ait été fertilisé.

Si nous ne poursuivons pas une politique mondiale de contraception, alors quelque autre inévitable facteur limitant le développement de la population interviendra. En tant qu'espèce nous atteignons rapidement le point de saturation et, si nous ne réussissons pas à réduire notre fécondité volontairement, ce sont les populations existantes qui en souffriront. S'il vaut mieux prévenir que guérir, alors la contraception est la solution évidente. On voit mal comment on pourrait sérieusement soutenir qu'empêcher quelqu'un de vivre est pire que guérir quelqu'un d'être vivant. L'être humain n'est pas un organisme simple qu'on puisse gaspiller sans y prendre garde. C'est un produit de haute qualité qui exige des années de croissance et de développement et qui a besoin de toute la protection possible. Malgré cela les adversaires de la contraception persistent dans leurs opinions. S'ils l'emportent, les hordes de descendants qu'ils encouragent à venir au monde en renonçant aux méthodes contraceptives vivront peut-être pour voir l'effondrement total de la société humaine.

2. Le sexe pour la formation du couple.

L'animal humain appartient fondamentalement et biologiquement à une espèce qui forme des couples. A mesure que les liens affectifs se développent entre deux individus susceptibles de former un couple, ils se trouvent favorisés et renforcés par les activités sexuelles que ceux-ci partagent. La fonction de formation du couple dans le comportement sexuel

est si importante à notre époque qu'à aucun moment en dehors de cette phase les activités sexuelles n'atteignent régulièrement une aussi forte intensité.

C'est cette fonction qui cause tant d'ennuis quand elle se heurte aux diverses formes non reproductrices de sexualité. Même si l'on évite avec succès le sexe pour la procréation et qu'aucune fécondation ne se produit, un lien de couple peut encore commencer automatiquement à se former alors que personne n'en avait l'intention. C'est pour cela que les accouplements occasionnels sont fréquemment à l'origine de ces nombreux problèmes.

Si un individu susceptible de s'accoupler a eu son mécanisme de formation du couple endommagé d'une façon ou d'une autre durant son enfance, si bien qu'il ou elle est incapable de « tomber amoureux », ou bien s'il existe une répression temporaire et délibérée de l'instinct de formation du couple, alors un accouplement occasionnel peut réussir et être apprécié sans avoir par la suite aucune répercussion. Mais il faut être deux pour s'accoupler et le partenaire dans une telle rencontre peut n'être pas aussi chanceux. Si son mécanisme de formation du couple est plus actif, un lien unilatéral peut commencer à se former, résultant de l'intensité affective des actes sexuels. Cela a pour résultat inévitable que la société devient jonchée de « coeurs brisés », de « laissés pour compte » et « d'amoureux abandonnés » qui éprouvent ensuite d'extrêmes difficultés à former un nouveau couple avec un nouveau partenaire.

C'est seulement quand le mécanisme de formation du couple a été également endommagé ou se trouve également réprimé chez les deux partenaires qu'un accouplement occasionnel entre humains peut avoir lieu sans trop de risque.

Là encore, il y a toujours le danger que la violence de la réaction sexuelle d'un partenaire puisse être telle que pour lui cette disposition commence à réparer les dégâts ou à supprimer les inhibitions qui refrènent le besoin de former un couple.

3. Le sexe pour l'entretien du couple.

Une fois qu'un lien de couple est noué, les activités sexuelles jouent encore pour maintenir et renforcer ce lien. Bien que ces activités puissent devenir plus élaborées et plus étendues, elles se font généralement moins intenses qu'elles ne l'étaient lors du stade de la formation du couple, car précisément cette fonction de formation ne joue plus.

Cette distinction entre le rôle joué par l'activité sexuelle dans la formation du couple et dans l'entretien du couple se trouve clairement illustrée chaque fois que les membres d'un vieux couple sont séparés pendant une certaine période par la guerre, par les affaires ou par quelque autre exigence extérieure. Quand ils sont réunis on observe de façon caractéristique une résurgence de forte intensité sexuelle les premières nuits où ils se retrouvent ensemble, tandis qu'ils passent par une phase mineure de reformation du couple.

Il semble exister là une contradiction qu'il nous faut dissiper. Dans certaines cultures, où le processus biologique naturel de « tomber amoureux » est contrarié par les mariages arrangés ou par une propagande antisexuelle, deux jeunes gens peuvent se trouver nouvellement mariés sans même avoir connu les débuts de la formation du couple ou en ayant de fortes inhibitions vis-à-vis de toute activité d'accouplement. Dans ces cas-là il peut arriver (s'ils ont de la chance) que leur comportement sexuel s'intensifie par la suite.

Pour eux, la phase d'entretien du couple semble au premier abord être plus intense sur le plan sexuel que le stade de formation du couple, ce qui semble être le contraire de la corrélation que j'ai décrite. Mais il ne s'agit pas d'une véritable contradiction, c'est simplement que la véritable phase de formation du couple a été artificiellement retardée.

Mais de tels couples ne sont pas toujours aussi fortunés. Ce qui se produit fréquemment dans ces cas-là c'est que l'unité familiale doit compter sur les pressions sociales extérieures pour garder sa cohésion plutôt que sur le phénomène plus essentiel et plus valable de la formation de liens intérieurs. Si dans un mariage un partenaire demeure ainsi biologiquement « libre de tout lien » on a tout lieu de craindre qu'un lien puissant et extraconjugal se forme soudainement. La véritable capacité de former un couple restant pour ainsi dire oisive ne sera que trop prête à se manifester activement, en risquant de faire se rompre les « pseudo-liens » officiellement reconnus.

Il existe un autre germe de risque pour le jeune couple, qui réussit, lui, à fonder son mariage sur la formation d'un lien authentique. Ce risque n'a pas son origine dans la propagande antisexuelle, mais plutôt dans l'abus de la propagande prosexuelle, qui peut amener les époux à supposer que l'extrême intensité de la phase de formation du couple doit persister même après que le couple existe bel et bien. Quand, comme c'est inévitable, il n'en est rien, ils imaginent que quelque chose ne va pas, alors qu'en réalité ils ont simplement atteint la phase sexuelle normale d'entretien du couple. On peut tout aussi bien trop insister que ne pas assez insister sur l'aspect reproducteur de la sexualité, et dans l'un comme dans l'autre cas on peut aller au-devant de sérieux problèmes.

Ces trois premières catégories - le sexe pour la

procréation, pour la formation du couple et pour l'entretien du couple - constituent la base même des fonctions reproductrices du comportement sexuel de l'homme. Avant de poursuivre en examinant les schémas non reproducteurs, il importe d'introduire ici un commentaire d'ordre général. Les individus dont le mécanisme de formation du couple a été d'une façon ou d'une autre détérioré ont parfois trouvé commode d'affirmer que dans l'espèce humaine l'instinct biologique de vivre en couple n'existe pas. L' « amour romanesque », comme ils préfèrent l'appeler, apparaît à leurs yeux comme une invention récente et parfaitement artificielle de la vie moderne. L'homme, prétendent-ils, est essentiellement volage, comme tant de ses parents singes. Les faits, cependant, vont à l'encontre de cette affirmation. Il est vrai que, dans bien des cultures, des considérations économiques ont conduit à une grossière déformation du schéma de formation du couple, mais même dans les cas où les répercussions de ce schéma de comportement sur les « pseudo-liens » officiellement prévus ont été le plus rigoureusement réprimées, grâce à des pénalités et à des châtiments sévères, il a toujours montré des tendances à se réaffirmer. Depuis les temps anciens, les jeunes amants, qui savent que la loi peut exiger rien de moins que leur vie s'ils sont pris, se sont néanmoins trouvé entraînés à courir le risque. Telle est la force de ce mécanisme biologique fondamental.

4. Le sexe physiologique.

L'humain adulte en bonne santé, mâle et femelle, éprouve un besoin physiologique fondamental de répéter fréquemment l'acte sexuel. Sans cette consommation, une tension physiologique s'accumule et le corps finit par exiger d'être soulagé. Toute activité sexuelle allant jusqu'à l'orgasme apporte ce soulagement à l'individu qui en bénéficie. Même si

un accouplement ne parvient pas à remplir aucune des neuf autres fonctions du comportement sexuel, il peut au moins satisfaire ce besoin physiologique fondamental. Pour un mâle qui vit seul et qui ne connaît que des échecs sur le plan sexuel, une visite à une prostituée peut remplir cet office. Une solution plus répandue, et à laquelle ont recours les deux sexes, c'est la masturbation. Une récente étude américaine a révélé que 58 p. 100 des femelles et 92 p. 100 des mâles appartenant à cette culture se masturbent jusqu'à l'orgasme à une période quelconque de leur existence. Comme cette activité sexuelle n'implique pas la présence d'un partenaire et ne peut donc conduire à la fécondation, des esprits puritains ont tenté de la réprimer à diverses époques du passé, et toutes sortes d'étranges superstitions se sont développées autour d'elle. La liste des désastres qui étaient censés menacer celui ou celle qui se masturbait comprenait : le dessèchement, la stérilité, l'émaciation, la frigidité, le teint pâle, les crises d'hystérie, les vertiges, la jaunisse, des malformations, la folie, l'insomnie, l'épuisement, l'acné, la douleur et le cancer, l'ulcère à l'estomac, le cancer des organes génitaux, des troubles digestifs, des maux de tête, l'appendicite, une faiblesse cardiaque, les maladies rénales, un manque d'hormones et la cécité. Cette incroyable collection de catastrophes serait amusante n'étaient les craintes et tes malheurs cachés qu'ont dû provoquer ces redoutables mises en garde, année après année et siècle après siècle. Heureusement ces superstitions absolument dénuées de fondement commencent enfin à perdre du terrain et bien des angoisses inutiles disparaissent avec elles.

Faute d'aucun débouché à l'activité sexuelle, le corps peut prendre lui-même la situation en main. Les célibataires, aussi bien mâles que femelles; ont tendance à connaître des orgasmes spontanés durant leur sommeil. Les deux sexes ont des rêves érotiques qui peuvent s'accompagner de réactions

musculaires allant jusqu'à l'orgasme et de sécrétions génitales chez la femelle ainsi que d' « émissions nocturnes » chez le mâle.

Les orgasmes spontanés semblent se produire même chez les individus pratiquant la plus stricte abstinence et la plus profonde dévotion, mais ils sont alors décrits en termes sensiblement différents et qualifiés de frénésie religieuse, d'extase ou de trances. Sainte Thérèse, par exemple, décrivait comment elle avait eu la vision d'un ange : « J'ai vu dans ses mains une longue épée dorée et, à l'extrémité du fer il m'a semblé voir une pointe de feu. Avec cette pointe il semblait percer mon cœur à plusieurs reprises si bien qu'elle pénétrait jusque dans mes entrailles. Lorsqu'il la retirait, je croyais qu'il les arrachait en même temps et il me laissait toute brûlante d'un immense amour de Dieu. La douleur était si vive qu'elle me fit émettre de brefs gémissements, et si extrême était la douceur que me causait cette douleur intense que personne ne saurait souhaiter la perdre. »

Nous en savons malheureusement beaucoup trop peu sur les débouchés sexuels spontanés de ceux qui pratiquent les formes extrêmes du célibat pour pouvoir faire aucune déclaration catégorique sur l'ampleur et la fréquence de ces orgasmes. On sait par contre que des individus ayant une vie sexuelle active et qui se retrouvent enfermés dans une prison manifestent fréquemment un accroissement marqué du rêve menant à l'orgasme. Dans une étude portant sur 208 prisonnières, on constata que c'était vrai pour plus de 60 p. 100 du groupe.

Ce serait une erreur toutefois de laisser croire que les rêves menant à l'orgasme jouent uniquement le rôle de mécanisme compensateur contribuant à assurer une certaine

activité sexuelle à défaut d'autres débouchés. Les choses ne sont pas si simples, pas plus que ce n'est le cas avec la prostitution et la masturbation, qui assurent également d'autres fonctions sexuelles. Certains individus, par exemple, présentent un accroissement dans la fréquence des rêves menant à l'orgasme durant les périodes où ils connaissent une fréquence anormalement élevée de copulation active, en vertu du principe que « plus on en a, plus on en veut ». Cela n'est toutefois pas en contradiction avec la preuve que l'orgasme spontané peut se produire et se produit bel et bien en tant que réaction à la privation sexuelle. Cela veut dire simplement que le domaine est plus complexe. Mais nous ne nous occuperons ici que de la simple fonction de « soulagement de la tension physiologique » du comportement sexuel, et il est bien évident qu'elle doit figurer parmi l'une des dix catégories fondamentales du comportement sexuel urbain.

On peut observer aussi le sexe physiologique chez d'autres espèces animales et cela vaut la peine d'en examiner quelques exemples. Comme on pourrait s'y attendre, c'est plutôt dans les zoos qu'à l'état sauvage qu'on les rencontre le plus aisément. On a vu de nombreux pensionnaires de zoos se masturber lorsqu'on les garde isolés. On observe ce phénomène le plus couramment chez les singes et les gorilles captifs. Chez les mâles, la stimulation du pénis se fait parfois avec la main ou le pied, parfois avec la bouche, et parfois avec l'extrémité de la queue préhensile. Les éléphants mâles stimulent leur pénis avec leur trompe et les éléphantesses gardées en groupe sans la présence d'un mâle se stimulent mutuellement les parties génitales avec leur trompe. On a même vu un lion, maintenu dans l'isolation d'une cage de zoo, s'adosser à un mur pour se masturber avec les pattes. On a observé des porcs-épics mâles qui se déplaçaient sur trois pattes, une de leurs pattes antérieures posées sur leurs parties

sexuelles. Un dauphin mâle avait pris l'habitude de placer son pénis en érection dans le courant puissant de l'arrivée d'eau de son bassin. Le rêve sexuel semble également se produire chez les animaux et, chez les chats domestiques, on a vu l'érection du pénis pendant le sommeil conduire à la totale éjaculation.

5. Sexe exploratoire.

Une des plus grandes qualités de l'homme, c'est son esprit inventif. Selon toute probabilité, nos ancêtres singes étaient déjà doués d'un niveau raisonnablement élevé de curiosité. C'est une caractéristique de tout le groupe des primates. Toutefois, quand nos lointains ancêtres humains se mirent à chasser, il leur fallut sans nul doute développer et renforcer cette qualité en même temps qu'intensifier leur instinct fondamental d'explorer tous les détails de leur environnement. Il est clair que l'exploration devint une fin en soi, poussant l'homme vers de nouveaux terrains et de nouveaux accomplissements, toujours enquêtant, toujours posant de nouvelles questions, jamais satisfait des réponses. Cet instinct devint si puissant qu'il ne tarda pas à s'étendre à tous les autres domaines du comportement. Avec l'avènement des conditions supertribales, on explora même de simples schémas de comportement comme la locomotion, en vue de trouver d'éventuelles variantes. Au lieu de nous contenter de marcher et de courir, nous avons essayé de sautiller, de sauter, de bondir, de danser, de marcher à cloche-pied, à quatre pattes, de plonger et de nager. La moitié du plaisir se trouvait dans l'expérimentation elle-même, on découvrait une nouvelle variante. (S'y adonner de façon répétée, une fois qu'on l'avait découverte, constituait la seconde moitié de la récompense, mais nous ne nous occuperons pas de cela pour le moment.)

Dans le domaine sexuel, cette tendance a mené à toute une vaste gamme de variations sur le thème sexuel. Les partenaires se mirent à expérimenter de nouvelles formes de stimulation réciproque. D'antiques traités de sexologie rapportent en détail la grande diversité de nouveaux mouvements sexuels, pressions, sons, contacts, parfums et positions copulatoires qui étaient le sujet d'expériences érotiques. Bien qu'il s'agisse là de développements inévitables, accompagnés parallèlement par des explorations sensorielles similaires dans d'autres domaines, comme le comportement alimentaire, on a observé des tentatives répétées, dans diverses cultures, pour les réprimer. La raison officiellement invoquée était souvent celle que nous avons déjà entendue; à savoir que cela représentait un raffinement du comportement sexuel dépassant ce qui était nécessaire à l'acte de procréation. La signification du développement du comportement sexuel exploratoire pour contribuer à cimenter le lien du couple, le renforcement qui s'ensuivit de l'unité familiale fondamentale, de tout cela on ne tint pas compte. C'était regrettable pour une raison particulièrement importante. Comme je l'ai déjà mentionné, l'intensité de l'activité amoureuse lors du stade de formation du couple diminue quelque peu une fois que le couple est constitué. Théoriquement, si l'unité familiale connaît la réussite et qu'elle échappe aux harcèlements des forces extérieures, tout devrait être parfait. C'est un système fondé sur l'adaptation car, si l'intensité épuisante de l'activité amoureuse du jeune couple lors de la formation de leur union se prolongeait indéfiniment, voilà qui risquerait fort d'entraver leur rendement dans d'autres domaines. Mais les tensions et les pressions de la vie en supertribu ont bel et bien pour effet de harceler l'unité familiale. Les pressions extérieures sont fortes. Le remplacement de l'intensité de la période de formation par l'ampleur exploratoire dans la suite des activités sexuelles est la solution idéale; et bien qu'on l'ait souvent

réprimée, elle subsiste encore parmi nous aujourd'hui.

Il n'y a qu'un seul inconvénient. L'excitation que l'on éprouve à explorer des formes nouvelles de stimulation sexuelle, quand cela se pratique entre membres d'un couple formé, sert également l'unité familiale. Mais cela peut prendre une autre forme. Le besoin de nouveauté peut trouver à se satisfaire non seulement en explorant de nouvelles techniques avec un partenaire connu, mais aussi en explorant un partenaire nouveau avec des techniques connues, ou bien, ce qui est encore plus fréquent, en explorant un partenaire nouveau avec des techniques nouvelles.

Le développement du sexe exploratoire apparaît donc comme une épée à double tranchant. Comme nos cultures supertribales imposent une tension croissante aux bienfaits du comportement exploratoire - notre système d'éducation, notre vaste érudition, nos arts, nos sciences et nos techniques en dépendent tous - les besoins d'explorer dans tous les autres domaines de comportement se sont, par la même occasion, trouvés renforcés. Dans le domaine sexuel ce besoin a fréquemment créé des difficultés. L'idée de voir la femelle d'un couple suivre des cours pratiques de technique copulatoire, ou bien celle du mâle s'exerçant dans un gymnase sexuel est profondément choquante pour leurs partenaires sexuels à long terme, puisqu'elle est en contradiction avec le principe d'exclusivité inhérent au mécanisme de constitution du couple. Les expériences sexuelles pratiquées hors de la présence du conjoint doivent donc se faire en secret et c'est alors qu'intervient le nouveau rite de la trahison des liens du couple. L'antique et fondamental noyau social de notre espèce - l'unité familiale - a souffert de cette situation mais elle a quand même réussi à survivre.

Ces problèmes ne se poseraient pas si nous étions une espèce différente, si nous pondions des oeufs dans le sable comme une tortue et que nous les laissions éclore tout seuls. Mais pour nous, qui avons de lourds devoirs en tant que parents, les expériences sexuelles en dehors du couple présentent deux dangers. Non seulement elles provoquent de puissantes jalousies, mais elles encouragent aussi la formation accidentelle de nouveaux couples, au détriment à longue échéance de la progéniture des unités familiales concernées. On a pu voir parfois fonctionner des combinaisons et communautés sexuelles complexes, mais les réussites absolues semblent constituer des cas isolés, limités à des personnalités exceptionnelles et insolites. Seul le contrôle intellectuel le plus sévère exercé par tous les intéressés permettra à des expériences sexuelles de cette sorte de se dérouler sans heurts.

Même le système assez répandu du harem, quand on le compare à la réussite plus vaste des cultures supertribales, n'a pas brillé d'un tel éclat et certains chercheurs l'ont même accusé d'être un élément important dans le déclin social des cultures où il était en vigueur.

Comme les neuf autres catégories de comportement sexuel, la fonction exploratrice est assez fondamentale pour qu'on puisse l'observer dans d'autres espèces animales. Comme elle exige un esprit inventif développé, il n'est pas surprenant qu'elle se limite essentiellement aux primates supérieurs. Les grands singes, en particulier, pratiquent une gamme étendue d'expériences sexuelles lorsqu'ils vivent en captivité, adoptant notamment un certain nombre de positions pour l'accouplement qu'on n'observe pas chez leurs frères à l'état sauvage.

6. *Le sexe pour le plaisir.*

Il serait impossible de dresser une liste complète des fonctions du sexe sans introduire une catégorie fondée sur l'idée qu'il existe quelque chose qui s'appelle « le sexe pour le plaisir du sexe »; il s'agit d'un comportement sexuel qui porte en lui-même sa propre récompense indépendamment de toute autre considération. Cette fonction est étroitement liée à la précédente, mais les deux sont néanmoins distinctes.

La relation entre le sexe exploratoire et le sexe pour le sexe ressemble un peu au rapport qui existe entre essayer un jeu et le pratiquer, ou bien le jeu sans règles et le jeu structuré chez les enfants. Quand des enfants débouchent sur un nouveau terrain de jeu, ils commencent en général par se précipiter et par explorer dans tous les sens. A mesure que le temps passe, ce comportement un peu erratique s'inscrit dans un cadre plus formulé : une structure ludique émerge et un « jeu » est né. Un environnement particulier peut se prêter à un jeu d'attention puis à un jeu de cache-cache ou à un jeu de poursuite, et, dès l'instant où un tel jeu a été mis au point, on peut le répéter avec entrain en d'autres occasions et sans variantes inutiles. S'il se révèle une distraction satisfaisante, on y reviendra maintes et maintes fois, bien qu'il n'ait plus aucun élément de nouveauté. Le comportement erratique initial était excitant parce qu'il s'agissait d'un jeu exploratoire; la forme suivante, lorsqu'elle est répétée, est excitante car il s'agit d'un jeu satisfaisant en soi. Le parallèle entre le sexe exploratoire et le sexe pour le sexe est assez évident. On voit se produire entre les membres d'un couple de nombreux incidents très satisfaisants durant l'accouplement et qui ne visent pas de sang-froid à la procréation, qui dépassent de beaucoup les exigences de l'entretien du couple, et qui n'impliquent pas l'introduction d'expériences nouvelles. Ils se rangent donc dans

la catégorie que nous étudions maintenant : ils représentent le sexe pour le sexe ou, si l'on préfère, l'érotisme pur. Il est pour celui qui s'accouple ce que la gastronomie est pour celui qui s'alimente, ou bien ce que l'esthétique est pour l'artiste. Il est inutile de chanter les mérites d'expériences gastronomiques ou de sublimes expériences esthétiques en même temps que l'on condamne de magnifiques expériences érotiques. On l'a pourtant souvent fait. Il est vrai que l'excès dans ce domaine peut parfois créer des problèmes, mais il en va de même des excès dans le domaine de la gastronomie ou de l'esthétique. Les cas extrêmes d'athlétisme sexuel peuvent se révéler épuisants quand on n'a plus guère d'énergie pour autre chose et le programme d'existence souffre d'un déséquilibre, tout comme l'extrême gourmandise peut provoquer une grave obésité et des troubles de santé, tout comme une extrême obsession des problèmes esthétiques peut conduire à un mépris dommageable pour les autres aspects de la vie sociale. Les mêmes règles fondamentales s'appliquent dans chaque cas. Le souci de l'action pour l'action implique, dans une certaine mesure, du temps et de l'énergie disponibles, ce qui sous-entend que l'on a satisfait aux besoins fondamentaux de survie : chez les humains, en s'intégrant à une société urbaine; chez les animaux, en s'intégrant à la vie dans un zoo où, la nourriture étant fournie et les ennemis éliminés, il ne faut donc pas s'étonner qu'on trouve des exemples d'hypersexualité animale.

7. Le sexe en tant qu'occupation.

Il s'agit ici du sexe jouant le rôle d'activité thérapeutique ou bien, si l'on préfère, de méthode anti-ennui. Cette catégorie est étroitement liée à la précédente, mais ici encore on peut établir une distinction nette. Il existe une différence entre avoir du temps libre et s'ennuyer. Le sexe pour le sexe peut se

manifester comme une des nombreuses manières d'utiliser de façon constructive le temps libre dont on dispose sans qu'apparaisse à l'horizon le plus léger signe d'un syndrome d'ennui. La fonction remplie est en l'occurrence la poursuite positive du plaisir sensoriel. Le sexe en tant qu'occupation, au contraire, tient lieu de thérapeutique pour lutter contre l'état négatif provoqué par un environnement stérile et monotone. Un léger ennui engendre l'énerverment et une absence de direction ou de motivation. Un ennui intense, dans un environnement véritablement sinistre et vide, a un tout autre effet. Il crée l'anxiété et l'agitation, l'irritabilité et finalement la colère.

Des expériences pratiquées sur des étudiants isolés dans des cabines aux murs nus, portant des lunettes opaques et des gants épais qui interdisaient de petits gestes des mains, ont donné des résultats stupéfiants. A mesure que les heures passaient, ils devenaient de plus en plus incapables de se détendre. Ils se donnaient énormément de mal pour inventer n'importe quel geste banal qu'ils pourraient accomplir dans les circonstances où ils se trouvaient enfermés. Ils se mirent à siffler, à parler tout seuls, à battre la mesure : n'importe quoi pour rompre la monotonie, si absurde que pût être l'activité choisie. Au bout de plusieurs jours ils présentaient les signes d'une grave tension et trouvaient la situation si intolérable qu'ils ne purent pas poursuivre l'expérience.

L'intense ennui ne consiste donc pas à rester allongé sans rien faire, c'est précisément le contraire. On atteint un stade où n'importe quelle activité fera l'affaire, dès l'instant qu'on peut parvenir à un débouché quelconque pour le comportement. La situation est trop menaçante pour qu'elle permette de savourer les plaisirs des sens caractéristiques des activités qui portent leur récompense en elles-mêmes; il s'agit

plutôt de faire cesser la souffrance d'une totale inactivité. Il est nuisible pour le système nerveux d'avoir une activité trop réduite et le cerveau fait de son mieux pour se protéger.

Dans des conditions normales d'ennui - c'est-à-dire dans un environnement vide, mais pas aussi délibérément vide que celui où l'on avait pratiqué ces expériences sur les étudiants - l'objet le plus aisément disponible pour rompre la monotonie, c'est le propre corps du sujet. Faute d'autre chose, il y a toujours cela. On peut se ronger les ongles, se curer le nez, se gratter le crâne; et l'on peut toujours provoquer le corps afin d'obtenir une réaction sexuelle. Comme le but est de produire la quantité maximale de stimulation, les activités sexuelles pratiquées dans cette situation prennent souvent un caractère brutal, douloureux et aboutissent même parfois à de graves mutilations ou à des lésions des organes génitaux. La douleur ainsi provoquée se trouve, dans un certain sens, faire bizarrement partie de la thérapeutique au lieu d'en être un résultat accidentel. La masturbation acharnée et prolongée est typique de ce phénomène, allant parfois jusqu'à la lacération de la peau ou l'insertion d'objets tranchants dans les conduits génitaux.

On peut observer les formes extrêmes de sexe d'occupation chez les prisonniers humains que l'on a coupés de leur environnement normal et stimulant. Il ne s'agit plus ici de sexe physiologique : il en faudrait bien moins pour satisfaire les exigences physiologiques spécifiques.

On retrouve aussi ce phénomène chez les introvertis pathologiques. Il peut alors se produire dans des environnements qui, en apparence, semblent être suffisamment stimulants. Mais un examen plus attentif révèle que, bien que les individus en question semblent entourés de

stimuli excitants, ils en sont coupés par leur état psychologique anormal. Sur le plan psychologique, ils sont affamés au milieu de toute cette abondance.

Si pour une raison quelconque ils sont devenus intensément antisociaux et mentalement isolés, incapables d'établir le contact avec le monde qui les entoure, ils peuvent souffrir de sous-stimulations tout aussi violentes que les sous-stimulations éprouvées par les prisonniers enfermés dans leur cellule. Dans les cas d'isolation les plus extrêmes, qu'il s'agisse d'isolation physique ou mentale, les excès douloureux du sexe d'occupation deviennent un mal de plus faible conséquence que l'inactivité totale et moribonde.

Les animaux de zoo captifs dans des cages stériles présentent des réactions similaires. Quand ils sont isolés de leurs compagnons, il leur arrive d'offrir des signes de sexe physiologique. Libérés du souci de trouver de la nourriture et d'éviter leurs ennemis, disposant de temps libre, ils peuvent s'adonner au sexe pour le sexe. Mais si on les pousse aux extrêmes de l'ennui, ils peuvent recourir au sexe d'occupation sous une forme dramatique. Certains singes mâles deviennent des obsédés de la masturbation. Des ongulés mâles enfermés avec des femelles, mais sans rien d'autre à faire, peuvent littéralement user leurs compagnes jusqu'à la mort, les harcelant et les poursuivant au-delà de toute limite naturelle. On a vu des gorilles se comporter de la même façon. Un orang-outang mâle qui vivait dans une cage vide, lorsqu'on lui fournit une femelle, s'accoupla avec elle et l'étreignit avec tant d'acharnement qu'elle en perdit momentanément l'usage de ses bras et qu'il fallut l'emmener. Les singes ou les gorilles qui ont été élevés loin de leurs semblables ne peuvent souvent pas s'adapter à la vie sociale lorsqu'on les introduit à l'âge adulte dans un groupe de leur propre espèce. Comme l'être humain

mentalement perturbé qui « vit dans un monde à lui », ils se blottissent dans un coin et poursuivent la pratique solitaire du sexe d'occupation alors qu'à quelques pas d'eux se trouve une partenaire toute prête à les accueillir. C'est un phénomène très commun chez les chimpanzés de jardins zoologiques qui sont souvent élevés dans l'isolement comme animaux familiers pour être ensuite réunis aux autres quand ils sont adultes. Un singe et une guenon ayant connu chacun une enfance anormale et que l'on gardait seuls dans une cage en tant que « couple marié », avaient très souvent une grande activité sexuelle, mais qui ne s'exerçait jamais au profit l'un de l'autre. Ils avaient beau partager la même cage, ils étaient tous deux mentalement isolés. Assis chacun de leur côté, tous deux se masturbaient régulièrement de diverses façons. La femelle utilisait de petites branches ou des bouts de bois qu'elle arrachait des parois avec ses dents pour les insérer dans son vagin, tandis que le mâle stimulait son pénis dans un autre coin.

8. Le sexe tranquillisant.

Tout comme le système nerveux ne peut tolérer l'inactivité totale, de même il se rebelle contre les tensions de la suractivité excessive. Le sexe tranquillisant représente l'autre face de la médaille par rapport au sexe en tant qu'occupation. Au lieu d'avoir un rôle anti-ennui, il se veut anti-agitation. Lorsqu'il se trouve confronté avec une dose excessive de stimuli étranges, contradictoires, insolites ou effrayants, l'individu cherche à s'évader en ayant recours aux bonnes vieilles méthodes qui lui servent à calmer ses nerfs ébranlés. Quand les pressions de l'existence se font lourdes, la victime accablée peut se tranquilliser en recourant à des actes dont il sait qu'une fois consommés ils lui apporteront la satisfaction. Dans l'état de tension, de suractivité où il se

trouve, il est incapable de rien mener jusqu'à la conclusion. Il est tiraillé ici et là, sans jamais parvenir à résoudre des problèmes précis à cause d'interférences constantes et du désarroi qu'il éprouve à trouver partout le chemin bouché. Son sentiment de frustration s'accroît jusqu'au moment où n'importe quel acte simple et familier, même s'il n'a aucun rapport avec les préoccupations qui l'obsèdent, lui apportera un soulagement bienfaiteur, pour peu qu'il puisse l'accomplir sans entraves.

Des gestes banals comme fumer une cigarette, mâcher du chewing-gum, prendre un verre contribuent à apaiser les anxieux. Le sexe tranquillisant opère de la même façon. Le soldat à la guerre, qui attend l'heure du combat, l'homme d'affaires au milieu d'une crise peuvent chercher un répit provisoire dans les bras d'une femelle compréhensive. L'aspect personnel, affectif peut être réduit au minimum et les gestes deviennent stéréotypés. Dans une certaine mesure, plus l'acte est automatique mieux cela vaut, car le cerveau n'est déjà que trop occupé et ne cherche que la simplicité.

Cette conduite est comparable à l'activité animale connue sous le nom d'« activité de diversion ». Quand deux animaux rivaux se rencontrent et entrent en conflit, chacun veut attaquer l'autre, mais chacun a peur de le faire. Leur comportement se trouve bloqué et dans l'état de frustration où ils sont, il peut leur arriver de se détourner pour accomplir des actes simples et sans rapport avec la situation présente, comme se toiletter, grignoter de la nourriture ou tripoter les matériaux du nid. Ces activités de diversion ne résolvent pas, bien sûr, le conflit original, mais ils fournissent un répit provisoire à la situation tendue. Si une femelle est dans les parages elle peut se trouver brièvement montée et, comme dans les exemples humains, l'acte est généralement stéréotypé

et simplifié à l'extrême.

9. Le sexe commercial.

Nous avons déjà mentionné la prostitution, mais seulement du point de vue du client : Pour la prostituée elle-même, la fonction de l'accouplement est différente. Des éléments subsidiaires peuvent intervenir, mais essentiellement et avant tout il s'agit d'une pure et simple transaction commerciale. Le sexe commercial, sous une certaine forme, joue également un rôle important dans bien des mariages où n'existe qu'un lien unilatéral. Un partenaire fournit simplement ses services à l'autre dans l'accouplement en échange d'un abri et d'argent. Celui qui fournit quelque chose et pour qui le lien du couple est authentique doit accepter en échange une limitation de liens. La femme (ou l'homme) fait évidemment acte de prostitution. La seule différence c'est qu'alors qu'elle (ou qu'il) reçoit un paiement indirect, la prostituée ordinaire doit opérer sur la base du versement comptant. Mais que le système soit organisé au moyen de contrats à long ou à court terme, la fonction du comportement sexuel en l'occurrence est fondamentalement la même.

Une forme plus bénigne de sexe - en échange de gain matériel - est pratiquée par les stripteaseuses, les entraîneuses, les reines de beauté, les danseuses, les mannequins et de nombreuses actrices. Moyennant paiement elles donnent une version ritualisée des premières phases de la séquence sexuelle, mais (du moins dans l'exercice officiel de leur profession) elles s'arrêtent avant l'accouplement lui-même. Afin de compenser le caractère incomplet de leurs manèges sexuels, elles exagèrent et raffinent fréquemment les préliminaires qu'elles offrent. Leurs attitudes et leurs

mouvements sexuels, leur personnalité et leur anatomie sexuelle tendent tous à se trouver magnifiés dans un effort pour compenser les strictes limites des services sexuels qu'elles assurent.

Le sexe commercial semble être rare dans les autres espèces et dans les zoos, mais on a observé chez certains primates une forme de « prostitution ». On a vu des guenons en captivité s'offrir à un mâle afin d'obtenir des bribes de nourriture répandues sur le sol, l'acte sexuel occupant le mâle au point de le distraire de la lutte pour la nourriture.

10. Le sexe de statut.

Avec cette dernière catégorie fonctionnelle, celle du comportement sexuel, nous pénétrons dans un monde étrange, plein de développements et de ramifications inattendus. Le sexe de statut pénètre et envahit nos existences sous bien des formes cachées et méconnues. En raison de sa complexité, j'ai omis de le mentionner dans le chapitre précédent de façon à pouvoir le traiter plus longuement ici. Cela nous facilitera la tâche si nous commençons par examiner la forme qu'il prend dans d'autres espèces avant de le considérer chez l'animal humain.

Le sexe de statut s'occupe de domination, non pas de reproduction, et pour comprendre comment ce lien s'est forgé il nous faut considérer les rôles bien différents, sur le plan sexuel, de la femelle et du mâle. Bien qu'une pleine expression de la sexualité nécessite la participation active des deux sexes, il est néanmoins exact de dire que, chez la femelle mammifère, le rôle sexuel est essentiellement un rôle de soumission et que pour le mâle il est essentiellement un rôle d'agression. Ce n'est pas caprice du jargon juridique si, quand un homme se livre à «

des privautés » sur une femelle non consentante, on qualifie son acte d'« attentat aux moeurs ». Le reproche d'attentat n'est pas simplement dû au fait que le mâle est physiquement plus fort que la femelle. Ce rapport fait partie de la nature intégrante de l'acte d'accouplement. C'est le mammifère mâle qui doit monter la femelle. C'est lui qui doit pénétrer et envahir le corps de sa partenaire. Une femelle trop soumise et un mâle trop agressif exagèrent simplement leur rôle naturel respectif, mais une femelle agressive et un mâle soumis les renversent complètement.

Dans l'acte sexuel une guenon doit se « présenter » au mâle en tournant sa croupe vers lui, la relevant de façon évidente et abaissant la partie avant de son corps. Dans l'acte sexuel, le singe doit monter la femelle par-derrière, insérer en elle son pénis et poursuivre par des poussées rythmiques du bassin. Étant donné que, dans une rencontre sexuelle, c'est la femme qui se soumet et le mâle qui s'impose, ces attitudes ont été « empruntées » pour être utilisées dans des situations essentiellement non sexuelles, exigeant des signaux plus généraux de soumission et - d'agression. Si la « présentation » sexuelle de la femelle signifie la soumission, alors on peut l'utiliser ainsi dans une rencontre purement hostile. Une guenon dans un contexte non sexuel peut présenter sa croupe à un mâle pour lui faire comprendre qu'elle n'a tout simplement pas d'attentions agressives. Cette attitude est un geste d'apaisement et a pour fonction d'indiquer son statut subordonné. En réponse, le mâle peut la monter et se livrer à quelques nonchalantes poussées du bassin, ne recourant à ces gestes que pour afficher son statut dominateur.

Le sexe de statut est une marque précieuse dans la vie sociale des singes et des gorilles. En tant que rituel de subordination et de domination, il évite toute effusion de sang.

Un mâle s'approche d'une femelle d'une façon agressive, brûlant du désir de se battre. Au lieu de hurler ou de tenter de fuir, ce qui ne ferait qu'alimenter le feu de son agressivité, la femelle « s'offre » à lui sexuellement, le mâle réagit et ils se séparent, leurs positions de domination et de soumission respectives dûment réaffirmées. - Ce n'est que le début. La valeur du sexe pour le statut est telle qu'il s'est étendu à couvrir pratiquement toutes les formes de rencontres agressives au sein du groupe. Si un mâle faible est menacé par un mâle fort, l'inférieur peut se protéger en se comportant comme une Pseudo femelle. Il signale sa subordination en adoptant la position sexuelle de la femelle tournant sa croupe vers le mâle dominateur. Ce dernier affirme sa domination en montant le mâle plus faible, tout comme s'il avait affaire à une femelle soumise.

On peut observer précisément la même action entre deux femelles. Une femelle inférieure menacée par une femelle supérieure, va « s'offrir » à elle et se laisser monter par elle. Même les jeunes singes observeront ce rituel, bien qu'ils n'aient pas encore atteint l'état sexuel d'adultes. Cela souligne jusqu'à quel point le sexe pour le statut s'est séparé de ce qu'il comprenait à l'origine de sexuel. Les actes accomplis sont toujours des actes sexuels mais leur motivation ne l'est plus. C'est la dénomination qui l'a maintenant emporté.

Le fait qu'on utilise fréquemment les activités sexuelles dans ce nouveau contexte explique l'état apparent d'orgie de certaines colonies de singes. Les visiteurs des zoos en repartent souvent avec l'idée que les singes sont capables d'extraordinaires prouesses sexuelles, toujours prêts, sitôt que se montre une croupe, à s'accoupler avec n'importe quoi, mâle ou femelle, adulte ou jeune. Dans un certain sens, bien sûr, c'est vrai. L'observation est exacte. C'est l'interprétation qui

est erronée. C'est seulement quand on comprend la motivation non sexuelle du sexe de statut que la description devient plus équilibrée.

Peut-être les choses seront-elles plus claires si l'on prend un exemple plus proche. Presque tout le monde connaît bien l'accueil amical et humble du chat domestique qui vient se frotter le flanc contre une jambe humaine, la queue brandie vers le ciel et l'arrière-train soulevé. Les chats tout comme les chattes le font et si, en réponse, nous caressons le dos, nous pouvons les sentir poussant leur arrière-train contre nos mains. La plupart des gens considèrent cette attitude simplement comme un geste d'accueil de félins et ne s'interrogent pas sur son origine ni sa signification. En réalité, c'est un autre exemple de sexe de statut. Ce geste vient en droite ligne de l'attitude d'offrande sexuelle de la chatte vis-à-vis du mâle, sa, fonction originelle étant l'exhibition de la vulve préluant à l'accouplement. Mais comme pour le geste d'offrande du sexe de statut chez les singes et les gorilles, il est aujourd'hui débarrassé de son rôle purement sexuel et pratiqué par l'un ou par l'autre sexe quand l'individu se trouve d'humeur amicale ou docile. En raison de sa taille et de sa force, le maître humain du chat exerce inévitablement et en permanence un rôle dominateur envers son animal familier. Si le contact est établi après une absence provisoire, le chat éprouve le besoin de réaffirmer son rôle subordonné, d'où la cérémonie d'accueil utilisant une manifestation de docilité empruntée au sexe de statut.

Si l'on passe de la manifestation de docilité à celle de domination dans le sexe de statut, on peut observer un développement similaire. La manifestation de domination implique l'érection du pénis, et là aussi on a raffiné en rajoutant des couleurs voyantes. Dans un grand nombre

d'espèces les mâles possèdent un pénis rouge vif, souvent entouré d'une plaque de peau d'un bleu vif dominant la région du scrotum. Cela rend les parties sexuelles du mâle aussi voyantes que possible et il est fréquent d'observer des mâles assis les jambes bien écartées, étalant le plus possible ces vives couleurs. De cette façon ils peuvent signaler leur état d'excitation sans même bouger. Chez certaines espèces de singes, les mâles qui pratiquent ce manège sont assis au bord de leur groupe et, si un autre groupe s'approche, le pénis rouge se dresse en pleine érection jusqu'à aller plusieurs fois frapper le ventre de son propriétaire. Dans l'Égypte ancienne, on considérait le babouin sacré comme l'incarnation de la sexualité masculine. Non seulement sur les fresques et les sculptures égyptiennes on le représentait dans cette attitude relevant dû sexe de statut, mais on allait même jusqu'à l'embaumer et l'enterrer dans cette position (on consacrait soixante-dix jours à l'embaumement et deux jours à la cérémonie funèbre). De toute évidence, non seulement les autres babouins, mais aussi les Égyptiens de l'Antiquité comprenaient parfaitement le sens de la manifestation de domination provoquée par cette espèce dans le cadre du sexe de statut. Il ne s'agissait pas là d'un accident, comme nous le verrons dans un moment.

Tout comme dans certaines espèces les mâles ont imité les attitudes de soumission de la femelle, allant même jusqu'à avoir eux aussi des plaques rouges sur la croupe, de même les femelles, dans certains cas, ont imité les attitudes dominatrices des mâles. Certaines guenons d'Amérique du Sud ont fini par avoir un clitoris allongé, qui est devenu pratiquement un pseudo-pénis. Dans certaines espèces il ressemble si fort au vrai pénis du mâle qu'il est difficile de distinguer les deux sexes. Cela a donné naissance à un grand nombre de légendes indigènes dans les régions où ces animaux vivent à l'état

sauvage. Comme ils ont tous l'air d'être des mâles, la population locale est persuadée qu'ils sont exclusivement homosexuels. (Détail étrange, la femelle de la hyène a elle aussi un pseudo-pénis similaire, d'où la croyance, en Afrique, que cette espèce est hermaphrodite, chaque individu pratiquant des activités sexuelles aussi bien mâles que femelles.)

Chez de rares espèces de singes, les femelles ont acquis un pseudo-scrotum aussi bien qu'un pseudo-pénis. Nous n'avons pour l'instant que peu de renseignements sur la façon dont ces faux attributs sexuels mâles sont employés dans la vie sauvage. Mais nous savons que certains mâles appartenant à des espèces de singes sud-américains utilisent l'érection du pénis comme une menace directe envers un subordonné. Dans le cas du petit singe écureuil, c'est devenu le signal de domination le plus important du répertoire de l'animal. Il ne s'agit plus simplement de rester assis les jambes écartées. Quand il est d'humeur menaçante, un mâle supérieur de cette espèce s'approche tout près d'un inférieur et dresse avec ostentation son pénis devant le visage de l'inférieur. Le pseudo-pénis des femelles ne semble toutefois pas érectile; peut-être suffit-il simplement de l'exhiber tel qu'il est devant un individu inférieur.

Telle est donc la situation du sexe de statut chez nos plus proches parents, les singes et les gorilles. Je me suis quelque peu attardé sur ce point car il nous fournit un utile exemple d'évolution que l'on peut comparer avec les développements du sexe de statut dans l'espèce humaine. Cela permet de comprendre un peu plus facilement certains des extraordinaires efforts qu'a tentés l'animal humain dans cette direction. Déjà, en lisant les détails du comportement du singe, le lecteur aura noté, comme les Égyptiens de l'Antiquité,

certaines similarités avec la condition humaine. Chez les hommes, comme chez les singes, les schèmes sexuels femelles de soumission et les schèmes sexuels mâles de domination en sont arrivés à exprimer la soumission et la domination dans des contextes non sexuels.

Le vieux schème femelle consistant à présenter la croupe au mâle survit encore en tant que geste de subordination. On oblige souvent les enfants à se pencher dans cette posture pour être punis. De même les fesses sont généralement considérées comme la partie la plus « ridicule » du corps humain, on peut se moquer d'elles et en rire ou bien les piquer avec des épingles. Les infortunées victimes dans la pornographie sadomasochiste - sans même parler des dessins animés ou des bandes dessinées - sont fréquemment surprises les fesses en l'air.

C'est toutefois dans le domaine des schèmes de mâle dominateur que l'imagination humaine s'est véritablement déchaînée. L'art et la littérature, depuis leur premier jour, sont jonchés de symboles phalliques de toutes sortes. Dans les temps modernes ceux-ci sont souvent devenus extrêmement occultes et très éloignés de leur source, le pénis humain en érection, mais il est encore possible d'observer des manifestations phalliques plus directes dans les cultures les plus primitives qui survivent aujourd'hui. Ainsi, dans les tribus de Nouvelle-Guinée, les mâles font la guerre en portant de longs tubes fixés sur leur pénis. Ces extensions, qui ont souvent plus de 30 centimètres de long, sont maintenues dans une position quasi verticale par des cordons attachés au corps. Dans d'autres cultures également, le pénis est couvert d'ornements et artificiellement agrandi de diverses façons.

De toute évidence, si l'on utilise l'érection du pénis

comme manifestation menaçante de la domination du mâle, il s'ensuit 'que plus grande est l'érection, plus grande est la menace. Les signaux visuels transmettant l'intensité de la menace sont de quatre genres : quand le pénis entre en érection, il modifie son angle, il durcit, il s'élargit et il s'allonge. Si l'on parvient à exagérer artificiellement ces quatre qualités, alors l'effet de la manifestation se trouvera accru au maximum. Il y a une limite à ce que l'on peut faire au corps humain lui-même (limite plus ou moins atteinte par les indigènes de Nouvelle-Guinée), mais cette limite n'existe pas pour les effigies humaines. Dans les dessins, les peintures et les sculptures de la forme humaine, on peut grossir à volonté les attributs phalliques. Dans la vie réelle la longueur moyenne du pénis en érection est d'environ 15 centimètres, ce qui représente moins d'un dixième de la taille d'un mâle adulte. Dans les statues phalliques, la longueur du pénis est souvent supérieure à la taille du personnage.

Si l'on exagère davantage encore les proportions du phallus, on en arrive à supprimer totalement la représentation du corps et le dessin ou la sculpture montre simplement un énorme pénis vertical et désincarné. On a trouvé dans de nombreuses parties du monde d'anciennes sépultures de cette sorte, s'élevant souvent à plusieurs mètres. Des statues phalliques géantes hautes de près de 60 mètres gardaient l'entrée du temple de Vénus à Hiéropolis mais même celles-ci étaient dépassées en taille par un autre phallus antique qui s'élevait, disait-on, à une hauteur de 108 mètres, soit à peu près 700 fois la longueur de l'organe qu'il représentait. Il était, dit la légende, recouvert d'une couche d'or pur.

Des représentations évidentes de ce genre, il n'y a qu'un pas jusqu'au monde du symbolisme phallique, où à peu près n'importe quel objet long et raide peut jouer un rôle phallique.

Nous savons d'après les études faites sur les rêves par les psychanalystes combien ces symboles peuvent être variés. Mais ils ne se confinent pas aux rêves. Ils sont délibérément utilisés par les publicistes, les artistes et les écrivains. On les retrouve à l'écran, sur la scène et dans presque toutes les formes de divertissement. Même quand on n'en comprend pas consciemment le sens, ils peuvent pourtant avoir leur impact en raison du signal fondamental qu'ils transmettent. Ils comprennent tout depuis les bougies, les bananes, les cravates, les manches à balai, les anguilles, les cannes, les serpents, les carottes, les flèches, les tuyaux d'arrosage et les feux d'artifice jusqu'aux obélisques, arbres, baleines, lampadaires, gratte-ciel, mâts, canons, cheminées d'usine, fusées, phares et tours. Ils ont tous une valeur symbolique en raison de leur forme, mais dans certains cas une propriété spécifique s'ajoute. Les poissons sont devenus des symboles phalliques à cause de leur texture aussi bien que de leur forme, et parce qu'ils foncent à travers l'eau; les éléphants à cause de leur trompe érectile; les rhinocéros à cause de leur corne; les oiseaux parce qu'ils s'élèvent au mépris des lois de la pesanteur; les baguettes magiques parce qu'elles confèrent des pouvoirs spéciaux aux magiciens; les épées, les javelots et les lances parce qu'ils pénètrent dans le corps; les bouteilles de champagne parce qu'elles éjaculent quand on les ouvre; les clefs parce qu'on les insère dans des trous de serrure, et les cigares parce que ce sont des cigarettes en état de tumescence. La liste est presque infinie, et le champ des équivalences symboliques imaginaires immense.

On a utilisé toutes ces images, et dans la plupart des cas fréquemment, comme des objets représentant la virilité. Le mâle dur et dominateur (ou qui se voudrait dur et dominateur) qui mâchonne son gros cigare et qui le plante sous le nez de son compagnon, pratique essentiellement la même

manifestation de sexe de statut que le petit singe écureuil qui écarte les jambes et qui brandit son pénis en érection au visage d'un subordonné. Les tabous sociaux nous ont contraints d'employer des substituts moins évidents pour nos manifestations sexuelles agressives, mais l'imagination de l'homme étant ce qu'elle est, cela n'a pas réduit le phénomène, cela n'a fait que le diversifier et le rendre plus élaboré. Comme je l'ai expliqué dans le chapitre traitant du statut et du superstatut, nous avons de bonnes raisons, dans notre vie supertribale, de faire grand cas de nos mécanismes de statut et c'est précisément ce que nous faisons dans le cas du sexe de statut.

Il suffit en fait de regarder autour de nous pour trouver des exemples de diverses formes de perfectionnement des symboles phalliques. Le dessin des voitures de sport l'illustre bien. Elles ont toujours irradié une masculinité audacieuse et agressive et elles ont été considérablement aidées en cela par leur qualité phallique. Comme un pénis de babouin, elles pointent en avant, elles sont longues, lisses et brillantes, elles foncent avec une grande vigueur et sont fréquemment de couleur rouge vif. Un homme assis dans sa voiture de sport décapotable est un peu comme un élément d'une sculpture phallique hautement stylisée. Son corps a disparu et tout ce qu'on peut voir c'est une tête minuscule et des mains surmontant un long pénis luisant. (On peut arguer que la forme des voitures de sport est contrôlée par les exigences purement techniques de l'aérodynamique, mais les conditions d'encombrement dans lesquelles circule l'automobiliste moderne et les limitations de vitesse de plus en plus strictes rendent cette explication absurde.) Même les automobiles ordinaires ont leurs qualités phalliques, et cela peut expliquer dans une certaine mesure pourquoi les conducteurs deviennent si agressifs et ont une telle envie de se dépasser les

uns les autres, malgré. les risques considérables et en dépit du fait qu'il se retrouvent tous au feu rouge suivant ou bien, dans le meilleur des cas, ne gagnent que quelques secondes sur la durée de leur trajet.

On trouve une autre illustration dans le monde de la musique pop, où la guitare a récemment subi un changement de sexe. L'ancienne guitare, avec ses formes incurvées et sa taille bien marquée était sur le plan symbolique essentiellement femelle. On la tenait contre la poitrine et on en caressait amoureusement les cordes. Mais les temps ont changé et sa féminité a disparu. Depuis que des groupes d' « idoles » masculins se sont mis à jouer de la guitare électrique, les dessinateurs de ces instruments se sont donnés beaucoup de mal pour accroître leurs qualités masculines, phalliques. Le corps de la guitare (symbole aujourd'hui de ses testicules), est devenu plus petit, la taille est moins marquée et l'instrument peint de couleurs plus vives, en même temps que le manche (nouveau symbole du pénis) s'allonge. Les joueurs eux-mêmes ont apporté leur contribution en tenant la guitare de plus en plus bas, elles sont maintenant centrées sur la région génitale. L'angle suivant lequel on en joue s'est également modifié, le manche étant tenu dans une position de plus en plus proche de l'horizontale. Grâce à la combinaison de toutes ces modifications, les groupes pop modernes peuvent apparaître sur la scène et accomplir les gestes de masturber leur phallus électrique géant tout en dominant leurs « esclaves » dévoués dans le public. (Le chanteur doit se contenter de caresser un microphone phallique.)

Par opposition avec ces « améliorations » phalliques, il y a un grand nombre de cas où les symboles phalliques ont connu le déclin, voire l'éclipse. A mesure que les premières civilisations (qui, comme je l'ai dit, étaient plus franches dans

leur emploi du symbolisme phallique), à mesure que ces civilisations disparaissaient, leur image ne la plus évidente était souvent enveloppée et déformée. Le plus frappant exemple de cette tendance est peut-être la croix chrétienne. Dans les premiers temps, c'était bel et bien un symbole phallique, la partie verticale représentant le pénis et les branches figurant les testicules. Elle apparaît parfois sous une forme plus explicite dans les vieilles images préchrétiennes, avec la tête d'un homme en haut de la partie centrale, son corps étant complètement remplacé par la représentation stylisée de ses organes sexuels sous la forme de la croix. Un auteur a fait remarquer que l'acceptation par les chrétiens de ce symbole dans un nouveau rôle s'est trouvé probablement facilitée par sa signification antérieure comme symbole de la « force vitale ».

Une autre croix qui a depuis longtemps perdu sa signification originale : la fameuse croix de Malte. Les antiques ruines préhistoriques de Malte étaient pleines de phallus, dont la plupart ont été perdus, volés ou détruits. Parmi eux se trouvait une croix constituée de quatre grands phallus de pierre qui, comme l'a dit un historien, « a été métamorphosée plus tard par les vertueux chevaliers de Saint-Jean » et leur a servi d'emblème.

Les festivités pascales ont montré également une nette diminution de l'emploi flagrant du phallus. Dans les cultures antiques, c'était souvent le moment de préparer des gâteaux phalliques. On les confectionnait en forme d'organes génitaux aussi bien mâles que femelles, mais aujourd'hui on les a transformés et on les retrouve dans certains pays sous les espèces de sucreries en forme de poisson (le gâteau mâle) et de poupées (le gâteau femelle). La nature phallique du symbole du poisson figurait à l'origine dans le rite consistant à

manger du poisson le vendredi, mais cette pratique a depuis longtemps perdu sa signification sexuelle.

On pourrait donner bien d'autres exemples.

Le feu de joie, par exemple, tout en conservant dans certaines occasions une qualité rituelle et presque magique, a perdu ses propriétés sexuelles. A l'origine on l'allumait d'une façon particulière en frottant un bâton « mâle » contre un bâton « femelle » dans un acte symbolisant la copulation, jusqu'au moment où une étincelle se produisait et où le feu jaillissait en flammes sexuelles.

De nombreux bâtiments affichaient sur leurs murs extérieurs des phallus sculptés pour les protéger du « mauvais œil » et autres dangers imaginaires. Ces symboles, étant de caractère agressif, puisque c'étaient des menaces de domination exprimées par le sexe de statut envers le monde extérieur, protégeaient les bâtiments et ceux qui les occupaient. Dans certains pays méditerranéens on peut encore voir aujourd'hui des symboles de cette sorte, mais ils sont devenus moins ouvertement sexuels. Ils consistent le plus souvent en une paire de cornes de taureau solidement fixée bien haut sur une paroi extérieure ou sur le coin d'un toit. Toutefois, malgré ces expurgations et ces censures qui ont transformé l'arbre de la connaissance charnelle, en simple arbre de connaissance et qui ont remplacé la braguette voyante par la cravate moins évidente, il existe encore des régions où les symboles phalliques agressifs conservent ouvertement leurs propriétés primitives. Dans le royaume des insultes on les trouve encore de façon fort apparente.

Les insultes verbales prennent fréquemment une forme phallique. Presque toutes les expressions vraiment violentes qu'on peut utiliser pour injurier quelqu'un sont des mots sexuels. Leur sens littéral se rapporte à la copulation ou à

diverses parties de l'anatomie génitale, mais on les utilise principalement dans les moments d'extrême agressivité. Ce phénomène une fois de plus est caractéristique du sexe de statut et démontre très clairement comment on a recours au sexe dans un contexte de pure domination.

Les insultes visuelles suivent la même tendance, diverses actions phalliques étant employées comme gestes hostiles. Tirer la langue a cette origine, la langue ainsi exhibée symbolisant le pénis en érection. Des gestes hostiles qu'on peut classer sous la rubrique de la « main phallique » existent sous diverses formes depuis au moins deux mille ans. Une des plus anciennes consiste à braquer le médius raide et bien tendu sur la personne qui est l'objet de votre mépris. Le reste du poing est crispé. Solidement. Le médius représente le pénis, le pouce et l'index repliés ensemble figurent un testicule et l'annulaire et le petit doigt représentent l'autre testicule. Ce geste était populaire chez les Romains, et le médius était désigné sous le nom de *digitus impudicus* ou bien *digitus infamîs*. Il s'est modifié au long des siècles, mais on peut encore l'observer dans de nombreuses parties du monde. Parfois on utilise l'index au lieu du médius, probablement parce que c'est une posture un peu plus facile à conserver. Parfois on étend ensemble médius et l'index pour souligner la taille du pénis symbolique. Il est courant aujourd'hui de voir ce geste phallique de la main crispée qui se lève à plusieurs reprises dans la direction de la personne insultée, symbolisant le mouvement du bassin. Les deux doigts étendus peuvent être accolés l'un à l'autre ou séparés en forme de V.

Une intéressante corruption de cette dernière forme est apparue à une époque récente : le signe V de Victoire qui signifiait bien plus que copier simplement la première lettre du mot victoire. Ses propriétés phalliques ont également

contribué à son succès. Il différait du V de l'insulte par la position de la main. Dans le V de l'insulte la paume de la main est tendue vers le visage de celui qui insulte; dans le V de la victoire, elle est brandie vers la foule admirative des spectateurs. Cela veut dire en fait que l'individu dominateur qui fait le signe du V de la victoire fait en réalité le V de l'insulte, mais de leur part, pour eux et non contre eux. Ce qu'ils voient lorsqu'ils regardent leur chef émettre ce signal, c'est la même position de la main qu'ils verraient eux mêmes si eux faisaient le V de l'insulte. Par le simple procédé de faire pivoter la main, l'insulte phallique devient une protection phallique. Comme nous l'avons déjà observé, la menace et la protection sont deux des aspects les plus vitaux de la domination. Si un individu dominateur profère une menace envers un membre de son groupe, c'est une insulte pour ce dernier . . . mais si l'individu dominateur profère la même menace dans la direction opposée à celle du groupe et vers un ennemi réel ou imaginaire, alors ses subordonnés l'applaudiront pour le rôle protecteur qu'il joue. Il est stupéfiant de penser qu'un chef peut changer toute son image en faisant simplement effectuer à sa main une rotation de cent quatre-vingts degrés, mais tels sont les raffinements de la signalisation moderne du sexe de statut.

Une autre antique forme de « main phallique » qui remonte aussi à deux mille ans au moins, c'est la prétendue « figue ». Dans ce cas, le poing tout entier est crispé, mais lorsqu'il est braqué vers l'insulté on peut passer le pouce entre la base de l'index et du médius recourbés. L'extrémité du pouce dépasse alors légèrement, comme le gland d'un pénis, braqué sur le subordonné ou sur l'ennemi. Ce geste s'est répandu dans la quasi totalité du monde et un peu partout on le désigne par l'expression de « faire la figue ». La phrase anglaise « I don't give a fig for him » « Je ne donnerais pas une

figue pour lui » correspondant à l'expression française « Je m'en moque comme d'une guigne ») signifie que l'individu en question n'est même pas digne d'une insulte.

On a trouvé de nombreux exemples de ces mains phalliques sur d'anciennes amulettes et sur d'autres ornements. Elles étaient portées comme protection contre le « mauvais oeil ». Certaines gens aujourd'hui pourraient considérer de tels emblèmes comme impropres ou obscènes, mais ce n'était pas le rôle qu'ils jouaient quand on les portait. On les utilisait alors, à fort juste titre, comme des symboles protecteurs de sexe de statut. Dans un contexte spécifique, le symbole phallique était considéré comme quelque chose qu'il fallait acclamer et même adorer comme un gardien magique prêt à mettre en pièces non pas les membres du groupe mais les menaces venant de l'extérieur. Lors des saturnales romaines on portait en procession un énorme phallus sur un magnifique chariot jusqu'au milieu de la place publique de la ville, où, en grande cérémonie, les femmes, y compris les plus respectables matrones, accrochaient des guirlandes autour pour « chasser les enchantements loin du pays ». Au Moyen Age de nombreuses églises avaient des phallus sur leurs murs extérieurs pour les protéger des influences maléfiques, mais dans presque tous les cas ils furent détruits, par la suite, comme symboles de « dépravation ».

On appelait même les plantes au service du phallus. La mandragore, une plante aux formes de phallus, était largement employée en tant qu'amulette protectrice. Pour perfectionner encore son rôle symbolique, on incrustait sur elle des grains de millet ou d'orge à l'emplacement adéquat, puis on la remettait en terre pour vingt jours si bien que les grains germaient; on la déterrait alors et on taillait les germes pour leur donner l'aspect de poils pubiens. Conservée sous cette

forme, on la disait si efficace pour dominer les forces extérieures qu'elle devait doubler chaque année la fortune de son propriétaire.

On pourrait continuer ainsi et remplir tout un livre avec des exemples de symbolisme phallique, mais ceux que j'ai choisis ont montré combien le phénomène est étendu et quelles formes variées il peut prendre. Nous avons abordé ce sujet en sélectionnant un seul des éléments des manifestations agressives du mâle dans le cas du sexe de statut, à savoir l'érection du pénis. Mais il s'est produit d'autres développements importants qu'il ne faudrait pas passer sous silence. Le schéma originel et normal de copulation est, pour le mâle, comme je l'ai déjà souligné, un acte de pénétration fondamentalement affirmatif et agressif. Dans certaines conditions il peut donc jouer le rôle de procédé du sexe de statut. Un mâle peut s'accoupler avec une femelle essentiellement pour raffermir son ego masculin plutôt que pour satisfaire aucun des neuf autres objectifs sexuels que j'ai énumérés dans ce chapitre. Dans ces cas-là il peut parler de faire une « conquête », comme s'il avait livré un combat et non pas fait l'amour. Et quand je dis qu'il en parle, j'emploie le mot au sens littéral, car se vanter auprès des autres mâles constitue un élément important de la victoire dans le sexe de statut. S'il garde le silence, ses succès peuvent toujours alimenter secrètement son moi, mais cela renforce bien plus son statut s'il les raconte à ses amis. Toute femelle qui découvre cela peut être raisonnablement sûre du genre d'accouplement dont elle a bénéficié. Tout au contraire, les détails des accouplements' préluant à la formation du couple sont strictement privés.

Le mâle qui utilise les femelles dans le cadre du sexe de statut s'intéresse plus en fait à les exhiber qu'à tout autre

chose. Il peut même se contenter de faire parader devant son groupe les femelles dépendant de lui sans se donner la peine de s'accoupler avec elles. A condition qu'on comprenne clairement leur subordination à son égard, cela suffira souvent.

Les grands harems rassemblés par les dirigeants dans certaines cultures s'inscrivaient essentiellement dans le cadre du sexe de statut. Ils n'indiquaient pas l'existence de couples multiples. Fréquemment une épouse favorite émergeait du groupe des femelles, avec laquelle une sorte de lien de couple se développait, mais c'était le sexe de statut qui en venait vraiment à dominer tout. Cela se ramenait à une simple équation : puissance = nombre de femelles dans le harem. Parfois il y en avait tant que le dirigeant n'avait ni le temps ni l'énergie de s'accoupler avec toutes, mais en tant que symbole de virilité il s'efforçait quand même d'engendrer une progéniture aussi nombreuse que possible. L'homme qui se voudrait aujourd'hui maître d'un harem doit généralement s'accommoder d'une longue succession de femelles, les dominant l'une après l'autre au lieu de les rassembler toutes à la fois autour de lui. Il doit compter sur sa réputation verbale plutôt que sur un étalage visible de puissance sexuelle.

Il convient de mentionner ici l'attitude particulière des pratiquants hétérosexuels du sexe de statut envers les homosexuels mâles. C'est une attitude d'hostilité et de mépris croissants, due à la notion inconsciente que « s'ils ne veulent pas jouer le jeu, on ne peut pas les battre ». Autrement dit, l'absence d'intérêt sexuel pour les femelles, qu'on observe chez l'homosexuel mâle, lui donne un injuste avantage dans la bataille du sexe de statut car, quel que soit le nombre de femelles que l'expert hétérosexuel séduit, l'homosexuel ne sera jamais impressionné. Il devient dès lors nécessaire de le vaincre par le ridicule. A l'intérieur de l'univers homosexuel il

y aura, bien sûr, une rivalité de sexe de statut aussi vigoureuse que celle qu'on peut rencontrer dans le monde hétérosexuel; mais cela n'améliore en rien la compréhension entre les deux groupes, puisque les objets poursuivis sont si différents dans les deux cas.

Si celui qui pratique aujourd'hui le sexe de statut est incapable de faire de vraies conquêtes, il dispose encore d'un certain nombre de solutions de rechange. Un mâle pas très sûr de lui peut s'exprimer en racontant des histoires grivoises. Cela sous-entend qu'il est agressivement sexuel, mais quelqu'un qui persiste à raconter des histoires grivoises jusqu'à l'obsession commence à éveiller des soupçons chez ses compagnons : ils flairent ici la présence d'un mécanisme de compensation.

Les mâles qui souffrent d'un problème d'infériorité plus aigu peuvent fréquenter des prostituées. J'ai déjà mentionné les autres fonctions de cette activité sexuelle, mais le renforcement du statut en est peut-être la plus importante. Le trait essentiel de cette forme de sexe de statut, c'est que la femelle se trouve humiliée. Le mâle, à condition qu'il ait une petite somme d'argent, peut exiger la soumission sexuelle. Le fait qu'il sache que la fille n'accueille pas volontiers ses avances mais qu'elle s'y soumet pourtant, peut même contribuer à accroître le sentiment de puissance qu'il a sur elle. Un autre cas : c'est le spectacle de striptease. La femelle, là encore moyennant une modique somme d'argent, doit se mettre nue devant lui, s'abaissant et élevant ainsi par comparaison le statut des mâles qui la regardent.

Il existe un dessin satirique très cruel à propos du striptease et dont la légende dit simplement « tripes-tease ». Il montre une fille nue qui, s'étant dépouillée de tous ses

vêtements et entendant toujours des cris de « encore », pratique une incision dans son ventre et, avec un air séduisant, commence à dévider ses entrailles au rythme de la musique. Ce commentaire brutal révèle qu'avec le striptease nous pénétrons dans le royaume de cette forme extrême de l'expression du sexe de statut, le domaine du sadisme.

C'est un fait déplaisant mais une vérité évidente que plus le besoin qu'éprouve le mâle de renforcer son ego est violent, plus il est prêt à prendre des mesures désespérées; plus l'acte est dégradant et brutal, plus son moi s'en trouve renforcé. Pour la vaste majorité des mâles, des mesures extrêmes ne sont pas nécessaires. Le niveau d'affirmation de la personnalité auquel on parvient dans la vie sociale normale est assez satisfaisant. Mais sous les accablantes pressions qu'impose le maintien du statut dans l'existence supertribale, où peuvent se rencontrer si peu d'individus dominateurs et où il faut donc réprimer tant de subordonnés, il arrive que des pensées sadiques aient tendance à proliférer. Pour la plupart des hommes, elles ne dépassent pas le stade de phantasmes sadiques, qui ne voient jamais la lumière du jour. Certains individus vont plus loin, étudiant avec avidité les détails de flagellations, de rossées et de tortures dans des livres, des dessins et des films sadiques. Quelques-uns assistent à des exhibitions pseudo-sadiques et un très, très petit nombre deviennent des sadiques pratiquants. Il est vrai que bien des hommes peuvent faire montre d'un peu de brutalité dans leurs jeux amoureux et que certains pratiquent avec leur partenaire des rites quasi sadiques, mais le sadique intégral est fort heureusement un animal rare.

Une des formes les plus communes du sadisme est le viol. C'est exclusivement un acte du mâle, qui exprime mieux la masculinité agressive que les autres types d'activité sadique.

(Les mâles peuvent torturer les femelles et les femelles peuvent torturer les mâles. Les mâles peuvent violer les femelles, mais les femelles ne peuvent pas violer les mâles.) Outre la domination totale et l'abaissement de la femelle, une des bizarres satisfactions du viol pour le sadique, c'est que les contorsions et les expressions faciales de douleur qu'il provoque chez la femelle sont quelque peu similaires à celles d'une femelle éprouvant un orgasme intense. En outre, s'il tue ensuite sa victime, son attitude aussitôt alanguie et passive constitue une macabre imitation de la détente post orgasmique.

Une autre solution pour les mâles moins audacieux est ce qu'on pourrait appeler le « viol visuel ». Connue généralement sous le nom d'exhibitionnisme, il consiste à exposer brusquement les organes sexuels à une ou à plusieurs femelles inconnues. Aucune tentative n'est faite pour obtenir un contact physique. Le but est de provoquer la honte et la confusion chez les spectatrices femelles involontaires en leur présentant la forme la plus élémentaire de manifestation menaçante dans le cadre du sexe de statut. Nous retrouvons exactement la même situation quand le petit singe écureuil menace un adversaire avec son pénis.

Peut-être la forme la plus extrême de sadisme est-elle la torture, le viol et le meurtre d'un petit enfant par un mâle adulte. Les sadiques de ce type doivent souffrir du plus intense sentiment d'infériorité que l'on connaisse chez l'homme. Pour parvenir à renforcer leur ego, ils sont obligés de choisir les individus les plus faibles et les plus désemparés de leur société pour leur imposer la forme la plus violente de domina Non qu'ils puissent exercer. Par bonheur, de telles conduites sont rares. De telles pratiques semblent plus répandues qu'elles ne le sont en fait en raison de l'énorme publicité faite autour de

ces affaires, mais en réalité elles ne constituent qu'une infime fraction de l'ensemble des « actes de violence ». Néanmoins toute supertribu qui abrite dans son sein, ne fût-ce que quelques individus poussés à des instincts de domination de cette sorte, offre l'image d'une société où les problèmes de statut exercent des pressions énormes.

Un dernier point à propos du sexe de statut : il est curieux de découvrir que certains individus doués d'une soif évidente de pouvoir souffraient d'anomalies sexuelles physiques. L'autopsie pratiquée sur Hitler, par exemple, a révélé qu'il n'avait qu'un seul testicule. On a observé à l'autopsie de Napoléon les « dimensions atrophiées » de ses organes génitaux. Tous deux ont eu une vie sexuelle sortant du commun et on peut se demander dans quelle mesure le cours de l'histoire de l'Europe aurait été changé s'ils avaient eu une sexualité normale. Comme sur le plan physique ils souffraient d'une infériorité sexuelle, peut-être se sont-ils trouvés poussés vers des formes plus directes d'expression de leur agressivité. Mais, malgré les extrêmes auxquels parvint leur domination, leur besoin de superstatut ne put jamais se satisfaire, car rien de ce qu'ils accomplissaient ne pouvait jamais leur donner les organes génitaux parfaits du mâle dominateur typique. C'est vraiment le cercle vicieux du sexe de statut. Tout d'abord, on emprunte la condition sexuelle du mâle dominateur comme expression de l'agressivité dominatrice. Puis son rôle devient si important que si quelque chose ne va pas dans l'équipement sexuel proprement dit, il devient nécessaire de compenser ce défaut en plaçant plus fortement l'accent sur l'agressivité pure.

Peut-être, après tout, faut-il porter quelques avantages au crédit du sexe de statut (sous ses formes les plus bénignes). Dans ses variantes plus ritualisées et plus symboliques, il a au

moins le mérite de fournir des débouchés relativement inoffensifs à une agressivité qui, sans cela, pourrait se révéler dangereuse. Quand un singe dominateur monte un subordonné, il parvient à s'affirmer sans avoir besoin de planter ses dents dans le corps du plus faible. Échanger des plaisanteries grivoises dans un bar fait moins de mal que provoquer une bagarre. Faire un geste obscène devant quelqu'un ne le laisse pas avec un œil au beurre noir. Le sexe de statut a, en fait, fini par créer un substitut inoffensif à la violence sanglante de la domination et de l'agressivité directes. C'est seulement dans nos supertribus aux effectifs trop nombreux, où l'échelle du statut monte jusque dans les nuées et où les pressions qui s'exercent sur l'individu pour conserver ou pour améliorer sa position dans la hiérarchie sociale sont devenues si accablantes, que le sexe de statut a échappé à tout contrôle pour atteindre à des extrêmes aussi sanglants que la pure agressivité elle-même. C'est encore un des prix que le membre de la supertribu doit payer pour les grands accomplissements de son monde supertribal et le plaisir d'y vivre.

En examinant ces dix fonctions fondamentales du comportement sexuel, nous avons vu très clairement la façon dont, pour l'animal humain vivant dans les conditions de la vie urbaine moderne, le sexe est devenu le supersexe. Bien que l'homme partage ces dix fonctions avec les autres animaux, il a poussé la plupart d'entre elles beaucoup plus loin que ne l'ont jamais fait les autres espèces. Même dans les cultures les plus puritaines, le sexe a joué un rôle capital, ne serait-ce que parce qu'il était constamment présent à l'esprit des gens comme quelque chose qu'il fallait réprimer. Il est probablement vrai de dire que nul n'est aussi obsédé par le sexe qu'un puritain fanatique.

Les influences qui entrent en jeu dans la tendance au supersexe se sont entremêlées. Le facteur essentiel a été l'évolution d'un cerveau géant, qui a eu pour résultat une enfance prolongée et cette situation à son tour nécessitait une unité familiale à long terme. Il fallait forger et maintenir les liens du couple. Au sexe de procréation se sont ajoutés le sexe pour la formation du couple et le sexe pour l'entretien du couple. Si l'on ne disposait pas de débouchés pour l'activité sexuelle, l'ingéniosité du cerveau géant a permis l'utilisation de diverses techniques afin d'obtenir le soulagement de la tension sexuelle physiologique. Le besoin renforcé de l'homme pour la nouveauté, sa curiosité aiguisée et son esprit inventif ont donné naissance à un développement considérable du sexe exploratoire. Grâce à son efficacité, le cerveau géant a organisé sa vie de telle manière que l'homme avait de plus en plus de temps libre et une sensibilité de plus en plus grande pour l'occuper. Le sexe pour le sexe a pu ainsi s'épanouir. Si l'on avait trop de temps libre, alors le sexe en tant qu'occupation pouvait se manifester. Si, au contraire, la tension croissante causée par les pressions et les contraintes supertribales devenait trop accablante, alors il y avait toujours le sexe tranquilisant. Les complexités nouvelles de la vie supertribale provoquèrent une division de plus en plus marquée du travail et du commerce et l'activité sexuelle s'en trouva affectée à son tour sous forme de sexe commercial. Enfin, avec les problèmes démesurément grossis de domination et de statut au sein de l'énorme structure supertribale, on se mit à avoir de plus en plus souvent recours au sexe dans un contexte non sexuel, et ce fut le sexe de statut, que l'on retrouve partout.

La plus grande complication sexuelle qui se soit produite fut le conflit entre les catégories essentiellement reproductrices (le sexe pour la procréation, pour la formation et pour le maintien du couple) d'une part et les catégories

essentiellement non reproductrices d'autre part. Au temps d'avant la pilule, quand les méthodes contraceptives étaient interdites, rares ou inefficaces, le sexe pour la procréation représentait un grand risque pour le sexe exploratoire, le sexe pour le sexe et les autres formes d'activités sexuelles n'ayant pas pour but la procréation. Même dans le prétendu « paradis d'après la pilule » que certains ont considéré comme annonçant une époque de folle promiscuité, le problème est loin d'être résolu car, dans les rencontres sexuelles humaines, le caractère essentiel demeure la formation éventuelle de liens de couple. La promiscuité répandue et parfaitement insouciant est un mythe et le restera toujours. C'est un mythe créé par des gens qui, à propos du sexe de statut, prennent leurs désirs pour des réalités, et cela restera à jamais une vue de l'esprit. L'instinct, si fort chez l'homme, de former un couple et qui, sur le plan de l'évolution, a son origine dans l'accroissement considérable de ses devoirs en tant que parent, subsistera quels que puissent être les progrès techniques réalisés dans les méthodes contraceptives au cours des années à venir. Cela ne veut pas dire que ces progrès n'auront aucune influence sur nos activités sexuelles. Au contraire, ils altéreront profondément notre comportement. La triple pression due à l'amélioration des méthodes contraceptives, à la régression des maladies vénériennes et à l'augmentation constante de la population humaine contribuera à un développement spectaculaire des formes non reproductrices d'accouplements. On ne saurait en douter. Il n'y a pas de doute non plus que cela ne fera qu'intensifier le conflit entre ces formes de sexualité et les exigences du lien de couple. Résultat malheureux : les enfants en souffriront en même temps que leurs parents sexuellement désemparés.

Ce serait bien plus facile si, comme nos cousins les singes, nous avions en tant que parents un fardeau plus léger à

assumer et si nous étions plus biologiquement enclins à la promiscuité.

Nous pourrions alors étendre et intensifier nos activités sexuelles avec la même facilité que nous magnifions ce qui, dans notre comportement, concerne l'hygiène corporelle. Tout comme nous passons innocemment des heures dans notre salle de bain, chez des masseurs, dans des instituts de beauté, chez les coiffeurs, aux bains turcs, dans des piscines, dans des saunas, de même nous pourrions tenter de longues escapades érotiques avec n'importe qui, n'importe quand et sans la moindre conséquence. En fait, il semble bien que notre tempérament animal fondamental s'opposera toujours à cette évolution ou du moins la découragera, jusqu'au moment où nous aurons subi quelque changement génétique radical.

Le seul espoir est qu'à mesure que les exigences contradictoires du super sexe se font plus violentes, nous apprenions à jouer le jeu avec plus d'habileté. On peut, après tout, s'adonner aux plaisirs gastronomiques sans devenir obèse ni malade. En ce qui concerne le sexe, c'est un exploit plus difficile à accomplir, et la société est jonchée d'amers jaloux, de cœurs esseulés, de foyers brisés et pitoyables et de rejets indésirables qui sont autant de preuves de cette situation. Il ne faut pas s'étonner que le supersexe soit devenu un tel problème pour le supersinge citadin. n ne faut pas s'étonner qu'on l'ait si souvent mis en accusation. Il peut fournir à l'homme ses plaisirs les plus intenses sur le plan physique et affectif. Mais, quand les choses tournent mal, il peut aussi être à l'origine de ses plus grands malheurs. Au fur et à mesure que le supersinge l'a développé, perfectionné et manipulé, il en a augmenté les possibilités, aussi bien sur le plan de l'agrément que du désagrément. Mais hélas, il n'y a rien d'anormal. Dans bien des domaines du comportement

humain on observe le même développement. Même dans les soins médicaux, par exemple, où les avantages, sont si évidents, les inconvénients demeurent : l'hygiène peut facilement contribuer à la surpopulation qui, à son tour conduit à la prolifération de maladies nouvelles. Elle peut aussi mener à l'hypersensibilité à la douleur. Un indigène de Nouvelle-Guinée peut se faire ôter de la cuisse un javelot avec plus d'assurance qu'un membre d'une supertribu une petite église. Mais ce n'est pas une raison pour vouloir revenir en arrière. Si notre sensibilité accrue peut fonctionner dans les deux sens, il nous faut nous assurer qu'elle le fait dans le bon sens. Le grand changement en l'occurrence, c'est que les problèmes sont maintenant entre nos mains, ou plutôt, dans nos cerveaux. La corde raide de la survie que l'on a tendue et sur laquelle notre espèce exécute ses tours audacieux a été dressée de plus en plus haut. Les dangers sont devenus plus grands, mais aussi l'excitation. Le seul ennui quand les tribus sont devenues des supertribus, quelqu'un a retiré notre filet biologique. C'est à nous maintenant de veiller à ne pas faire une chute mortelle. Nous avons pris le contrôle de l'évolution et nous n'avons personne à blâmer, que nous-mêmes. La force de nos qualités animales existe toujours en nous, mais il en va de même de nos faiblesses animales. Mieux nous les comprenons et aussi les redoutables obstacles auxquels elles se trouvent confrontées dans le monde contre nature du zoo humain, plus grandes sont nos chances de réussite.

IV

GROUPES IN ET GROUPES OUT

QUESTION : Quelle différence y a-t-il entre des indigènes noirs découpant en tranches un missionnaire blanc et une foule blanche lynchant un Noir sans défense ?

Réponse : Il y en a très peu - et, pour les victimes, aucune. Quelles que soient les raisons, quelles que soient les excuses, quels que soient les mobiles, le mécanisme fondamental de comportement est le même. Il s'agit dans les deux cas de membres du groupe in attaquant des membres du groupe OUT.

En plongeant dans ce sujet nous entrons dans un domaine où il nous est difficile de préserver notre objectivité. La raison en est assez évidente : nous sommes tous membres de tel groupe in particulier et il nous est difficile d'envisager les problèmes du conflit entre groupes sans prendre parti, si inconsciemment que ce soit. Jusqu'au moment où j'aurai fini d'écrire et où vous aurez fini de lire ce chapitre, il nous faut dans une certaine mesure essayer de nous évader de nos groupes respectifs et contempler les champs de bataille de l'animal humain avec le regard sans préjugés de Martiens qui planeraient au-dessus de tout ça. Cela ne va pas être facile, et JE dois bien préciser dès l'abord que rien de ce que JE dis ne devrait être considéré comme sous-entendant que je favorise un groupe aux dépens d'un autre ou qu'un groupe est inévitablement supérieur à un autre...

En ayant recours à un argument sans pitié fondé sur l'évolution, on pourrait avancer que, SI deux groupes humains entrent en conflit et que l'un extermine l'autre, le vainqueur est biologiquement mieux équipé que le vaincu. Mais SI l'on considère l'espèce comme un tout, cet argument ne vaut plus : c'est une vue trop étroite. La perspective plus vaste ! C'est que s'ils avaient réussi à vivre en compétition mais paisiblement l'un à côté de l'autre, l'espèce dans son ensemble aurait d'autant mieux réussi.

C'est ce point de vue plus large que nous devons essayer d'adopter. S'il semble évident, alors il nous faut recourir à des explications quelque peu difficiles. Nous ne sommes pas une espèce qui fraie en masse comme certains genres de poissons qui produisent d'un seul coup des milliers de jeunes, dont la plupart sont condamnés et dont quelques-uns seulement survivent. Nous ne nous reproduisons pas en quantité, mais en qualité, nous engendrons quelques rejetons auxquels nous prodiguons plus de soins et d'attention et sur lesquels nous veillons plus longtemps que n'importe quel autre animal. Après leur avoir consacré près de deux décennies de notre énergie de parents, c'est faire preuve, à tout le moins d'une inefficacité grotesque que de les envoyer se faire poignarder, fusiller, brûler et bombarder par la progéniture d'autres hommes. Pourtant, en un peu plus d'un seul siècle (de 1820 à 1945), pas moins de cinquante-neuf millions d'animaux humains ont été tués dans des conflits intergroupes. C'est là l'explication difficile qu'il nous faut fournir, s'il est si évident à l'intelligence humaine que mieux vaudrait vivre en paix. Pour décrire ces tueries, nous disons que les hommes se comportent « comme des bêtes », mais si nous pouvions trouver une bête sauvage qui présenterait des signes d'un pareil comportement, il serait plus exact de dire qu'elle se conduit comme des hommes. Le fait est que nous sommes incapables de trouver

une pareille créature. Nous avons affaire à une autre des douteuses caractéristiques qui font de l'homme moderne une espèce unique.

Biologiquement parlant, l'homme a la tâche innée de défendre trois objectifs : lui-même, sa famille et sa tribu. En tant que primate enclin à former un couple, possédant un instinct territorial et vivant en groupe, il est poussé à cela, et poussé énergiquement. Si lui, si sa famille, si sa tribu sont menacés de violences, il trouvera tout naturel de réagir par la contre violence. Dès l'instant qu'il existe une chance de repousser l'attaque, c'est son devoir biologique de tenter de le faire par tous les moyens à sa disposition. Pour bien d'autres animaux la situation est la même, mais dans les conditions naturelles la somme de violence physique réelle déployée est limitée. On va généralement jusqu'à une menace de violence à laquelle répond une contre menace de contre violence. Guère plus loin. Les espèces plus authentiquement violentes semblent toutes s'être exterminées : une leçon que nous ne devrions pas négliger.

Cela paraît assez simple, mais les quelques derniers millénaires de l'histoire humaine ont sur chargé l'héritage que nous tenons de l'évolution. Un homme est toujours un homme et une famille est toujours une famille, mais une tribu n'est plus une tribu. C'est une supertribu. Si nous voulons jamais comprendre la sauvagerie sans pareille de nos conflits nationaux, idéalistes et raciaux, il nous faut une fois de plus examiner la nature de cette situation supertribale. Nous avons vu quelques-unes des tensions qu'elle a créées dans son propre sein : toutes les formes d'agressivité de la lutte pour le statut; il nous faut considérer maintenant la façon dont elle a créé et magnifié des tensions en dehors d'elle même, empruntées à autrui.

C'est vraiment accumuler les détails pénibles.

Le premier pas important fut franchi quand nous nous installâmes dans des demeures permanentes. Cela nous donna un objectif précis à défendre. Nos plus proches parents, les singes et les gorilles, vivent en groupes nomades. Chaque bande se confine dans les limites d'un certain territoire mais ne cesse de se déplacer à l'intérieur de ce périmètre. Si deux groupes se rencontrent et se menacent, l'incident n'a guère de conséquences graves. Ils s'éloignent tout simplement et vaquent à leurs affaires. Dès l'instant où l'homme primitif devint plus strictement territorial, le système de défense dut être renforcé. Mais en ces premiers temps il y avait tant de terres et si peu d'hommes que tout le monde trouvait place. Même quand les tribus devinrent plus grandes, les armes étaient encore grossières et primitives. Les chefs eux-mêmes jouaient un rôle beaucoup plus important dans les conflits. (Si les dirigeants d'aujourd'hui étaient contraints de servir en première ligne, comme ils seraient plus prudents et plus « humains » au moment de prendre leur décision initiale ! On ne sera pas exagérément cynique en insinuant que c'est la raison pour laquelle ils sont toujours prêts à engager des guerres « mineures », mais que les grandes guerres nucléaires les effraient. La portée des armes nucléaires les a accidentellement remis en première ligne. Peut être, au lieu de l'armement nucléaire, ce que nous devrions exiger c'est la destruction des abris bétonnés souterrains qu'ils ont déjà fait construire pour leur propre protection.)

Dès que l'agriculteur devint citoyen, une autre étape capitale se trouva franchie sur la voie de conflits plus acharnés. La division du travail et la spécialisation qui s'ensuivit, signifiaient qu'une catégorie de la population pouvait être

consacrée à la tuerie à plein temps : le militaire était né. Avec la croissance des supertribus urbaines, les événements se précipitèrent. La société grandit si rapidement que son développement dans un domaine pouvait facilement être déphasé par rapport aux progrès qu'elle avait réalisés dans un autre. L'équilibre du pouvoir tribal plus stable fut remplacé par l'instabilité fondamentale des inégalités supertribales. Comme les civilisations florissaient et pouvaient se permettre de s'étendre, elles se trouvèrent fréquemment confrontées, non pas avec des rivales de force égale qui les auraient incitées à réfléchir à deux fois et à pratiquer la menace ritualisée de l'échange et du commerce, mais confrontées avec des groupes plus faibles, moins développés, qu'il était facile d'envahir et d'attaquer. "En feuilletant les pages d'un atlas historique, on peut voir d'un coup d'oeil toute la lamentable histoire de gaspillage et d'inefficacité, de construction suivie de destruction à quoi faisaient suite de nouvelles constructions et de nouvelles destructions. Il y avait, bien sûr, des avantages accidentels : des brassages de population qui permettaient la mise en commun des connaissances, la propagation d'idées nouvelles. On a pu transformer des socs de charrue en épées, mais l'élan pour la recherche d'armes plus perfectionnées a fini par aboutir aussi à une amélioration de l'équipement. A quel prix !

A mesure que les supertribus devenaient de plus en plus grandes, la tâche de gouverner les populations grouillantes et proliférantes devint plus ardue, les tensions créées par la vie dans les conditions d'entassement se firent plus fortes et les frustrations provoquées par la course au superstatut plus intenses. Il y avait de plus en plus d'agressivité refoulée en quête d'un débouché. Les conflits intergroupes en fournirent sur une grande échelle.

Pour le dirigeant moderne donc, partir en guerre a de nombreux avantages que le chef de l'âge de pierre ne savourait pas. Pour commencer, il n'a pas à risquer de verser son sang. Et puis les hommes qu'il envoie à la mort ne sont pas des relations personnelles : ce sont des spécialistes, et le reste de la société peut continuer à vaquer aux tâches de sa vie quotidienne. Les faiseurs d'ennui qui brûlent de se battre, à cause des pressions supertribales auxquelles ils ont été soumis, peuvent se battre sans s'attaquer à la supertribu elle-même. Et le fait d'avoir un ennemi extérieur, un méchant, peut faire d'un chef un héros, unir ses sujets et les aider à oublier les querelles qui lui donnaient tant de migraines.

Il serait naïf de croire que les dirigeants sont si superhumains que ces facteurs ne les influencent pas. Néanmoins, l'élément principal demeure le besoin de maintenir ou d'améliorer le statut des relations entre dirigeants. Le décalage qu'on peut observer entre le progrès des différentes supertribus et auquel j'ai fait allusion plus haut présente, à n'en pas douter, le plus grave problème. Si, à cause de ses ressources naturelles et de son ingéniosité, une supertribu se trouve bien en avance sur une autre, alors on risque des ennuis. Le groupe avancé s'imposera d'une façon ou d'une autre au groupe arriéré et le groupe arriéré en éprouvera quelque ressentiment. Un groupe avancé est, par sa nature même enclin à l'extension et ne peut tout simplement pas supporter de laisser les choses comme elles sont et s'occuper de ses propres affaires. Il essaie d'influencer les autres groupes, soit en les dominant !, soit en les « aidant ». A moins qu'il ne domine ses rivaux au point qu'ils en perdent leur identité et qu'ils soient absorbés au sein de la supertribu (ce qui est souvent une impossibilité géographique), la situation demeurera instable. Si la supertribu avancée aide les autres groupes et les rend plus forts, mais à sa propre image

alors le jour viendra où ils seront assez forts pour se révolter et pour repousser la supertribu en utilisant les armes et les méthodes de celle-ci.

Pendant que tout cela se passe, les chefs des autres supertribus puissantes et avancées surveilleront la situation avec angoisse : il leur faut s'assurer que ces extensions ne constituent pas un trop grand succès. Car si c'est le cas alors leur statut intergroupe à eux commencera à être moins reluisant.

Tout cela se fait sous le manteau, remarquablement transparent, mais qui n'en persiste pas moins, de l'idéologie. A lire les documents officiels, on ne devinerait jamais que le véritable enjeu, c'est l'orgueil et le statut des dirigeants. Il s'agit toujours en apparence d'idéaux, de principes moraux, de philosophies sociales ou de croyances religieuses. Mais pour un soldat qui contemple sa jambe amputée ou qui retient ses entrailles entre ses mains, cela ne signifie qu'une seule chose : une vie gâchée. La raison pour laquelle il a été si facile de le mettre dans cette situation c'est qu'il n'est pas seulement un animal potentiellement agressif, mais aussi intensément coopératif. Tous ces discours où il est question de défendre les principes de sa supertribu l'ont touché parce qu'il s'est agi tout d'un coup d'aider ses amis. Sous la contrainte de la guerre, sous la menace directe et visible venant du groupe extérieur, les liens entre lui et ses camarades de combat se sont trouvés immensément renforcés. Il a tué, plutôt pour ne pas les laisser tomber que pour toute autre raison. Les antiques loyautés tribales étaient si fortes que, le moment venu, il n'avait plus le choix.

Étant donné les pressions exercées par la supertribu, étant donné l'entassement de notre espèce sur tout le globe, et

étant donné les inégalités dans le progrès des différentes supertribus, il y a peu d'espoir que nos enfants grandissent en se demandant ce que c'était que la guerre. L'animal humain est devenu trop grand pour ses bottes de primate. Son équipement biologique n'est pas assez fort pour s'accommoder de l'environnement non biologique qu'il a créé. Seul un immense effort de contrainte intellectuelle sauvera maintenant la situation. On en voit des signes ici et là, de temps en temps, mais aussitôt qu'ils apparaissent à un endroit, c'est pour disparaître ailleurs. Qui plus est, nous avons une telle résistance en tant qu'espèce que nous semblons toujours être capables d'absorber les chocs, de compenser le gaspillage, si bien que nous ne sommes même pas forcés de tirer la leçon des expériences brutales que nous subissons. Les plus grandes guerres et les plus sanglantes que nous n'ayons jamais connues ni ont eu d'autre effet, à la longue, que d'inscrire une petite chute disgracieuse sur la courbe sans cesse ascendante de la population totale du globe. Il y a toujours un « regain d'après-guerre » dans le taux de natalité, et les brèches sont rapidement comblées. Le géant humain se régénère comme un ver mutilé et continue sa marche.

Qu'est-ce donc qui fait d'un individu humain un d' « eux » qu'il faut détruire comme un insecte nuisible, plutôt qu'un de « nous » qu'il faut défendre comme un frère tendrement chéri ? Qu'est-ce qui les met dans un groupe out et qui nous garde dans le groupe IN ? Comment les reconnaît-on « eux » ? C'est très facile, bien sûr, s'ils appartiennent à une supertribu totalement séparée avec d'étranges coutumes, une étrange apparence et un étrange langage. Tout ce qui les concerne est si différent de « nous » qu'il est extrêmement simple de simplifier grossièrement en affirmant qu'ils sont tous des méchants. Les forces cohésives qui ont contribué à maintenir l'unité de leur groupe en tant que société clairement définie et

efficacement organisée servant aussi à les mettre à part de nous et à les rendre effrayants par la vertu même de leur caractère insolite. Comme le dragon de Shakespeare, ils sont « plus souvent redoutés que vus ».

De tels groupes constituent les objectifs les plus évidents à l'hostilité de notre groupe. Mais à supposer que nous les ayons attaqués et battus que se serait-il passé ? Supposons que nous n'osions pas les attaquer. Supposons que, pour une raison quelconque, nous soyons pour l'instant en paix avec les autres supertribus : qu'advient-il dès lors de l'agressivité de notre groupe ? Nous pouvons, si nous avons de la chance demeurer en paix et continuer à opérer efficacement et de façon constructive au sein de notre groupe. Les forces de cohésion interne, même sans l'assistance d'une menace provenant d'un groupe extérieur peuvent être suffisamment fortes pour nous maintenir unis. Mais les pressions et les contraintes de la supertribu continueront à peser sur nous, et, si la lutte interne pour la domination se livre avec trop d'acharnement, avec les plus humbles des subordonnés soumis à une répression ou à une pauvreté exagérées, alors des fêlures ne tarderont pas à apparaître. S'il existe de flagrantes inégalités entre les sous-groupes qui ne manquent jamais de se développer au sein de la supertribu, leur rivalité normalement saine va éclater de façon violente. L'agressivité refoulée du sous groupe, si elle ne parvient pas à se combiner avec une agressivité refoulée d'autres sous-groupes pour attaquer un ennemi commun et étranger, va trouver des débouchés sous forme d'émeutes, de persécutions ou de rébellions.

On en trouve des exemples tout au long de l'histoire. Quand l'Empire romain avait conquis le monde (le monde alors connu), sa paix intérieure fut ébranlée par une série de troubles et de guerres civiles. Quand l'Espagne cessa d'être

une puissance conquérante, envoyant des expéditions coloniales, le même phénomène se produisit. Il faut malheureusement constater que les guerres extérieures et les luttes intérieures se développent en raison inverse l'une de l'autre. L'explication en est assez claire : il s'agit du même genre d'énergie agressive frustrée qui dans les deux cas trouve un débouché. Seule une structure supertribale brillamment conçue peut éviter les deux en même temps.

Il était facile de reconnaître « les autres » quand ils appartenaient à une culture entièrement différente, mais comment fait-on quand « ils » appartiennent à notre propre culture ? Le langage, les coutumes, l'apparence de ces « autres-là » n'a rien d'étrange ni d'insolite, aussi est-il plus difficile de leur coller une de ces étiquettes sommairement rédigées. Mais on peut quand même le faire. Un sous-groupe peut ne pas paraître étranger ni insolite à un autre sous-groupe, mais il a quand même l'air différent et cela suffit souvent.

Les différentes classes, les différentes occupations, les différents groupes d'âge ont tous leur façon caractéristique de parler, de s'habiller et de se comporter. Chaque sous-groupe a son accent ou son argot. Le style d'habillement présente également des différences frappantes, et quand des hostilités éclatent entre des sous groupes ou sont 'sur le point d'éclater, voici un indice précieux : les habitudes vestimentaires se distinguent de façon plus agressive et plus flamboyante. Dans certains cas, les tenues commencent à ressembler à des uniformes. Dans le cas d'une guerre civile réelle, elles deviennent évidemment des uniformes, mais même dans des querelles de moindre importance l'apparition de symboles pseudo-militaires, comme les brassards, les insignes, voire les blasons et les emblèmes, devient un trait caractéristique. Dans

les sociétés secrètes agressives, tout cet attirail prolifère.

Ces instruments et d'autres semblables servent rapidement à renforcer l'identité du sous-groupe et en même temps à rendre plus facile, pour d'autres groupes au sein de la supertribu, de reconnaître et de mettre en vrac les individus considérés comme « eux ». Mais il ne s'agit là que de procédés temporaires. On peut retirer les insignes une fois les troubles terminés. Les porteurs de brassards peuvent, dès l'instant qu'ils les ont ôtés, se fondre rapidement dans le gros de la population. Même les animosités les plus violentes peuvent s'apaiser et s'oublier. Une situation totalement différente se présente toutefois lorsqu'un sous-groupe possède des caractéristiques physiques distinctes. S'il offre aux regards, par exemple, une peau foncée ou une peau jaune, des cheveux crépus ou des yeux bridés, alors ce sont là des insignes que l'on ne peut ôter, si paisibles que soient ceux qui les portent. S'ils constituent une minorité dans une supertribu, on les considère automatiquement comme un sous groupe se comportant comme des « eux » actifs. Même si ce sont des « eux » passifs, cela semble ne faire aucune différence. D'innombrables séances de décrépage de cheveux et d'innombrables opérations destinées à débrider les yeux ne réussissent pas à faire passer le message, le message qui dit : « Ce n'est pas délibérément ni par agressivité que nous nous mettons à part. » Il reste trop d'indices physiques voyants.

Si l'on se place d'un point de vue rationnel, le reste de la supertribu sait pertinemment que ces « insignes » physiques n'ont pas été mis là à dessein, mais la réaction n'a rien de rationnel. Il s'agit d'un mécanisme enfoui dans les profondeurs du groupe in, et quand l'agressivité accumulée cherche un objectif, ceux qui portent un insigne physique sont là, littéralement faits sur mesure pour assumer leur rôle de bouc

émissaire.

Un cercle vicieux ne tarde pas à se développer.

Si les porteurs d'insigne physique sont traités, sans que ce soit en rien leur faute, comme un sous-groupe hostile, ils ne tarderont pas à se comporter comme tel. Les sociologues ont appelé cela de l' « autophétie ». Pour illustrer ce qui se passe, qu'on me permette de recourir à un exemple imaginaire. Voici les différentes étapes :

1. Regardez cet homme aux cheveux verts qui bat un enfant;

2. Cet homme aux cheveux verts est méchant;

3. Tous les hommes aux cheveux verts sont méchants;

4. Les hommes aux cheveux verts attaquent n'importe qui;

5. Voilà un autre homme aux cheveux verts : frappez-le avant qu'il ne vous frappe;

(L'homme aux cheveux verts, qui n'a rien fait pour provoquer l'agression, riposte pour se défendre);

6. Vous voyez, voilà la preuve : les hommes aux cheveux verts sont effectivement méchants;

7. Frappez tous les hommes aux cheveux verts.

Cette progression de la violence paraît ridicule quand on l'exprime sous une forme aussi élémentaire.

Elle est, bien sûr, ridicule mais elle représente néanmoins un mode de pensée très réel. Même un simple d'esprit peut repérer les erreurs dans les sept redoutables étapes du développement de préjugé de groupe que j'ai énumérées, ce qui ne les empêche pas de devenir une réalité.

Quand on a frappé assez longtemps sans raison les hommes aux cheveux verts, ils deviennent méchants, et c'est bien naturel. La fausse prophétie originale s'est accomplie : elle est devenue une vraie prophétie.

Telle est la simple histoire de la façon dont le groupe out devient une entité détestée. Il y a deux morales à ce récit. N'ayez pas de cheveux verts ; mais si vous en avez, assurez-vous de vous faire connaître personnellement par des gens qui n'ont pas de cheveux verts, si bien qu'ils se rendent compte que vous n'êtes absolument pas méchant. En fait, si l'homme qu'on a vu au début frapper un enfant n'avait pas de caractéristique physique susceptible de le mettre à part, on l'aurait jugé en tant qu'individu, et cela n'aurait pas conduit à une regrettable généralisation. Mais une fois le mal fait, le seul espoir possible d'empêcher une nouvelle expansion de l'hostilité du groupe in doit se fonder sur les échanges personnels et sur la connaissance des autres individus à cheveux verts en tant qu'individus. Faute de cela alors l'hostilité intergroupes va se durcir et les individus aux cheveux verts - même ceux qui sont parfaitement non violents - éprouveront le besoin de se grouper, voire de vivre ensemble et de se défendre les uns les autres. Quand on en est là, la vraie violence est toute proche. Les contacts seront de plus en plus rares entre membres des deux groupes et ceux-ci ne tarderont pas à se comporter comme s'ils appartenaient à deux tribus différentes. Les gens à cheveux verts s'empresseront de proclamer qu'ils sont fiers de leurs cheveux

verts, alors qu'en réalité cette qualité n'a jamais eu la moindre signification pour eux avant qu'on y voie un signal spécial.

La qualité du signal des cheveux verts qui l'a rendu si puissant, c'est qu'il est extrêmement visible. Cela n'avait rien à voir avec la vraie personnalité de l'individu aux cheveux verts. C'était simplement une étiquette accidentelle. Aucun groupe out n'a jamais été constitué, par exemple, à partir de gens qui appartiennent au groupe sanguin O, en dépit du fait que, comme la couleur de la peau ou l'implantation des cheveux, ce soit un facteur distinct et génétiquement contrôlé. La raison en est simple : on ne peut pas dire qui appartient au groupe A simplement en le regardant. Par conséquent, si un homme dont on sait qu'il est du groupe A frappe un enfant, il est difficile d'étendre l'hostilité qu'il inspire à d'autres membres du groupe O.

Cela semble très évident et pourtant c'est à la base même des haines irrationnelles entre groupes in et groupes out que l'on range généralement sous la rubrique « intolérance raciale ». Pour bien des gens il est difficile de comprendre qu'en réalité ce phénomène n'a absolument rien à voir avec les différences raciales importantes sur le plan de la personnalité, de l'intelligence ou de l'affectivité (différences dont on n'a jamais prouvé l'existence) mais seulement avec des différences sans importance et de nos jours dénuées de signification concernant des « insignes » raciaux superficiels. Un enfant blanc ou un enfant jaune élevé dans une supertribu noire et à qui l'on donne les mêmes possibilités se comporterait à n'en pas douter aussi bien et de la même façon que les enfants noirs. L'inverse est tout aussi vrai. Si cela ne semble pas être le cas, alors c'est simplement le résultat du fait qu'on ne leur donnerait probablement pas les mêmes possibilités. Pour comprendre cela, il nous faut examiner brièvement la façon

dont, pour commencer, les différentes races sont apparues.

Tout d'abord le mot « race » est regrettable.

On en a souvent abusé. On parle de la race humaine, de la race blanche, et de la race britannique pour désigner respectivement l'espèce humaine, la sous-espèce blanche et la supertribu britannique. En zoologie, une espèce est une population d'animaux dont les individus se reproduisent librement entre eux, mais ne peuvent pas se reproduire ou ne se reproduisent pas avec d'autres populations. Une espèce tend à se scinder en un certain nombre de sous-espèces aisément différenciables à mesure qu'elle s'étend sur un territoire géographique de plus en plus étendu. Si ces sous-espèces sont artificiellement mélangées, elles continuent à se reproduire librement entre elles et peuvent se fondre en un seul type général mais normalement ce n'est pas le cas. Des différences climatiques de divers ordres exercent leur influence sur la couleur la forme et la taille des différentes sous-espèces dans leurs divers habitats naturels. Ainsi un groupe qui vit dans une région froide peut devenir plus lourd et plus trapus ; un autre, habitant une région forestière, peut finir par acquérir une robe tachetée qui lui fournit un parfait camouflage dans l'éclairage inégal des sous-bois. Les différences physiques contribuent à adapter la sous-espèce à son environnement si bien que chacune se trouve mieux lotie dans son propre territoire. Dans le cas de deux régions voisines, il n'existe pas de frontière définie entre les sous-espèces : elles se confondent peu à peu l'une avec l'autre. Si, à mesure que le temps passe, les différences qui existent entre elles deviennent de plus en plus marquées, elles peuvent finir par cesser toute activité reproductrice entre elles aux limites de leurs territoires respectifs, et une ligne de démarcation très nette se dessine alors. Si par la suite les deux sous-espèces

s'étendent et que chacune dépasse cette frontière, elles ne se mêleront plus : elles seront devenues de véritables espèces.

L'espèce humaine, dès qu'elle a commencé à s'étendre sur le globe, a commencé à former des sous-espèces distinctes, tout comme n'importe quel autre animal. Trois d'entre elles, le groupe caucasoïde (blanc), le groupe négroïde (noir) et le groupe mongoloïde (jaune) ont connu une grande réussite. Ça n'a pas été le cas pour deux autres d'entre elles qui ne subsistent aujourd'hui qu'à l'état de groupes survivants, de véritables ombres de ce qu'elles étaient. Il s'agit des australoïdes - les aborigènes d'Australie et leurs apparentés - et des capoïdes - les Boschimans d'Afrique du Sud. Ces deux sous-espèces occupaient jadis un territoire beaucoup plus étendu (les Boschimans, à une époque, étaient maîtres de presque toute l'Afrique), mais ils ont depuis lors été exterminés partout sauf dans quelques secteurs. Un recensement récent de l'importance relative de ces cinq sous-espèces donnait les estimations suivantes :

Caucasoïdes 1 757 millions

Mongoloïdes 1 171 millions

Négroïdes 216 millions

Australoïdes 13 millions

Capoïdes 126 000

Sur une population mondiale totale d'un peu plus de trois mille millions d'animaux humains, cela donne la majorité à la sous-espèce blanche avec plus de 55 p. 100, la sous-espèce jaune la talonnant de près avec 37 p. 100, puis vient la sous-

espèce négroïde avec près de 7 p. 100. Les deux autres groupes à eux deux représentent moins de 1/2 p. 100 du total.

Ces chiffres sont inévitablement des approximations, mais ils donnent une idée de l'image d'ensemble. Ils ne sauraient être précis car, comme je l'ai expliqué précédemment, la caractéristique d'une sous-espèce est de se mélanger à ses voisins là où leurs territoires se touchent. Dans le cas de l'espèce humaine, une complication supplémentaire s'est produite, due à l'efficacité croissante des moyens de transport. On a observé des phénomènes considérables de migrations et de déplacements dans les populations des sous-espèces, si bien que dans de nombreuses régions se sont opérés des métissages complexes et qu'un nouveau processus de fusion s'est déclenché. Cela s'est reproduit malgré la formation d'hostilité entre groupe in et groupe out et malgré les effusions de sang car, bien sûr, les différentes sous-espèces peuvent encore fort bien se métisser.

Si les différentes sous-espèces humaines étaient restées séparées sur le plan géographique pendant une plus grande période de temps, elles auraient fort bien pu se scinder en espèces distinctes, chacune physiquement adaptée aux conditions particulières de climat et d'environnement qu'elle rencontrait. C'était ainsi que les choses se passaient. Mais le contrôle technique que l'homme exerce avec une efficacité croissante sur son environnement physique, combiné avec sa grande mobilité, a rendu absurde cette tendance particulière de l'évolution. Les climats froids ont été domestiqués par tous les moyens allant des vêtements chauds et de feux de bois au chauffage central; les environnements tropicaux ont été domptés par la réfrigération et la climatisation. Le fait, par exemple, qu'un Noir ait plus de glandes sudoripares rafraîchissantes qu'un Caucasien cesse rapidement d'avoir la

moindre signification sur le plan de l'adaptation.

Il est inévitable, avec le temps, que les différences entre sous-espèces, les « caractères raciaux », doivent se fondre complètement pour finir par disparaître. Nos lointains successeurs contempleront avec stupéfaction les vieilles photographies de leurs extraordinaires ancêtres. Cela, malheureusement, prendra très longtemps, à cause du mauvais usage irrationnel de ces caractéristiques en tant qu'insignes d'une hostilité réciproque. Le seul espoir que l'on ait d'accélérer rapidement ce phénomène précieux et en fin de compte inévitable de remétissage, serait le respect à l'échelle internationale d'une nouvelle loi interdisant la reproduction avec un membre de votre sous-espèce. Comme il s'agit là de pure fantaisie, la solution sur laquelle on doit compter est une approche de plus en plus rationnelle de ce qui n'a été jusqu'ici qu'un problème dangereux. Que cela se passe facilement, voilà une proposition qu'on aura tôt fait de réfuter en étudiant brièvement jusqu'à quelles incroyables extrémités l'irrationalisme a prévalu en de si nombreuses occasions. Il suffira de choisir un seul exemple : les répercussions du trafic des esclaves noirs en Amérique.

Entre le XVIe et le XIXe siècle on peut estimer qu'environ quinze millions de Noirs furent capturés en Afrique et expédiés comme esclaves vers les Amériques. L'esclavage n'avait rien de nouveau, mais l'ampleur de l'opération et le fait qu'elle était menée par des supertribus professant la foi chrétienne lui donnait un caractère exceptionnel. Elle nécessitait une attitude d'esprit particulière : attitude qui ne pouvait avoir son origine que dans une réaction aux différences physiques entre les sous-espèces qui se trouvaient en présence. Pour tout dire, l'opération n'était concevable que si les Noirs d'Afrique étaient considérés comme représentant

pratiquement une forme nouvelle d'animal domestique.

Les choses n'avaient pas commencé ainsi. Les premiers voyageurs à pénétrer en Afrique noire avaient été stupéfaits par la grandeur et l'organisation de l'empire noir. Les Africains avaient de grandes villes, de l'érudition et du savoir, une administration complexe et une fortune considérable. Même aujourd'hui, pour bien des gens, c'est un fait incroyable. Il en reste si peu de preuves et puis l'image de pure propagande du sauvage nu indolent et meurtrier ne persiste que trop vivement. On néglige la gloire des bronzes du Bénin. Les premiers rapports sur la civilisation noire ont été confortablement dissimulés et oubliés.

Jetons un simple coup d'oeil à une antique cité noire d'Afrique occidentale, telle que la vit il y a plus de trois siècles et demi un voyageur hollandais. Il écrivait :

« La ville semble fort grande; quand on y pénètre, on accède à une grande rue fort large... sept ou huit fois plus large que la rue Warmoes à Amsterdam... On y voit de part et d'autre de nombreuses rues également tracées tout droit... Les maisons de la ville s'alignent en bon ordre, comme en Hollande... La Cour du roi est très imposante, et elle abrite à l'intérieur de ses murs des cours nombreuses et vastes entourées de galeries... J'ai pénétré si avant dans le palais que j'ai traversé quatre cours de cette sorte, et partout où je posais les regards, j'apercevais encore une porte après l'autre donnant accès à d'autres parties du palais... »

Il ne s'agit pas précisément d'un village rudimentaire constitué de huttes de boue séchée. Pas plus qu'on ne pourrait décrire les habitants de ces antiques civilisations ouest africaines comme de farouches sauvages brandissant leur

javelot. Dès le milieu du XIV^e siècle, un visiteur averti faisait des remarques sur la facilité avec laquelle on voyageait, avec laquelle on trouvait de la nourriture et un bon gîte pour la nuit. Il observait : « On est en complète sécurité dans leur pays. Ni le voyageur ni l'habitant n'a rien à craindre des voleurs ni des violents. »

Après les premiers voyageurs, les contacts ultérieurs tournèrent rapidement à l'exploitation commerciale. A mesure que les « sauvages » étaient attaqués, pillés, réduits à l'esclavage et exportés, leur civilisation s'écroulait. Les vestiges de leur monde en ruine commencèrent à correspondre à l'image d'une race barbare et désorganisée. Les rapports étaient plus fréquents maintenant et ne laissaient aucun doute quant au caractère inférieur de la culture négroïde. On passait commodément sous silence le fait que cette infériorité culturelle avait eu pour cause, à l'origine, la brutalité et la cupidité des Blancs.

Au lieu de cela la conscience chrétienne a trouvé plus facile d'accepter l'idée que la peau noire (et les autres différences physiques) représentait des signes extérieurs d'infériorité mentale. Il était dès lors très simple d'affirmer que la culture était inférieure parce que les Noirs étaient mentalement inférieurs, et que c'était là la seule raison. L'exploitation des Noirs ne paraissait pas entraîner, dès lors, la dégradation, car la « race » était déjà dégradée en soi. Avec la « preuve » que les Noirs ne valaient guère mieux que les bêtes, la conscience chrétienne pouvait se détendre.

La théorie darwinienne de l'évolution n'était pas encore entrée en scène. Les chrétiens avaient le choix entre deux attitudes en face de l'existence d'humains négroïdes : l'attitude monogéniste et l'attitude polygéniste. Les monogénistes

croyaient que tous les types d'hommes étaient nés de la même source originelle mais que les Noirs avaient été, voilà longtemps, victimes d'un terrible déclin physique et moral, si bien que l'esclavage était le rôle qui leur 'convenait. Au milieu du siècle dernier, un ecclésiastique américain précisait très clairement cette position :

« Le Noir est une variété frappante et qui existe aujourd'hui à l'état permanent, comme les nombreuses variétés d'animaux domestiques. Le Noir demeurera ce qu'il est, à moins que sa forme ne soit altérée par des métissages, dont la simple idée est révoltante; son intelligence est grandement inférieure à celle des Caucasiens et il est donc, d'après tout ce que nous savons de lui, incapable de se gouverner. Il a été placé sous notre protection. La justification de l'esclavage se trouve dans les Écritures . . . Elles déterminent les devoirs des maîtres et des esclaves . . . Nous pouvons à bon escient défendre nos institutions en nous appuyant sur la parole de Dieu. »

Avec ces mots, il cinglait les premiers réformateurs chrétiens. Comment osaient-ils s'opposer à la Bible ?

Cette déclaration survenant plusieurs siècles après le début de l'exploitation montre clairement jusqu'à quel point les connaissances qu'on avait à l'origine sur l'antique civilisation des Noirs d'Afrique avaient été refoulées. Sans cela, le mensonge d'après lequel le Noir était « incapable de se gouverner » aurait été dénoncé et tout le raisonnement, toute la justification se seraient effondrés.

A l'opposé des monogénistes se trouvaient les polygénistes. Ils croyaient que chaque race « avait été créée séparément, chacune avec ses propriétés particulières, ses

forces et ses faiblesses. Certains polygénistes estimaient qu'il y avait jusqu'à quinze espèces différentes d'hommes qui peuplaient la Terre. Ils se faisaient en ces termes les défenseurs du Noir :

« La doctrine polygéniste assigne aux races inférieures de l'humanité une place plus honorable que l'autre doctrine. Être inférieur à un autre homme sur le plan de l'intelligence, de la vigueur ou de la beauté n'est pas un état humiliant. Par contre, on pourrait avoir honte d'avoir subi une dégradation physique ou morale, d'avoir descendu l'échelle des êtres et d'avoir perdu son rang dans la création. »

Ces lignes aussi furent écrites au milieu du XIXe siècle. Malgré la différence d'attitude, la conception polygénique accepte encore automatiquement l'idée d'infériorité raciale. Dans l'un comme dans l'autre cas, les Noirs étaient perdants.

Même lorsque l'on eut officiellement libéré les esclaves d'Amérique, les attitudes d'autrefois persistaient sous une forme ou sous une autre. Si les Noirs n'avaient pas été handicapés par leur « insigne » physique montrant qu'ils appartenaient à un groupe out, ils auraient été rapidement assimilés au sein de leur nouvelle supertribu. Mais leur aspect physique les mettait à part et permettait aux vieux préjugés de survivre. Le mensonge original - à savoir que leur culture avait toujours été inférieure et qu'eux-mêmes, donc, étaient inférieurs - rôdait toujours dans l'esprit des Blancs. Il influait sur leur comportement et contribuait à détériorer les relations. Son influence s'exerçait même sur les hommes les plus intelligents et, sur d'autres plans, les plus éclairés. Il continuait à engendrer un ressentiment du côté des Noirs, ressentiment étayé maintenant par la liberté qu'on leur avait accordée. L'issue était inévitable. Comme son infériorité n'était

qu'un mythe, inventée par une histoire qui déformait tout, le Noir américain n'a naturellement pas continué à se comporter comme s'il était inférieur, dès l'instant où on lui a ôté ses chaînes. Il a commencé à se rebeller. Il a exigé l'égalité dans les faits en même temps que l'égalité sur le papier.

Ses efforts se heurtèrent à des réactions extraordinairement irrationnelles et violentes. On remplaça les vraies chaînes par des chaînes invisibles. On entassa sur lui des ségrégations, des discriminations et des dégradations sociales. Les premiers réformateurs avaient prévu cela et, à un moment du siècle dernier, on envisagea sérieusement de « dédommager » l'ensemble de la population noire américaine pour tous ces ennuis et de la réexpédier dans son Afrique natale. Mais cette opération de rapatriement ne les aurait pas ramenés à leur civilisation d'antan. Il y avait longtemps qu'on l'avait démolie. Il n'y avait pas de possibilité de retour. Le mal était fait. Ils restèrent et s'efforcèrent d'acquérir ce qui leur était dû. Après des déceptions répétées, ils commencèrent à perdre patience et, au cours du dernier demi-siècle, leurs révoltes non seulement ont persisté, mais n'ont fait que croître en vigueur. Leurs effectifs se sont élevés jusqu'à atteindre le chiffre de vingt millions. Ils constituent une force dont il faut tenir compte et les extrémistes noirs se sont trouvés forcés à adopter une politique, non pas de simple égalité, mais de domination noire. Une seconde guerre de Sécession américaine semble imminente.

Les Américains blancs qui réfléchissent luttent désespérément pour surmonter leurs préjugés, mais il est difficile d'oublier le cruel endoctrinement de l'enfance. Une nouvelle forme de préjugé se fait jour, une forme insidieuse de surcompensation. Le remords engendre un excès d'amitié, un excès de bonne volonté qui crée des relations aussi fausses que

celles qu'elles entendent remplacer. On n'arrive toujours pas à traiter les Noirs comme des individus. On continue à les considérer comme des membres d'un groupe out. C'est là une erreur qu'a clairement désignée un artiste de music-hall noir américain qui, alors qu'un public blanc l'applaudissait avec un enthousiasme exagéré, s'est moqué des spectateurs en leur faisant remarquer qu'ils se sentiraient un peu bêtes s'il se révélait n'être qu'un Blanc qui se serait noirci le visage.

Aussi longtemps que les sous-espèces humaines s'obstineront à traiter les autres sous-espèces humaines comme si les différences physiques qui les séparaient dénotaient quelque forme de différence mentale, et qu'elles continueront à réagir à la couleur de la peau comme si c'était un insigne délibérément porté par un groupe out hostile, on assistera à des effusions de sang absurdes et vaines. Je ne veux pas dire qu'il puisse se créer une fraternité universelle des hommes : c'est là une naïve utopie. L'homme est un animal tribal et les grandes supertribus rivaliseront toujours entre elles. Dans les sociétés bien organisées, ces affrontements s'exprimeront sous forme de compétition saine et stimulante, de rituel agressif du commerce et du sport qui empêcheront les communautés de s'enfoncer dans la stagnation et la répétition. L'agressivité naturelle des hommes ne deviendra pas excessive. Elle prendra la forme acceptable de l'affirmation de soi. C'est seulement quand les pressions deviendront trop grandes qu'on débouchera sur la violence.

A l'un comme à l'autre niveau de l'agressivité - le niveau de l'affirmation ou le niveau de la violence - les groupes ordinaires (c'est-à-dire non raciaux) in et out s'affronteront dans des conditions qu'eux-mêmes auront fixées. Les individus intéressés ne se trouveront pas là par accident. Mais la situation est totalement différente pour l'individu qui, à

cause de la couleur de sa peau, se trouve, de façon accidentelle, permanente et inévitable, prisonnier d'un groupe particulier. Il ne peut pas décider d'adhérer au groupe formé par telle sous-espèce ni de le quitter. Pourtant on le traite exactement comme s'il était devenu membre d'un club ou qu'il s'était engagé dans une armée. Le seul espoir pour l'avenir, comme je l'ai dit, c'est que le métissage à l'échelle mondiale des sous-espèces à l'origine géographiquement distinctes, métissage qui se produit de plus en plus souvent, amène à une fusion de plus en plus grande des caractères physiques, jusqu'au jour où les différences exagérément visibles auront disparu. En attendant, le besoin perpétuel qu'éprouvent les groupes in de trouver des groupes out sur lesquels exercer leur agressivité continuera à embrouiller le problème et à donner à des sous-espèces étrangères des rôles qui ne leur conviennent pas. Nos émotions de caractère irrationnel nous empêchent de faire les distinctions qui conviennent; seul l'empire de notre intelligence rationnelle et logique pourra nous aider.

J'ai choisi l'exemple du dilemme du Noir américain parce qu'il est particulièrement d'actualité. Il n'a malheureusement rien d'extraordinaire. Le même schéma se retrouve dans le monde entier, depuis le jour où l'animal humain est devenu vraiment mobile. Même là où il n'existe pas de différence subspécifique pour attiser les flammes et pour les entretenir, on a vu se répandre d'extraordinaires absurdités. L'erreur fondamentale qui consiste à supposer qu'un membre d'un autre groupe doit posséder tel caractère particulier héréditaire typique de son groupe se retrouve sans cesse. S'il porte un uniforme différent, parle une langue différente ou pratique une religion différente, on suppose, avec un manque total de logique, qu'il a également une personnalité biologiquement différente. On dit par exemple que les Allemands sont méthodiques jusqu'à l'obsession, que les Italiens sont

extrêmement émotifs, les Américains chaleureux et extravertis, les Anglais guindés et taciturnes, les Chinois rusés et impénétrables, les Espagnols hautains et fiers, les Suédois doux et aimables, les Français querelleurs et discuteurs, et ainsi de suite.

Même en tant qu'attribution superficielle de caractères nationaux acquis, ces généralisations constituent de grossières simplifications, mais on va beaucoup plus loin : bien des gens les acceptent comme des traits innés des groupes out. On croit véritablement que d'une certaine façon les « races » en sont venues à différer les unes des autres, qu'il s'est produit un changement d'ordre génétique; mais ce n'est là rien d'autre que le souhait inexprimé et contraire à toute logique de la tendance à former un groupe in. Confucius a dit cela très bien il y a plus de deux mille ans en déclarant : « Les hommes ont tous la même nature; ce sont les habitudes qui les séparent tellement. ». Mais les habitudes, n'étant que de simples traditions culturelles, sont faciles à changer et l'instinct qui pousse l'homme à former des groupes in aspire à quelque chose de plus permanent, de plus fondamental, pour « les » différencier de « nous ». Comme nous sommes une espèce ingénieuse, si nous ne parvenons pas à trouver de telles différences, nous n'hésitons pas à les inventer. Avec un aplomb stupéfiant, nous négligeons gaillardement le fait que presque toutes les nations que j'ai citées plus haut sont des mélanges complexes de toute une collection de groupes antérieurs qui n'ont cessé de se mêler et de se métisser. Mais la logique n'a pas de place ici.

L'espèce humaine dans son ensemble possède en commun toute une gamme de schémas de comportement fondamentaux. Les similitudes essentielles qu'on peut observer entre un homme et un autre sont considérables. Par

un étrange paradoxe, l'une d'entre elles est la tendance à former des groupes in distincts et à avoir le sentiment qu'on est, dans une certaine mesure, différent, profondément différent des membres des autres groupes. Ce sentiment est si fort que l'opinion que j'ai exprimée dans ce chapitre n'est pas populaire. Toutefois les preuves biologiques sont accablantes et plus tôt on les reconnaîtra plus tôt nous pouvons espérer devenir tolérants dans nos relations intergroupes.

Une autre de nos caractéristiques biologiques, comme je l'ai déjà souligné, c'est notre esprit inventif. Il est inévitable que nous essayions constamment de nouvelles façons de nous exprimer et que ces façons nouvelles diffèrent d'un groupe à l'autre et d'une époque à l'autre. Mais ce sont là des propriétés superficielles aisément acquises et tout aussi aisément perdues. Elles peuvent apparaître et disparaître en une génération, alors qu'il faut des centaines de milliers d'années pour que l'évolution produise une espèce comme la nôtre et en édifie les traits biologiques fondamentaux. Notre civilisation n'a que dix mille ans. Nous sommes fondamentalement les mêmes animaux que nos ancêtres chasseurs. Nous sommes tous issus de cette souche, quelle que soit notre nationalité. Nous avons tous les mêmes propriétés génétiques de base. Nous sommes tous des singes nus sous l'extraordinaire diversité des costumes que nous avons adoptés. Nous ferions aussi bien de nous souvenir de cela quand nous commençons à pratiquer nos jeux de formation de groupe in et quand, sous la formidable pression de la vie supertribale, ces jeux commencent à échapper à notre contrôle et que nous nous trouvons sur le point de répandre le sang des gens qui, sous la surface, sont exactement comme nous.

Ayant dit cela, je n'en éprouve pas moins un sentiment de malaise. La raison n'en est pas difficile à trouver. D'un côté

j'ai souligné que la tendance à former des groupes IN est illogique et irrationnelle; de l'autre côté j'affirmais que les conditions sont si bien réunies pour des heurts intergroupes que notre seul espoir est d'utiliser un contrôle intelligent, rationnel. En préconisant le contrôle par la raison de ce qui est profondément irrationnel, je pourrais me heurter à l'objection que je suis d'un optimisme abusif. Ce n'est peut-être pas trop demander que les processus rationnels interviennent pour aider à la solution du problème, mais devant la situation à laquelle nous sommes confrontés il semble au delà de tout espoir qu'ils réussissent à eux seuls à les résoudre. Il n'est que d'observer les plus intellectuels des protestataires assommant les policiers avec des pancartes sur lesquelles on peut lire « Assez de violence » ou bien d'écouter les plus brillants de nos politiciens soutenir la guerre « afin d'assurer la paix » pour comprendre que, dans ces domaines, la contrainte par la raison est une illusion. Il faut autre chose. Il nous faut d'une certaine façon attaquer par la racine ces conditions auxquelles j'ai fait allusion et qui se trouvent si bien réunies pour que se déclenche une violence intergroupes.

J'ai déjà discuté ces conditions, mais il n'est pas inutile de les résumer brièvement. Les voici :

1. Le développement de territoires humains limités;
2. La croissance des tribus en supertribus surpeuplées ;
3. L'invention d'armes qui tuent à distance;
4. La disparition des chefs des premières lignes de bataille;
5. La création d'une classe spécialisée de tueurs

professionnels ;

6. Le développement d'inégalités techniques entre, les groupes;

7. L'accroissement de l'agressivité de statut frustrée au sein des groupes;

8. Les exigences des rivalités de statut des chefs d'un groupe à l'autre;

9. La perte de l'identité sociale au sein des supertribus ;

10. L'exploitation du besoin coopératif de venir en aide à des amis attaqués.

L'unique condition que j'ai délibérément omise de cette liste, c'est le développement d'idéologies divergentes. En tant que zoologiste considérant l'homme comme un animal, j'ai du mal à prendre au sérieux de telles différences dans le présent contexte. Si on évalue la situation intergroupe en termes de comportement réel, plutôt qu'en se fiant à un verbalisme théorique, les différences d'idéologie semblent dans l'insignifiance quand on les compare aux autres conditions plus fondamentales. Ce sont simplement les excuses que l'on cherche désespérément pour trouver des raisons assez nobles qui justifieraient la destruction de milliers de vies humaines.

En examinant la liste des dix facteurs plus réalistes, il est difficile de voir par où l'on pourrait commencer pour chercher à améliorer la situation. Pris ensemble, ils semblent donner une garantie absolue que l'homme sera à jamais en guerre avec l'homme.

Si l'on se souvient que j'ai décrit la situation actuelle comme étant celle d'un zoo humain, peut être y a-t-il quelque chose que nous puissions glaner en regardant à l'intérieur des cages de ce zoo humain. J'ai déjà souligné le fait que les animaux sauvages dans leur environnement naturel n'ont pas pour habitude de massacrer en grand nombre des individus de leur propre espèce; mais que dire des spécimens en cage ? Assiste-t-on à des massacres dans la cage aux singes, à des lynchages dans la fosse aux lions, à des batailles dans la volière ? Il faut répondre, avec quelques réserves évidentes, par l'affirmative. Les luttes de statut entre les membres des groupes surpeuplés que constituent les animaux du zoo sont déjà assez sérieuses, mais, comme le sait tout pensionnaire d'un zoo humain, la situation est encore pire quand on s'efforce d'introduire de nouveaux venus au sein d'un tel groupe. On risque fort de voir les étrangers se faire asservir et persécuter sans répit. On les traite comme des envahisseurs appartenant à un groupe out hostile. Ils ne peuvent pas grand-chose pour éviter le massacre. S'ils se blottissent discrètement dans un coin plutôt que de se précipiter au milieu de la cage ils n'en sont pas moins pourchassés et attaqués.

Cela ne se produit pas dans tous les cas, là où on l'observe le plus fréquemment, c'est, quand l'espèce en question est de celles qui souffrent le plus d'un degré anormal d'entassement. Si les premiers occupants de la cage disposent d'un espace plus que suffisant, ils peuvent commencer par attaquer les nouveaux venus et les chasser de leurs emplacements favoris, mais ils ne continueront pas à les persécuter avec une violence injustifiée. On finira par permettre aux étrangers d'aller s'installer dans une autre partie de l'enclos. Si l'espace est trop petit, cette stabilisation des relations ne pourra jamais avoir lieu et l'effusion de sang sera inévitable. On peut le démontrer expérimentalement.

Des épinoches sont de petits poissons qui, à la saison de la reproduction, occupent un territoire : le mâle construit un nid au milieu des herbes aquatiques et défend le secteur qui l'entoure contre les autres mâles de l'espèce. Puisque dans ce cas il agit en solitaire, un seul mâle représente le groupe in et chacun de ses rivaux possesseurs d'un territoire représente un groupe out. Dans des conditions naturelles, dans un fleuve ou une rivière, chaque mâle a assez de place si bien que des rencontres hostiles avec des rivaux sont essentiellement limitées à des menaces ou à des contre menaces. Les combats prolongés sont rares. Si l'on encourage deux mâles à bâtir des nids, chacun à l'extrémité d'un long aquarium, alors, comme dans la nature, ils se rencontrent et se menacent le long d'une ligne correspondant à peu près à la moitié de la longueur de l'aquarium. Mais il ne se passe rien de plus violent. Toutefois, si l'on a à titre d'expérience planté les herbes aquatiques où ils ont installé leurs nids dans de petits pots que l'on peut déplacer, l'expérimentateur a la possibilité de rapprocher les pots les uns des autres et de diminuer ainsi artificiellement la superficie des territoires. A mesure que l'on rapproche progressivement les pots l'un de l'autre, les propriétaires intensifient les manifestations de menace. Le système de la menace et de la contre menace ritualisée finit par s'effondrer et un combat sérieux se déclenche. Chaque mâle se met à mordre et à arracher les nageoires de son adversaire, oubliant totalement ses devoirs de constructeur de nid, leur monde n'étant plus soudain qu'un déchaînement de violence et de sauvagerie. Mais dès l'instant où l'on éloigne de nouveau les pots abritant leurs nids respectifs, la paix revient et le champ de bataille n'est plus qu'une arène où peuvent jouer de nouveau les manifestations inoffensives et ritualisées de menace .

La leçon est assez évidente : quand les petites tribus humaines, des premiers hommes ont grossi jusqu'à prendre des proportions supertribales, nous nous livrions en fait sur nous-mêmes à l'expérience de l'épinoche, avec à peu près le même résultat. Si le zoo humain doit apprendre quelque chose du zoo animal, alors c'est la seconde condition à laquelle nous devrions accorder une attention particulière..

Si on la considère de l'oeil brutalement objectif du spécialiste d'écologie animale, le comportement violent d'une espèce où sévit la surpopulation est un mécanisme d'adaptation par autolimitation. On pourrait dire qu'il s'agit d'être cruel envers l'individu afin d'être charitable envers l'espèce. Chaque type d'animal a ses « plafonds » particuliers de population. Si les effectifs s'élèvent au-dessus de ce niveau, on voit se déclencher alors une forme d'activité létale et le nombre des individus décroît de nouveau. Il est intéressant de considérer un instant la violence humaine sous cet éclairage.

On trouvera peut-être que c'est faire montre d'un froid cynisme que d'exprimer les choses ainsi mais on dirait presque que, depuis le jour où nous avons commencé à connaître la surpopulation en tant qu'espèce, nous avons frénétiquement cherché des moyens de remédier à cette situation et de réduire nos effectifs à un niveau biologique plus adéquat. Nous ne nous sommes pas contentés d'entreprendre de vastes massacres sous forme de guerres, d'émeutes et de rebellions. Notre ingéniosité ne connaît pas de bornes. Dans le passé nous avons introduit toute une galaxie de facteurs d'autolimitation. Les sociétés primitives, quand elles ont commencé à connaître la surpopulation, ont eu recours à des pratiques telles que l'infanticide, le sacrifice humain, la mutilation la chasse aux têtes, le cannibalisme et toutes sortes de tabous sexuels compliqués. Il ne s'agissait pas, bien sûr, de systèmes

délibérément conçus de contrôle de la population, mais ces procédés contribuaient néanmoins à contrôler la population. Ils ne parvenaient pas toutefois à freiner totalement l'accroissement régulier du nombre des humains.

A mesure que les techniques se développaient, la vie de l'individu humain se trouvait de mieux en mieux protégée et ces pratiques primitives disparaissaient peu à peu. En même temps, la maladie, la sécheresse et la famine étaient en butte à de sévères attaques. A mesure que les chiffres de population commençaient à gonfler, de nouveaux mécanismes d'autolimitation faisaient leur apparition. Lorsque les vieux tabous sexuels disparurent, on vit émerger d'étranges et nouvelles philosophies sexuelles qui avaient pour effet de réduire la fécondité du groupe; névroses et psychoses proliféraient, entravant la reproduction; certaines pratiques sexuelles se développaient, comme la contraception, la masturbation, les rapports oraux et anaux, l'homosexualité, le fétichisme et la bestialité, qui permettaient la consommation sexuelle sans risque de fécondation. L'esclavage, l'emprisonnement, la castration et le célibat volontaire jouaient également leur rôle.

En outre, on mettait un terme aux existences individuelles en recourant à l'avortement massif, au meurtre, à l'exécution des criminels, à l'assassinat, au suicide, au duel, à la pratique délibérée de sports et de passe-temps dangereux au point d'être parfois mortels.

Toutes ces mesures ont servi à éliminer un grand nombre d'être humains de nos populations trop abondantes, soit en empêchant la fécondation, soit par l'extermination. Ainsi rassemblées, elles constituent une formidable liste. Pourtant, en dernière analyse, elles se sont révélées

désespérément inefficaces, même combinées avec la guerre et la rébellion sur une grande échelle. L'espèce humaine a survécu à tout cela et s'est obstinée à se reproduire à un rythme toujours croissant.

Pendant des années on a refusé avec force d'interpréter ces tendances comme des signes montrant que, sur le plan biologique, quelque chose ne va pas en ce qui concerne notre niveau de population. Nous n'avons jamais voulu y voir des signaux d'alarme nous avertissant que nous courions à un immense désastre. On a fait tout ce qui était possible pour mettre hors la loi ces pratiques et pour protéger la reproduction et le droit à la vie de tous les individus humains. Et puis, les groupes d'animaux humains s'étant développés dans des proportions de plus en plus ingouvernables, nous avons déployé notre ingéniosité pour faire progresser des techniques qui rendraient supportables ces conditions sociales contre nature.

Avec chaque jour qui passe (et qui vient ajouter encore cent cinquante mille individus à la population mondiale), le combat devient plus difficile. Si l'on persiste dans les attitudes actuelles, tout deviendra bientôt impossible. Quelque chose finira bien par se produire pour réduire notre niveau de population, en dépit de tous nos efforts. Peut-être sera-ce une instabilité mentale accrue qui conduira à l'utilisation inconsidérée d'armes d'une puissance incontrôlable. Ce sera peut-être l'augmentation de la pollution chimique ou bien des épidémies qui se répandront comme un feu de brousse. Nous avons le choix : ou bien nous pouvons laisser les choses au hasard, ou bien nous pouvons tenter d'influencer la situation. Si nous adoptons la première solution, il existe un danger très réel, quand un facteur important de contrôle de population finira par pénétrer nos défenses et commencera à agir

(pollution chimique, épidémie, instabilité mentale, etc.), que ce soit comme la rupture d'un barrage et que le flot emporte notre civilisation tout entière. Si nous adoptons la seconde solution, peut-être parviendrons-nous à éviter ce désastre; mais comment choisir notre méthode de contrôle ?

Notre naturel fondamentalement coopératif ne veut pas accepter l'idée d'appliquer tel ou tel mécanisme « anti-reproduction » ou « anti-vie ». La seule solution dès lors qui nous reste est d'encourager le contrôle volontaire. Nous pourrions, bien sûr, promouvoir et parer d'un éclat toujours croissant les sports et les passe-temps dangereux. Nous pourrions rendre le suicide populaire « Pourquoi attendre la maladie? - Mourez maintenant, sans douleur ! » ou peut-être créer un nouveau culte raffiné du célibat « Le plaisir dans la pureté ». On pourrait recourir aux agences de publicité du monde entier pour déverser une propagande persuasive vantant les vertus de la mort instantanée.

Même si nous prenions des mesures aussi extraordinaires (et aussi biologiquement destructrices), on peut douter qu'elles aboutiraient à un contrôle sensible de la population. La méthode la plus généralement préconisée aujourd'hui est la contraception, avec, dans le cas de grossesses non désirées, l'avortement légalisé en tant que mesure supplémentaire. Comme je l'ai précisé au cours d'un précédent chapitre, l'argument en faveur de la contraception est qu'il vaut mieux prévenir la vie que la guérir. Si quelque chose doit mourir, mieux vaut que ce soit des oeufs humains et du sperme plutôt que des êtres humains pensants et sentants, aimés et aimants, qui sont déjà devenus partie intégrante de la société. Si on applique aux oeufs et au sperme ainsi sacrifiés par la contraception l'argument qu'on répugne au gaspillage, on peut faire observer que la nature est déjà une remarquable

gaspilleuse en ce qui concerne précisément ces produits, la femelle humaine étant capable de produire environ quatre cents oeufs au cours de sa vie et le mâle adulte littéralement des milliards de spermatozoïdes chaque jour :

Il y a néanmoins des inconvénients. Tout comme les sports dangereux risquent d'éliminer effectivement les esprits les plus aventureux de notre société, et les suicides les esprits les plus nerveux et les plus imaginatifs, de même la contraception peut favoriser un préjugé contre les plus intelligents. Au stade de développement qu'elles ont atteint aujourd'hui, les méthodes contraceptives exigent un certain niveau d'intelligence, d'attention et de contrôle de soi si l'on veut les utiliser avec efficacité. Tous les individus qui n'atteindront pas ce niveau seront plus susceptibles de concevoir. Si leur bas niveau d'intelligence est d'une façon quelconque gouverné par des facteurs génétiques, ces facteurs seront transmis à leur progéniture. Lentement mais sûrement ces qualités génétiques se répandront et s'affirmeront dans l'ensemble de la population.

Pour que la contraception moderne fonctionne bien et sans préjugés il est donc indispensable qu'on découvre de façon urgente des techniques de moins en moins compliquées; des techniques qui ne requièrent que le minimum absolu de soins et d'attention. Il faudrait en même temps déclencher un assaut général contre les attitudes de la société envers les méthodes contraceptives. C'est seulement quand il y aura cent cinquante mille fécondations de moins par jour qu'on n'en compte aujourd'hui que nous parviendrons à maintenir la population humaine au niveau déjà excessif qui est le sien.

En outre, bien que ce soit là un objectif difficile à atteindre, nous devons assurer également que ce

renforcement du contrôle soit répandu dans le monde entier plutôt que concentré dans une ou deux régions plus éclairées. Si des méthodes contraceptives se trouvent inégalement distribuées sur le plan géographique elles conduiront inévitablement au déséquilibre de relations interrégionales déjà tendues.

Il est malaisé d'être optimiste quand on songe à ces problèmes, mais supposons pour l'instant qu'on les ait résolus d'un coup de baguette magique et que la population mondiale des animaux humains se maintienne à son niveau actuel d'environ trois milliards d'individus. Cela signifie que si l'on prend la superficie totale des terres émergées et qu'on les imagine également peuplées, nous nous trouverons déjà à un niveau qui est de cinq cents fois la densité de population de l'homme primitif. Si donc nous parvenions à arrêter l'accroissement de la population et que nous parvenions par un moyen quelconque à répartir plus équitablement la population à la surface du globe, il ne faudrait pas s'imaginer que nous arriverions à une situation ressemblant, même de loin, à la condition dans laquelle ont évolué nos lointains ancêtres. Il nous faudra encore d'énormes efforts d'autodiscipline si nous entendons prévenir de violentes explosions de conflits sociaux. Mais du moins aurions-nous peut être une chance. Si, par contre, nous laissons le chiffre de la population s'accroître sans contrôle, nous ne tarderons pas à avoir perdu cette chance.

Et si ce n'était pas assez, nous devrions nous souvenir aussi que le fait d'être cinq cents fois au-dessus de notre niveau naturel primitif n'est qu'une des dix conditions contribuant à l'état présent de quasi-guerre dans lequel nous vivons. C'est une perspective affolante, et le risque de nous voir détruire totalement la civilisation telle que nous la connaissons devient chaque jour plus réel.

Il est curieux de songer à ce qui se produira si nous laissons les choses aller. Nous faisons de tels progrès dans le développement de techniques toujours plus efficaces en ce qui regarde la guerre chimique que les armes nucléaires ne tarderont sans doute pas à être bien démodées. Quand nous en serons là, ces engins nucléaires acquerront le caractère respectable d'armes conventionnelles et les principales supertribus se les lanceront inconsidérément à la figure. (Le nombre de groupes membres du club nucléaire s'étant sans cesse accru, le « téléphone rouge » sera bien entendu devenu alors un « standard rouge » désespérément surchargé.) Le nuage radioactif qui fera alors le tour de la terre dispensera la mort à toutes les formes de vie dans les régions qui connaissent la pluie ou la neige. Seuls les Boschimans d'Afrique et quelques rares groupes vivant au centre des régions désertiques les plus arides auront une chance de survivre. Par une ironie du sort ce sont les Boschimans qui, à ce jour, ont le moins de réussite de tous les groupes humains et qui vivent toujours dans les conditions primitives de chasseurs, caractéristiques des premiers hommes. Il semble bien qu'on irait alors vers un retour aux sources : ultime exemple, comme quelqu'un l'a prédit un jour, des faibles héritant de la terre.

V

IMPRESSIONS ET MES-IMPRESSION

VIVANT dans un zoo humain, nous avons beaucoup à apprendre et beaucoup à retenir; mais pour ce qui est des machines à apprendre biologiques, notre cerveau est assurément ce qui existe de mieux dans le genre. Avec quatorze milliards de cellules en activité reliées par des circuits complexes, nous sommes capables d'assimiler et d'emmagasiner un nombre considérable d'impressions.

Dans l'usage quotidien, l'appareil fonctionne sans heurt mais quand un événement exceptionnel se produit dans le monde extérieur, nous nous branchons sur un système de secours spécial. C'est alors que, dans les conditions que nous impose la supertribu, les choses peuvent se gâter. Il y a deux raisons à cela. Tout d'abord, le zoo humain dans lequel nous vivons nous préserve de certaines expériences. Nous ne tuons pas régulièrement de proies : nous achetons de la viande. Nous ne voyons pas de cadavres : ils sont dissimulés par une couverture ou cachés dans une boîte. Cela signifie que, quand la violence franchit les barrières de protection, son impact sur nos cerveaux est plus grand que d'habitude. D'autre part, les formes de violence supertribale qui franchissent ces barrières sont souvent d'une grandeur si peu naturelle qu'elles nous impressionnent douloureusement et que nos cerveaux ne sont pas toujours équipés pour les affronter. C'est ce genre d'apprentissage d'urgence qui mérite plus qu'une mention en passant.

Quiconque a jamais eu un sérieux accident de la route comprendra ce que je veux dire. En un éclair, chaque détail intime et déplaisant se trouve gravé dans la mémoire et reste là la vie entière. Nous avons tous des expériences personnelles de cette sorte. Ainsi, à l'âge de sept ans, j'ai failli me noyer, et aujourd'hui encore je garde de cet incident un souvenir aussi vivace que si cela s'était passé hier. A la suite de cette expérience d'enfance, il m'a fallu trente ans avant de pouvoir me forcer à maîtriser ma peur irrationnelle de la natation. Comme tous les enfants, j'ai connu bien d'autres incidents déplaisants au cours de ma vie, mais la grande majorité d'entre eux ne m'a laissé aucune cicatrice durable.

Il semble dès lors que nous affrontions au cours de notre existence deux genres différents d'expériences. Dans le premier, le seul fait de se trouver brièvement dans une certaine situation laisse une marque indélébile et inoubliable; dans l'autre, cela ne laisse qu'une impression fugitive facilement oubliée. En utilisant ces termes dans une acception un peu large, on peut dire que, dans le premier cas, il s'agit d'enseignement traumatique et dans le second d'enseignement normal. Dans l'enseignement traumatique, l'effet produit est hors de toute proportion avec l'expérience qui en est à l'origine. Dans l'enseignement normal, il faut répéter maintes et maintes fois l'expérience originale pour que son influence persiste. Faute de cela, dans l'enseignement ordinaire, on arrive à un affaiblissement de la réaction. Dans l'enseignement traumatique, ce n'est pas le cas.

Les efforts tentés pour modifier l'enseignement traumatique se heurtent à d'énormes difficultés et peuvent facilement aggraver les choses. Il n'en est pas de même dans l'enseignement normal. L'épisode de ma quasi-noyade illustre ce point. Plus on me faisait miroiter les plaisirs de la natation,

plus ma haine de ce sport devenait intense. Si le premier incident n'avait pas eu un effet aussi traumatisant, j'aurais réagi de plus en plus positivement et non pas, de plus en plus, par la négative.

Les traumatismes ne sont pas le principal sujet de ce chapitre mais ils en constituent une précieuse introduction. Ils montrent clairement que l'animal humain est capable d'un genre assez particulier d'éducation, d'une façon d'apprendre incroyablement rapide, difficile à modifier, extrêmement durable et qui n'exige aucune pratique pour demeurer parfaite. Il serait tentant de pouvoir relire des livres ainsi, et de se rappeler à jamais leur contenu après les avoir parcourus une seule fois brièvement. Cependant, si nous apprenions tout de cette façon, nous perdriions tout sens des valeurs. Tout aurait la même importance et nous souffririons d'un grave manque de sélectivité. L'enseignement rapide et indélébile est réservé aux moments les plus vitaux de l'existence. Les expériences traumatisantes ne constituent qu'une face de cette pièce. Je voudrais maintenant la retourner pour en examiner l'autre côté, celui auquel on a collé l'étiquette d'« impression ».

Alors que les traumatismes concernent des expériences pénibles et négatives, l'impression est un procédé positif. Quand un animal est « impressionné », il acquiert un attachement positif pour quelque chose. Comme dans les expériences traumatisantes, le processus est bref, presque irréversible et n'a pas besoin d'être renforcé par la suite. Chez les êtres humains on l'observe entre une mère et son enfant. Le phénomène se reproduit quand l'enfant grandit et tombe amoureux. S'attacher à une mère, à un enfant ou à une compagne sont trois des aspects les plus essentiels de l'instruction que nous pouvons connaître dans notre vie

entière, et ce sont eux qui ont été sélectionnés pour bénéficier de l'assistance sociale que confère le phénomène de l'impression. Le mot « amour » désigne en fait la façon dont nous décrivons communément les sentiments affectifs qui accompagnent le processus d'impression. Mais avant d'étudier plus avant la situation de l'homme, il ne sera pas inutile d'examiner brièvement le cas de quelques autres espèces.

De nombreux jeunes oiseaux, quand ils sortent de l'oeuf, doivent immédiatement s'attacher à leur mère et apprendre à la reconnaître. Ils peuvent alors la suivre et rester près d'elle pour être en sécurité. Si les poussins ou les canetons fraîchement éclos n'agissaient pas ainsi, ils pourraient facilement se perdre et périr. Ils sont trop actifs et trop mobiles pour que la mère puisse les garder ensemble et les protéger sans l'aide de l'impression. Le phénomène peut s'opérer littéralement en quelques minutes. Le premier grand objet mobile qu'aperçoivent les poussins ou les canetons devient automatiquement la « mère ». Dans des conditions normales, bien sûr, il s'agit réellement de leur mère, mais dans une situation expérimentale, ce peut être à peu près n'importe quoi. Si le premier grand objet mobile qu'aperçoivent les poussins de la couveuse se trouve être? Un ballon orange attaché à un bout de fil, alors c'est lui qu'ils suivront. Le ballon devient rapidement la « mère ». Si puissant est le processus d'impression que si, au bout de quelques jours, on donne le choix aux poussins entre le ballon orange qu'ils ont adopté et leur véritable mère (qu'ils n'ont pas vue jusque-là) ils préféreront le ballon. Il n'y a pas de preuve plus frappante du phénomène d'impression que le spectacle d'une couvée de poussins de laboratoire trotinant laborieusement dans le sillage d'un ballon orange et ne tenant aucun compte de la présence toute proche de leur vraie mère.

Sans des expériences de cette sorte, on pourrait avancer que les jeunes oiseaux s'attachent à leur mère naturelle parce qu'ils trouvent leur récompense en étant près d'elle. Rester à côté d'elle signifie être au chaud, trouver de la nourriture, de l'eau, etc. Mais les ballons orange ne fournissent rien de tel et pourtant ils deviennent facilement de puissantes images « mère ». L'impression dès lors n'est pas une question de réaction aux récompenses, comme dans l'éducation ordinaire. C'est simplement une question de contact. On pourrait appeler cela 1'« instruction par contact ». D'ailleurs, contrairement à ce qui se passe le plus souvent dans l'enseignement normal, cette forme d'instruction connaît une période critique. Les jeunes poussins et canetons ne sont sensibles à l'impression que pendant une très brève période de quelques jours après l'éclosion de l'oeuf. A mesure que le temps passe, ils se mettent à avoir peur des grands objets mobiles et, si l'impression n'est pas déjà faite, elle est difficile à réaliser.

En grandissant, les jeunes oiseaux deviennent indépendants et cessent de suivre leur mère. Mais l'impact de l'impression première n'est pas perdu. Non seulement cela leur a dit qui était leur mère, mais aussi à quelle espèce ils appartiennent. Une fois adultes, cela les aide à choisir une partenaire sexuelle de leur propre espèce plutôt que dans une espèce différente.

L'expérience là aussi l'a prouvé. Si de jeunes animaux d'une certaine espèce sont élevés par des parents adoptifs d'une autre espèce, alors, quand ils auront atteint l'âge adulte, ils peuvent essayer de s'accoupler avec des membres de l'espèce qui les a adoptés plutôt qu'avec leurs congénères. Cela ne se produit pas toujours, mais on en connaît de nombreux exemples. (On ne sait pas encore pourquoi cela se produit dans certains cas mais pas dans d'autres.)

Chez les animaux captifs, cette tendance à pouvoir se fixer sur une autre espèce peut conduire à des situations bizarres. Quand des colombes élevées par des pigeons parviennent à l'âge de la maturité sexuelle, elles n'accordent aucune attention aux autres colombes et tentent de s'accoupler avec des pigeons. De même des pigeons élevés par des colombes essaient de s'accoupler avec des colombes. Un paon de zoo, élevé tout seul dans le même enclos qu'une tortue géante ne cessait de faire la roue devant la tortue ahurie, refusant d'avoir aucun contact avec les paonnes nouvellement arrivées.

J'ai appelé ce phénomène « més-impression »

Il est très répandu dans le domaine des relations homme-animal. Quand certains animaux, isolés de leurs congénères depuis la naissance, sont élevés par des êtres humains, ils peuvent réagir plus tard, non pas en mordant la main qui les a nourris, mais en s'accouplant avec elle. On a souvent vu des colombes réagir ainsi. Ce n'est pas une découverte nouvelle. On sait cela depuis l'Antiquité, où les dames romaines élevaient de petits oiseaux pour s'amuser de cette façon. (Léda, semble-t-il, était plus ambitieuse.) Il arrive parfois à des animaux familiers d'êtreindre des jambes humaines et d'essayer de s'accoupler à elles, comme le savent, par une pénible expérience, certains propriétaires de chiens. Les gardiens de zoo doivent également garder l'oeil bien ouvert durant la saison des amours. Ils doivent être prêts à résister aux avances de tous leurs pensionnaires depuis un émeu amoureux jusqu'à un cerf en rut quand les membres de ces espèces ont été isolés et élevés par des hommes. Je me suis trouvé moi-même un jour fort gêné des avances que me prodiguait un panda géant femelle. Cela se passait à Moscou,

où je m'étais arrangé pour le faire venir afin de l'accoupler avec le seul panda géant mâle qui se trouvait en dehors de la Chine. La femelle ne prêtait aucune attention à la cour pressante que le mâle lui faisait, mais quand je passai la main à travers les barreaux pour lui caresser le dos, elle réagit en levant la queue et en adoptant à mon égard une attitude flagrante d'invitation sexuelle alors que le panda mâle n'était qu'à deux mètres de là. La différence entre les deux animaux provenait du fait qu'elle s'était trouvée isolée des autres pandas à un âge beaucoup plus tendre que le mâle. Lui avait grandi en tant qu'authentique panda, mais elle était maintenant « humanisée ».

Parfois un animal ainsi « humanisé » peut sembler capable de faire la différence entre un humain mâle et un humain femelle lorsqu'il leur fait des avances, mais cela peut être trompeur. Ainsi un dindon mâle més-impressionné essayait de s'accoupler avec des hommes, mais attaquait les femmes. La raison en était assez curieuse. Les femmes portaient des jupes et des sacs à main. Les dindons mâles manifestent leur agressivité au moyen de leurs ailes abaissées et de leur caroncule. Aux yeux du dindon més-impressionné, les jupes devenaient des ailes pendantes et les sacs à main des caroncules. Il voyait donc les femmes comme des mâles rivaux et les attaquait, réservant ses avances sexuelles aux hommes.

Les zoos sont pleins d'animaux qui, par l'effet d'une charité humaine maladroite, ont été consciencieusement nourris et élevés puis rendus à la compagnie de leurs congénères. Mais les animaux ainsi isolés et apprivoisés les considèrent maintenant comme des étrangers appartenant à une espèce effrayante, étrange, « autre ». Il existe dans un zoo un chimpanzé mâle, qui depuis dix ans partage sa cage avec une femelle. Des tests médicaux montrent qu'il est sexuellement sain et l'on sait également que la guenon a eu des

petits avant d'être mise dans la même cage que lui. Mais comme il a été élevé seul par des humains, il ne lui accorde aucune attention. Jamais on ne le voit s'asseoir avec elle, la toiletter ni essayer de la monter. Pour lui, elle appartient à une autre espèce. Des années de contact avec elle, ne l'ont pas changé.

De tels sujets peuvent devenir extrêmement agressifs envers leur propre espèce, non pas parce qu'ils traitent leurs congénères comme des rivaux, mais parce qu'ils voient en eux des étrangers hostiles. Les rituels ordinaires, qui dans les circonstances normales permettent des arrangements sans effusion de sang, disparaissent soudain. Une mangouste femelle, élevée par des humains et apprivoisée, se vit donner un compagnon mâle capturé dans la brousse, avec l'espoir qu'ils allaient se reproduire, mais dès l'instant où il pénétra dans la cage elle l'attaqua. Ils finirent par atteindre un stade d'antipathie relativement stable, mais cela devait être pour le mâle une tension considérable car il ne tarda pas à avoir un ulcère à l'estomac et à mourir. La femelle redevint immédiatement l'animal amical qu'elle était jadis.

Une tigresse élevée par des hommes fut placée pour la première fois de sa vie dans une cage jouxtant celle d'un mâle capturé dans la jungle. Elle pouvait le voir et le sentir, mais ils ne pouvaient pas encore se rencontrer. C'était aussi bien, elle était si « humanisée » que dès qu'elle eut détecté sa présence, elle alla se réfugier à l'autre extrémité de sa cage et refusa d'en bouger. C'était une réaction anormale pour une tigresse, mais beaucoup plus normale pour un membre de l'espèce qui l'avait adoptée (l'espèce humaine) rencontrant un tigre. Elle alla plus loin : elle cessa de manger et s'obstina à refuser toute nourriture pendant plusieurs jours jusqu'au moment où l'on eut éloigné le mâle. Dans son cas il fallut plusieurs semaines

pour lui faire retrouver son état normal de bête active et affectueuse venant se frotter contre les barreaux pour se faire caresser par ses gardiens.

Parfois les conditions d'élevage sont telles que l'animal acquiert une personnalité sexuelle double. S'il est élevé par des humains en présence de sa propre espèce il peut, une fois adulte essayer de s'accoupler aussi bien avec des humains qu'avec ses congénères. La més-impression n'était que partielle car 1 Impression normale existe aussi jusqu'à un certain point. Cela n'aurait guère de chances de se produire avec un animal chez qui l'impression est très rapide, comme le caneton ou le poussin, mais les mammifères ont tendance à s'adapter plus lentement à la vie sociale. On a donc le temps de voir se produire Une double impression. De longues recherches effectuées par les Américains sur les chiens l'ont montré très clairement. La phase de socialisation pour les chiens domestiques s'étend de l'âge de vingt jours jusqu'à soixante jours. Si durant cette période les chiots domestiques sont complètement isolés de l'homme (c'est-à-dire si on les nourrit grâce à des commandes à distance), on obtient des animaux pratiquement sauvages. Si, au contraire, on les élève en présence tout à la fois de chiens et d'hommes, ils ont une attitude amicale envers les uns et les autres.

Les singes élevés dans un isolement total, à la fois par rapport à d'autres singes et d'autres espèces y compris l'homme, sont presque complètement incapables de s'adapter par la suite à aucune sorte de contact social. Placés avec des membres sexuellement actifs de leur propre espèce, ils ne savent pas comment réagir. La plupart du temps ils sont terrifiés à l'idée d'avoir le moindre contact social et s'assoient nerveusement dans un coin. Ils ont si bien échappé à toute impression que ce sont virtuellement des animaux non

sociaux, bien qu'ils appartiennent à une espèce extrêmement sociable. Si on les élève avec d'autres jeunes animaux de leur propre espèce, mais sans leur mère, ils ne présentent pas ces symptômes : il semble donc exister une forme d'impression par les compagnons en même temps qu'une impression par les parents. Les deux phénomènes peuvent contribuer à attacher un animal à son espèce.

Le monde de l'animal més-impressionné est étrange et effrayant. La més-impression crée un hybride psychologique dont les schémas de comportement appartiennent à sa propre espèce mais qu'il utilise envers l'espèce qui l'a adopté. Ce n'est qu'au prix de difficultés considérables qu'il peut se réadapter, et parfois même ce n'est pas possible. Pour certaines espèces, les signaux sexuels des congénères sont assez forts, les réactions à ces signaux assez instinctives pour que ces membres puissent survivre à une éducation anormale, mais chez beaucoup la force de l'impression est telle qu'elle domine tout.

Les amis des animaux seraient bien inspirés de se souvenir de cela quand ils s'amuse à « apprivoiser » de jeunes animaux sauvages. Les responsables des zoos sont fort déconcertés par les grandes difficultés auxquelles ils se heurtent pour élever nombre de leurs pensionnaires. Cela est dû parfois à des carences sur le plan de l'habitat ou de l'alimentation; mais trop fréquemment la véritable cause a été une més-impression avant l'arrivée au zoo de ces sujets.

Si nous nous tournons maintenant vers l'animal humain, l'importance de la més-impression apparaît clairement. Durant les premiers mois de sa vie un bébé humain passe par une phase de socialisation très sensible au cours de laquelle il s'attache de façon profonde et durable à son espèce et

particulièrement à sa mère. Comme dans le cas de l'impression animale, l'attachement ne dépend pas totalement des récompenses d'ordre physique accordées par la mère : par exemple, être nourri et toiletté. L'éducation par contact caractéristique de l'impression se produit également. Le jeune bébé ne peut demeurer auprès de sa mère en la suivant comme un caneton, mais il peut parvenir au même résultat en utilisant le schéma du sourire. Le sourire est un élément séduisant pour la mère qui l'encourage à rester avec le petit et à jouer avec lui. Ces interludes de jeux et de sourires aident à cimenter le lien entre l'enfant et sa mère. Chacun est impressionné par l'autre et un puissant attachement réciproque se forme, un lien solide qui est extrêmement important pour la suite de la vie de l'enfant. Les bébés bien nourris et bien soignés, mais privés de l'« amour » des premières impressions, risquent de rester des anxieux jusqu'à la fin de leurs jours. Les orphelins et les bébés qui doivent vivre dans des institutions où les attentions qu'on leur prodigue et les liens personnels se trouvent inévitablement limités, ne deviennent que trop fréquemment des adultes anxieux. Un lien solide, formé durant la première année de la vie, signifiera la possibilité de créer des liens non moins solides plus tard, au cours de la vie adulte.

Une bonne impression faite tôt ouvre à l'enfant un gros compte en manque affectif. Si par la suite il a des dépenses importantes, il aura sur quoi tirer. Si, quand il grandit, quelque chose tourne mal dans les rapports qu'il a avec ses parents (si ses parents se séparent, divorcent, si l'un d'eux meurt), sa résistance dépendra de la qualité de l'attachement conçu au cours de cette première année vitale. Plus tard, bien sûr, les ennuis prélèveront leur dû, mais ils seront mineurs comparés aux difficultés des premiers mois. Un enfant de cinq ans, évacué de Londres lors de la dernière guerre et séparé de

ses parents, répondait quand on lui demandait qui il était : « Je suis le rien de personne. » De toute évidence le choc de la séparation avait été préjudiciable, mais la question de savoir si, dans ces cas-là, il risque de provoquer un dommage durable dépend dans une large mesure du fait qu'il vient confirmer ou infirmer des expériences antérieures. S'il les infirme, cela provoquera un étonnement allant jusqu'au désarroi mais auquel on peut remédier, alors que la confirmation tendra à durcir et à renforcer les premières anxiétés.

Si nous passons maintenant à la grande phase d'attachement suivant, nous en arrivons au phénomène sexuel de la formation du couple. Le « coup de foudre » peut ne pas nous arriver à tous, mais c'est loin d'être un mythe. L'acte de tomber amoureux a toutes les propriétés du processus d'impression. Il existe une période de sensibilité particulière (le début de la vie adulte) où il a le plus de chances de se produire; c'est un phénomène relativement rapide; ses effets sont durables par rapport au temps qu'il lui faut pour se produire; et il est capable de durer même en dépit d'une absence flagrante de récompenses.

On pourrait arguer que pour nombre d'entre nous les premières expériences de formation de couple ont un caractère instable et éphémère. Il suffit de répondre que durant les années de puberté et de l'immédiate post puberté, la capacité de constituer des liens de couple sérieux prend quelque temps à mûrir. Cette lente maturation assure une phase de transition durant laquelle nous pouvons, si l'on peut dire, tâter l'eau avant de nous y jeter. S'il n'en était pas ainsi, nous nous trouverions tous complètement fixés dès nos premières amours. Dans la société moderne, la phase naturelle de transition a été artificiellement allongée par la persistance injustifiée, des liens avec les parents. Les parents ont tendance

à se cramponner à leur progéniture à une époque où, biologiquement parlant, ils devraient la laisser libre. La raison est bien simple : les exigences complexes du zoo humain ne permettent pas à un individu de quatorze ou quinze ans de survivre dans l'indépendance. Cette impossibilité lui confère une qualité puérile qui encourage la mère et le père à continuer à réagir en parents malgré le fait que leur rejeton est désormais sexuellement mûr. Cette attitude a pour effet à son tour de prolonger un grand nombre des schémas infantiles de la progéniture si bien qu'ils viennent de façon tout à fait anormale recouvrir les nouveaux schémas adultes. Cela provoque des tensions considérables et on observe souvent une contradiction entre le lien parent-progéniture et la tendance toute fraîche chez les jeunes à former un nouveau couple sexuel.

Ce n'est pas la faute des parents si leurs enfants ne sont pas encore capables de se débrouiller dans le monde extérieur super tribal. Ce n'est pas non plus la faute des enfants s'ils ne peuvent s'empêcher d'émettre des signaux infantiles de détresse à leurs parents. C'est la faute de l'environnement urbain contre nature, qui exige plus d'années d'apprentissage que n'en permet le rythme de développement biologique du jeune animal humain.

Malgré le problème ainsi posé du développement de nouvelles relations de couple, l'impression sexuelle ne tarde pas à émerger envers et contre tout, Le jeune amour peut avoir un caractère typiquement éphémère, mais il peut être aussi d'une extrême intensité, à telle enseigne que des fixations permanentes sur des « amours enfantines » se produisent bel et bien dans un certain nombre de cas, en dépit du caractère fort peu pratique de ces relations sur le plan socio-économique. Même si, sous le poids de toutes ces

pressions, ces liens de couple ne tiennent pas, ils peuvent laisser leur marque. On a fréquemment le sentiment que, dans la recherche plus tard d'un partenaire sexuel, lors de la phase adulte de totale indépendance, on retrouve les échos d'une quête inconsciente en vue de redécouvrir certaines des caractéristiques clefs de la toute première impression sexuelle. Si cette recherche en fin de compte n'aboutit pas, cela peut fort bien constituer un facteur invisible qui contribue à saper un mariage par ailleurs réussi.

Ce phénomène de confusion de liens ne se limite pas au cas des « amours enfantines ». On peut l'observer à n'importe quel stade, et il risque notamment de constituer un sévère écueil pour les seconds mariages, qui sont fréquemment l'occasion de comparaisons silencieuses - et parfois pas tellement silencieuses - avec le ou la partenaire précédent. Il peut également jouer un rôle important et nuisible quand on confond le lien parent-progéniture avec le lien sexuel du couple. Il importe pour comprendre cela d'examiner de nouveau ce que le lien parent-progéniture signifie pour le tout jeune enfant. Il représente pour lui trois éléments : 1. Ce sont mes parents particuliers, personnels; 2. C'est l'espèce à laquelle j'appartiens; 3. C'est l'espèce où je chercherai plus tard un ou une partenaire.

Les deux premières instructions sont assez claires; c'est avec la troisième que peuvent surgir les difficultés. Si le lien primitif avec le parent du sexe opposé a été particulièrement persistant, il se peut que certaines des caractéristiques individuelles du père ou de la mère viennent influencer par la suite la formation des liens sexuels du rejeton. Au lieu de considérer le message comme signifiant : « Voilà l'espèce où je chercherai plus tard un partenaire », l'enfant le comprend comme : « Voici le type de personne que je veux plus tard

avoir comme partenaire. »

Une influence limitatrice de cet ordre peut devenir un sérieux problème. Toute intervention dans le processus de formation du lien sexuel ayant son origine dans la persistance d'une image parentale peut conduire à une sélection particulière du partenaire qui, à tous autres égards, n'est absolument pas approprié. Inversement, un partenaire par ailleurs parfaitement adéquat peut ne pas parvenir à une union vraiment satisfaisante parce qu'il ou elle manque de certaines caractéristiques accidentelles mais capitales qui étaient celles d'un des parents du partenaire. « (Mon père ne ferait jamais ça. - Mais je ne suis pas ton père,) ».

Cet ennuyeux phénomène de confusion de liens est causé, semble-t-il, par l'isolement poussé à un point anormal de l'unité familiale qu'on observe si souvent dans le monde encombré du zoo humain. Le phénomène des « étrangers parmi nous » a tendance à atténuer le caractère de partage tribal, de métissage mondain caractéristique de communautés plus petites. Sur la défensive, les familles se replient sur elles-mêmes, s'enfermant chacune à l'écart dans des rangées bien nettes de cages en terrasses ou mitoyennes. La situation ne donne malheureusement aucun signe qu'elle va s'améliorant : ce serait plutôt le contraire.

Après la question de confusion de liens, il nous faut examiner une autre aberration, plus étrange encore, de l'impression humaine : notre propre version de la més-impression. Nous abordons ici le monde insolite de ce que l'on a appelé le fétichisme sexuel.

Pour une minorité d'individus, le caractère de la première expérience sexuelle peut avoir un effet

psychologiquement paralysant. Au lieu de garder l'impression de l'image d'un partenaire particulier, ce type d'individu se fixe sexuellement sur quelque objet inanimé qui se trouvait alors là. On ne sait pas très bien pourquoi tant d'entre nous échappent à ces fixations anormales sur le plan de la reproduction. Cela dépend peut être de la vivacité ou de la violence de certains aspects des circonstances dans lesquelles, pour eux, s'est effectuée leur première grande découverte sexuelle. Quoi qu'il en soit, ce phénomène est assez étonnant.

A en juger d'après les dossiers cliniques disponibles, il semble que l'attachement à un fétiche sexuel se produise le plus fréquemment quand l'acte sexuel est pour la première fois consommé spontanément ou quand l'individu est seul. Dans bien des cas on peut remonter jusqu'à la première éjaculation d'un jeune adulte mâle qui a souvent lieu en l'absence d'une femelle et sans les préliminaires habituels de formation de couple. Tel objet caractéristique qui se trouve là au moment de l'éjaculation prend aussitôt un caractère sexuel tout à la fois puissant et durable. On dirait que toute la force d'impression de la formation des liens de couple se trouve accidentellement dirigée sur un objet inanimé, lui conférant en un éclair un rôle capital pour le reste de la vie sexuelle de l'individu intéressé. Cette forme frappante de més-impression n'est probablement pas si rare qu'il semble. La plupart d'entre nous se trouvent acquérir leur premier lien de couple avec un membre du sexe opposé plutôt qu'avec des gants fourrés ou des bottes de cuir, et nous sommes ravis d'afficher ouvertement nos liens, persuadés que nous sommes que les autres comprendront et partageront nos sentiments; mais le fétichiste, solidement impressionné par tel objet sexuel insolite, tend à garder le silence sur le bénéficiaire de son étrange attachement. Cet objet inanimé de son impression sexuelle, qui a pour lui une importance si considérable, ne

représenterait rien pour les autres et, par crainte du ridicule, il garde le secret là-dessus. Non seulement cela ne signifie rien pour la vaste majorité des gens, pour les non-fétichistes, mais cela ne signifie pas grand-chose non plus pour d'autres fétichistes, chacun ayant sa propre spécialité. Des gants fourrés ne représentent pas plus pour un fétichiste de la botte de cuir que pour un non-fétichiste. Le fétichiste se trouve donc isolé par sa propre forme, hautement spécialisée, d'impression sexuelle.

On peut rétorquer qu'il existe certaines catégories d'objets que l'on rencontre avec une surprenante fréquence dans le monde des fétichistes.

Ainsi les articles en caoutchouc sont-ils monnaie courante. La signification de ce phénomène apparaîtra plus clairement si nous examinons quelques cas précis de fétichisme.

Un garçon de douze ans jouait avec un manteau de fourrure en renard lorsqu'il connut sa première éjaculation. Dans sa vie adulte il ne parvenait à trouver la satisfaction sexuelle qu'en présence de fourrures. Il était incapable de s'accoupler avec des femelles dans des conditions normales. Une jeune fille avait eu l'expérience de son premier orgasme tout en étreignant un morceau de velours noir tandis qu'elle se masturbait. Lorsqu'elle fut devenue adulte, le velours devint un élément essentiel de sa vie sexuelle. Sa maison tout entière était décorée avec du velours et elle ne se maria qu'afin d'avoir plus d'argent pour se permettre d'acheter plus de velours. Un garçon de quatorze ans avait eu sa première expérience sexuelle avec une fille qui portait une robe de soie. Plus tard, il se révéla incapable de faire l'amour à une femelle nue. Il ne pouvait être excité que si elle portait une robe de soie. Un

autre jeune garçon était penché par la fenêtre quand se produisit sa première éjaculation. Il aperçut par hasard une silhouette qui passait dehors sur la route, marchant avec des béquilles. Une fois marié, il ne pouvait faire l'amour à sa femme que si elle portait des béquilles au lit. Un garçon de neuf ans se manipulait le pénis avec un gant de cuir souple lors de sa première éjaculation. Devenu adulte, il devint un fétichiste du gant et il en possédait plusieurs centaines de paires. Toutes ses activités sexuelles étaient axées sur ces gants.

Il existe de nombreux exemples de ce genre, qui montrent clairement le lien entre l'adulte fétichiste et sa première expérience sexuelle. Parmi les autres objets qu'on rencontre fréquemment dans les pratiques fétichistes, il faut citer : les chaussures, les bottes de cheval, les cols durs, les corsets, les bas, les sous-vêtements, le cuir, le caoutchouc, les tabliers, les mouchoirs, les cheveux, les pieds et certains costumes tels que les uniformes d'infirmière. Ils deviennent parfois les éléments essentiels indispensables à un accouplement réussi (et, à part cela, normal). Parfois ils remplacent totalement le partenaire sexuel. La texture semble être une caractéristique importante de la plupart d'entre eux, souvent parce que des pressions et des frictions de diverses sortes ont dû jouer un rôle essentiel dans le premier éveil sexuel de la vie d'un individu. S'il s'agit d'une substance ayant des qualités tactiles tout à fait caractéristiques, alors elle semble avoir de fortes chances de devenir un fétiche sexuel. Cela pourrait expliquer la fréquence avec laquelle on rencontre parmi les fétiches le caoutchouc, le cuir et la soie, par exemple.

La chaussure, la botte et le pied constituent également des fétiches assez communs et sans doute là aussi pourrait-il s'agir du souvenir d'une pression contre le corps. Il existe le

cas classique d'un garçon de quatorze ans qui jouait avec une fille de vingt ans, laquelle portait des chaussures à talons hauts. Il était allongé sur le sol et, par jeu, elle se planta sur lui et le piétina. Lorsque le pied de la jeune fille se posa sur son pénis, il éprouva sa première éjaculation. Quand il fut devenu adulte, cela devint sa seule forme d'activité sexuelle. Durant son existence il parvint à persuader plus d'une centaine de femmes de le piétiner en portant des chaussures à talons hauts. Pour réunir les conditions idéales, la partenaire devait peser un certain poids et porter des chaussures d'une certaine couleur. La rencontre originale devait être recréée aussi précisément que possible afin de produire une réaction maximale.

Ce dernier cas montre très clairement comment peut apparaître le masochisme. Ainsi un autre jeune garçon connut spontanément sa première expérience sexuelle alors qu'il luttait avec une fille beaucoup plus grande que lui. Plus tard il fit une fixation sur des femmes lourdes et agressives qui étaient prêtes à lui faire du mal lors de leurs rencontres sexuelles. Il n'est pas difficile d'imaginer comment certaines formes de sadisme pourraient se développer de la même façon.

L'attachement à un fétiche sexuel diffère à plusieurs égards du processus de conditionnement habituel. Comme l'impression (ou comme les expériences traumatiques que j'ai mentionnées au début de ce chapitre) il s'agit d'un phénomène très rapide, qui a un effet durable et qui est très difficilement réversible. Il se produit également à une période de sensibilité particulière. Comme la més-impression, il fixe l'individu sur un objet anormal, détournant le comportement sexuel de l'objet biologiquement normal, à savoir un membre du sexe opposé. Le dommage, ce n'est pas tant qu'un objet du genre d'un gant

de caoutchouc acquière une signification sexuelle; c'est plutôt l'élimination totale de tous les autres objets sexuels qui crée le problème. La més-impression est si puissante dans les cas que j'ai cités qu'elle « use » tout l'intérêt sexuel disponible. De même que dans l'expérience que j'ai citée plus haut le caneton ne suivra que le ballon orange et n'accordera aucune attention à sa véritable mère, de même le fétichiste du gant ne s'accouplera qu'avec un gant et ne s'intéressera absolument pas à des partenaires éventuelles. C'est le caractère exclusif du phénomène d'impression qui provoque les difficultés quand le mécanisme fait long feu. Nous constatons tous que la texture de certains matériaux, que certaines pressions ont un rôle stimulant en tant qu'accessoires dans les rencontres sexuelles. Il n'y a rien d'étrange au fait de réagir à des soies douces, à des velours. Mais si l'on se fixe exclusivement là-dessus au point d'acquérir l'équivalent d'un lien de couple avec ces matériaux (comme le fétichiste de la chaussure qui, lorsqu'il se trouvait seul avec des chaussures de femme, « rougissait en leur présence comme si c'étaient des femmes elles-mêmes »), alors quelque chose s'est définitivement mal passé en ce qui concerne le mécanisme d'impression.

Pourquoi un nombre peu élevé, mais néanmoins considérable d'animaux humains souffrent-ils de cette forme de més-impression ? D'autres animaux, vivant dans les conditions naturelles de la vie sauvage ne semblent pas en être victimes. Pour eux le phénomène ne se produit que lorsqu'ils sont capturés et élevés dans des conditions extrêmement artificielles, ou lorsqu'ils sont gardés dans des enclos avec des individus d'une autre espèce, ou bien quand on pratique sur eux des expériences particulières. C'est peut-être là qu'est la clef. Comme je l'ai déjà souligné, dans un zoo humain les conditions sociales sont extrêmement artificielles pour notre simple espèce tribale. Dans nombre de nos supertribus le

comportement sexuel est très sévèrement limité à l'époque critique de la puberté. Mais, bien qu'il se dissimule et qu'il s'enveloppe sous toutes sortes d'inhibitions contre nature, rien ne peut le refréner totalement. Il ne tarde pas à franchir toutes les barrières. Si quand cela arrive, certains objets extrêmement caractéristiques se trouvent présents, ils peuvent alors acquérir un pouvoir d'impression exagéré. Si l'adolescent en voie de développement avait été initié graduellement plus tôt aux questions sexuelles et si ses premières explorations dans ce domaine avaient été plus riches et moins limitées par tous les artifices de la supertribu, alors on aurait peut-être pu éviter la més-impression qui s'est produite plus tard. Il serait intéressant de savoir combien de cas du fétichisme le plus extrême s'incarnaient en des enfants seuls sans frère ni soeur ou bien qui, au début de leur adolescence, étaient timides et redoutaient les contacts personnels, ou bien qui vivaient dans une famille assez stricte. Il faudrait ici pousser plus loin les recherches, mais je parierais que la proportion serait élevée.

Une forme importante de més-impression que je n'ai pas mentionnée est l'homosexualité. Je n'en ai pas encore parlé car c'est un phénomène plus complexe et parce que la més-impression n'est qu'un des éléments de l'affaire. Le comportement homosexuel peut avoir quatre origines différentes. Tout d'abord, il peut s'agir d'un cas de més-impression à peu près identique au fétichisme. Si la première expérience sexuelle dans la vie d'un individu est très forte et si elle se produit à la suite d'une rencontre intime avec un membre du même sexe, alors une fixation sur ce sexe peut rapidement se développer. Si deux adolescents luttent ensemble ou s'adonnent à telle ou telle forme de jeu sexuel et qu'une éjaculation se produise, cela peut provoquer une més-impression. Ce qui est étrange, c'est que les garçons partagent

souvent de précoces expériences sexuelles d'une forme ou d'une autre et que pourtant la majorité deviennent des adultes hétérosexuels. Là encore il faudrait en savoir beaucoup plus sur le facteur qui détermine la fixation chez quelques individus mais pas chez la majorité. Comme dans le cas des fétichistes, la situation a sans doute un rapport avec le degré de richesse auquel a pu atteindre l'expérience mondaine du garçon en question. Plus il a été limité dans ses contacts mondains plus il s'est trouvé coupé d'interactions personnelles, plus sa toile sexuelle sera blanche. La plupart des garçons, en fait, possèdent une sorte de tableau noir sexuel sur quoi des incidents sont esquissés, effacés et redessinés. Mais le garçon introverti conserve sa toile sexuelle d'une blancheur virginale. Quand quelque chose finit par se dessiner dessus, l'événement a un impact infiniment plus fort et sans doute en conservera-t-il toute sa vie l'image. Les garçons bagarreurs et extravertis peuvent se trouver entraînés dans des activités homosexuelles, mais ils ne verront là que de simples expériences et passeront outre, ajoutant d'autres expériences encore au fur et à mesure qu'ils pousseront plus avant leur exploration de la société.

Cela m'amène aux autres causes du comportement homosexuel qui persiste. Je dis « qui persiste » parce que, bien sûr, on observe de brèves et fugitives activités homosexuelles chez la grande majorité des individus des deux sexes à un moment quelconque de leur vie, dans le cadre de leurs explorations sexuelles générales. Pour la plupart des gens, il s'agit d'expériences bénignes et qui se limitent généralement à l'enfance. Mais chez certains, les schémas homosexuels persistent durant toute la vie, allant fréquemment jusqu'à l'exclusion presque totale, sinon totale, des activités hétérosexuelles. Une més-impression du type que j'ai décrite n'explique pas tous ces cas. Une seconde cause, bien simple,

est que le sexe opposé se comporte d'une façon exceptionnellement désagréable envers tel individu en particulier. Un garçon terrorisé par des filles peut fort bien en arriver à considérer les autres mâles comme des partenaires sexuels plus attirants, en dépit du fait qu'en tant que partenaires ils constituent des objets sexuellement inadéquats. Une fille terrorisée à l'excès par les garçons peut réagir de la même façon et chercher chez d'autres filles des partenaires sexuelles. La terreur n'est bien entendu pas le seul mécanisme. La trahison et d'autres formes de châtement social ou physique infligé par le sexe opposé peuvent avoir des effets tout aussi sensibles. (Même si le sexe opposé ne se montre pas directement hostile, les pressions culturelles imposant de sévères limites aux activités hétérosexuelles peuvent aboutir au même résultat.)

Une troisième influence déterminante dans la formation d'un homosexuel invétéré c'est l'estimation faite pendant l'enfance des rôles respectifs des parents. Si un enfant a un père faible, dominé par la mère, il court le risque de confondre et d'inverser les rôles masculin et féminin. Cela l'entraîne plus tard à choisir dans le mauvais sexe le partenaire avec lequel il entend former un couple.

La quatrième cause est plus évidente. Si pendant une longue période de temps des membres du sexe opposé sont totalement absents de l'environnement d'un individu, alors des membres du même sexe en arrivent à représenter pour lui la meilleure solution de rechange pour les rencontres sexuelles. Un mâle ainsi isolé des femelles, ou une femelle ainsi isolée des mâles peut s'adonner avec persistance à l'homosexualité sans qu'aucun des trois autres facteurs que j'ai cités ait la moindre influence. Ainsi, un prisonnier mâle peut avoir échappé à la més-impression, avoir un penchant pour le sexe opposé, avoir

eu un père qui dominait sa mère dans un style absolument masculin, et devenir pourtant un homosexuel à long terme s'il se trouve confiné dans la communauté totalement mâle d'une prison où ce qui ressemble le plus à un corps femelle est un autre corps mâle. Si, dans les prisons, les pensionnats, à bord des navires ou dans les casernes la condition unisexuelle se prolonge quelques années, 1 homosexuel opportuniste peut finir par être conditionné aux satisfactions que lui apportent les schémas sexuels qui lui sont imposés et peut persister à s'y conformer même après avoir retrouvé un environnement hétérosexuel.

De ces quatre influences conduisant à un comportement homosexuel persistant, la première seule concerne le présent chapitre, mais il était important de les discuter toutes ici afin d'expliquer le rôle partiel que joue la més-impression dans ce phénomène sexuel particulier.

Le comportement homosexuel chez les autres animaux relève généralement de la variété dite solution de rechange et disparaît en présence de membres sexuellement actifs du sexe opposé. On observe toutefois certains exemples d'animaux qui persistent à rester homosexuels dans des cas où on a pratiqué sur eux des expériences sociales particulières. Si, par exemple, on garde de jeunes canards en groupes de cinq à dix individus composés uniquement de mâles durant les soixante quinze premiers jours de leur existence et que durant cette période ils ne rencontrent jamais une femelle de leur espèce, ils deviennent homosexuels à titre permanent. Lorsque une fois devenus adultes, on les lâche dans un étang où se trouvent aussi bien des mâles que des femelles, Ils ne prêtent aucune attention aux femelles et forment entre eux des couples homosexuels. La situation persiste plusieurs années, probablement durant toute la vie des canards homosexuels et

rien de ce que peuvent faire les femelles n'y changera quoi que ce soit. On sait pertinemment que des colombes gardées en couples homosexuels s'accouplent entre elles et peuvent former des liens de couple tout à fait durables. Deux mâles que l'on avait ainsi impressionnés sexuellement l'un vis-à-vis de l'autre sont passés par tout le cycle de reproduction, collaborant à bâtir un nid, à couvrir les oeufs et à élever les petits. Les oeufs fertiles, bien sur, devaient provenir du nid d'un vrai couple, mais ils étaient aussitôt acceptés, chacun des mâles homosexuels réagissant comme s'ils avaient été pondus par son partenaire. Si l'on avait amené une vraie femelle une fois que le lien de couple homosexuel avait lancé les deux mâles dans leur cycle pseudo-reproducteur, sans doute ne lui auraient-ils accordé aucune attention. A ce stade l'homosexualité était devenue persistante, du moins pour la durée de tout ce cycle de reproduction.

La més-impression chez l'animal humain ne se limite pas aux seules relations sexuelles. Elle peut aussi se produire dans les relations entre parents et progéniture. On n'a pas de preuves concluantes que des bébés humains aient été impressionnés par des parents d'une autre espèce. Les célèbres cas, de prétendus « enfants-loups » (bébés abandonnés ou perdus qui ont été allaités et élevés par des louves) n'ont jamais été vraiment prouvés et doivent rester pour l'instant dans le domaine de la fiction. Toutefois un pareil phénomène pourrait se produire, et il n'est pas douteux que les enfants-loups seraient parfaitement més-impressionnés par leurs parents adoptifs.

On encourage au contraire presque quotidiennement le processus inverse. Quand un parent adoptif humain élève un jeune animal, ce n'est pas seulement l'animal familier qui devient més-impressionné. Le parent adoptif humain souffre

également souvent d'une intense més-impression et réagit devant le jeune animal comme si c'était un bébé humain. Il lui prodigue le même genre de dévouement affectif et connaît le même genre de désespoir si quelque chose tourne mal.

Tout comme un pseudo-parent, tel le ballon orange du caneton a certaines qualités clefs qui permettent la més-impression (c'est un grand objet mobile), de même le pseudo-bébé devient plus acceptable s'il possède certaines qualités caractéristiques du petit humain. Les bébés humains sont sans défense, tièdes, arrondis, ils ont le visage plat, de grands yeux et ils pleurent. Plus un jeune animal possède de ces propriétés, plus il a des chances d'encourager la formation d'un lien parent-progéniture avec un parent adoptif humain més-impressionné. Nombre de jeunes mammifères possèdent presque tous ces propriétés et il est extrêmement facile pour un être humain de se trouver en quelques minutes més-impressionné par eux. Un faon doux, tiède et aux grands yeux, qui appelle sa mère en râlant, un chiot tout rond et désemparé qui pleure sa mère disparue projettent une puissante image infantile à laquelle peu de femmes humaines sont capables de résister. Comme certaines des propriétés infantiles de ces animaux sont plus fortes encore que celles d'un vrai bébé humain, les stimuli exagérés que cause le pseudo-enfant peuvent fréquemment devenir plus puissants que les stimuli naturels et la més-impression se fait intense.

Les pseudo-bébés animaux présentent un grave inconvénient : ils grandissent trop vite. Même ceux qui se développent lentement deviennent des adultes actifs en une fraction seulement du temps qu'il faut à un véritable enfant humain pour grandir. Quand cela se produit ils deviennent souvent incontrôlables et perdent leur séduction. Mais l'animal humain appartient à une espèce ingénieuse et il a pris des

mesures pour parer à cette regrettable situation. Grâce à un élevage sélectif pratiqué pendant des siècles, il a réussi à rendre ces animaux familiers plus infantiles si bien que les chats et les chiens adultes, par exemple, sont un peu des versions juvéniles de leurs homologues sauvages. Ils restent plus enclins à jouer, moins indépendants, et ils continuent à remplir leur rôle de substituts d'enfant.

Chez certaines races de chien (les bichons ou chiens de salon) ce processus a été poussé jusqu'à l'extrême. Non seulement ils se comportent de façon plus juvénile, mais également leur aspect, leurs sentiments et les sons qu'ils émettent sont plus juvéniles. On a modifié leur anatomie tout entière pour les faire correspondre plus étroitement à l'image d'un bébé humain, même quand ils sont adultes. Ainsi ils peuvent jouer de façon satisfaisante le rôle de pseudo-enfant, non pas pendant les quelques mois où ils sont des chiots, mais pendant dix ans ou davantage, c'est-à-dire pendant une période qui commence à correspondre à celle de l'enfance humaine. Qui plus est, ils ont un avantage sur le vrai bébé, car ils demeurent comme des bébés durant toute cette période.

Le pékinois en est un bon exemple. L'ancêtre sauvage du pékinois (comme de tous les chiens domestiques) est le loup, un animal qui peut peser jusqu'à près de soixante-dix kilos. C'est à peu près le poids moyen d'un humain européen adulte. Un bébé humain nouveau-né pèse entre cinq et dix livres, la moyenne étant légèrement supérieure à six livres. Donc, pour faire du loup un pseudo-bébé acceptable, il a fallu le ramener au quinzième environ de son poids original. Le pékinois est un triomphe de cette méthode, puisqu'il pèse aujourd'hui entre trois et cinq kilos, avec une moyenne d'environ quatre kilos. Ce n'est déjà pas mal. Il correspond au bébé en poids et, même devenu adulte, il conserve la première

des qualités vitales d'un pseudo-bébé : c'est un petit objet. Mais il faut d'autres améliorations. Les pattes d'un chien typique sont trop longues par rapport à son corps. Leurs proportions rappellent plus celles de l'adulte humain que celles du bébé humain aux membres courts. Au diable donc les pattes ! Grâce à un élevage soigneusement sélectif on peut produire des races ayant des pattes de plus en plus courtes jusqu'au moment où elles ne sont plus capables que de trotter. Cela a pour effet non seulement de corriger les proportions, mais également, en prime, de rendre les animaux plus maladroits et plus désemparés. Autant de précieuses caractéristiques infantiles.

Mais il manque encore quelque chose. Le chien est assez tiède au toucher mais pas assez doux. A l'état sauvage son pelage naturel est trop court, il est rude et dru. Au diable donc le pelage! on fait donc une fois de plus appel à un élevage sélectif qui produit un pelage long, doux et soyeux, recréant la sensation essentielle de la super douceur infantile.

Il faut apporter d'autres modifications encore à la forme qu'a le chien à l'état sauvage. Il doit devenir plus rebondi de forme, avoir de plus grands yeux et la queue plus courte. Il suffit de regarder un pékinois pour voir que l'on a imposé avec succès ces modifications. Ses oreilles se dressaient et elles étaient trop pointues. En les faisant plus grandes, plus tombantes et couvertes de longs poils, on a pu leur donner une ressemblance acceptable avec les cheveux d'un tout petit enfant. La voix du loup sauvage est trop grave mais la diminution de la taille du corps a opéré et l'animal a des intonations plus aiguës, plus infantiles. Enfin, il y a le faciès. La tête d'un chien sauvage est beaucoup trop pointue, et là aussi il faut un peu de chirurgie plastique sur le plan génétique. Peu importe si l'opération déforme la mâchoire et rend

l'alimentation difficile, il faut le faire. Et voilà le pékinois qui se retrouve avec une tête aplatie et infantile. Là encore il y a un avantage supplémentaire car il est devenu plus désemparé et plus dépendant de ses pseudo-parents pour lui fournir une alimentation convenablement préparée, autre activité essentielle des parents. Et voilà notre pseudo-bébé pékinois, plus doux, plus rond, plus désemparé, aux yeux plus grands et au faciès plus aplati, prêt à créer de puissants liens més-impressionnés chez tout adulte humain disponible qui se présente. Et cela marche. Cela marche si bien que non seulement on les dorlote, mais qu'ils vivent également avec les humains, qu'ils voyagent avec eux, qu'ils ont leurs médecins (vétérinaires), qu'on les enterre fréquemment dans des tombes comme les humains et qu'on leur laisse même de l'argent par testament comme à une véritable progéniture humaine.

Comme je l'ai déjà dit, à propos d'autre chose, il s'agit là d'une description et non d'une critique. On comprend mal comment tant de gens critiquent de telles affinités quand elles répondent de façon si évidente à un besoin fondamental, qui souvent ne saurait se satisfaire de façon normale. On a plus de mal encore à comprendre pourquoi certaines gens tolèrent cette forme de més-impression, mais pas d'autres. De nombreux humains, par exemple, sont choqués par la més-impression sexuelle, et ils se révoltent à l'idée d'un homme qui fait l'amour à un objet fétiche, ou bien qui s'accouple avec un autre mâle, et pourtant ils acceptent volontiers la més-impression parentale grâce à laquelle un adulte humain caresse un bichon ou donne le biberon à un bébé singe. Mais pourquoi font-ils la distinction ? Biologiquement parlant, il n'y a pratiquement pas de différence entre les deux activités. Toutes deux reposent sur une més-impression et toutes deux sont des aberrations de relations humaines normales. Mais

bien qu'au sens biologique il faille les classer toutes deux comme des anomalies, ni l'une ni l'autre ne causent le moindre mal aux passants, aux individus qui ne participent pas à ces relations. On peut estimer qu'il serait plus satisfaisant pour le fétichiste ou pour l'ami des animaux sans enfant de pouvoir savourer les joies d'une vie familiale épanouie, mais c'est eux qui sont privés, pas nous, et nous n'avons aucune raison de leur manifester ni à l'un ni à l'autre la moindre hostilité.

Il nous faut accepter le fait que, vivant dans un zoo humain, nous allons inévitablement être victimes de nombreuses relations anormales. Nous allons forcément nous trouver exposés dans des conditions insolites à des stimuli insolites. Notre système nerveux n'est pas équipé pour y faire face et parfois nos schémas de réaction ne fonctionneront pas. Comme les animaux de zoo ou de laboratoire, nous pouvons avoir des fixations étranges et parfois nuisibles, ou nous pouvons souffrir d'une grave confusion de liens. Cela peut arriver à n'importe qui d'entre nous, à tout moment. C'est simplement un des risques de l'existence de pensionnaires d'un zoo humain. Nous sommes tous des victimes en puissance, et la réaction la plus appropriée, quand nous observons ces anomalies chez quelqu'un d'autre, est la compassion plutôt que la froide intolérance.

VI

LA COURSE AUX STIMULI

QUAND un homme atteint l'âge de la retraite, il rêve souvent de s'asseoir tranquillement au soleil. En se détendant et « en se la coulant douce » il espère allonger une vieillesse agréable. S'il parvient à réaliser son rêve de s'asseoir au soleil, une chose est certaine : il n'allongera pas sa vie, il la raccourcira. La raison en est simple : il aura renoncé à la course aux stimuli. Dans le zoo humain c'est une épreuve dans laquelle nous sommes engagés tout au long de notre vie et, si nous l'abandonnons ou si nous nous y prenons mal, nous risquons de graves ennuis.

L'objet de la lutte est d'obtenir de l'environnement la quantité optimale de stimulations. Cela ne veut pas dire la quantité maximale. On peut être sur-stimulé tout aussi bien que sous-stimulé. L'optimum (ou le juste milieu) se situe quelque part entre ces deux extrêmes. C'est comme quand il s'agit de régler le volume de musique provenant d'un récepteur de radio : si le volume est trop bas il n'apporte rien et s'il est trop haut, il provoque la souffrance. A un point entre les deux, il existe le niveau idéal et parvenir à ce niveau par rapport à l'ensemble de notre existence est le but de la course aux stimuli.

Pour le membre de la super tribu, ce n'est pas facile. Tout se passe comme s'il était entouré de centaines de « récepteurs radio » de comportement, les uns murmurant et les autres vociférant. Si, dans des situations extrêmes, ils

chuchotent tous ou bien répètent avec monotonie les mêmes sons inlassablement, il souffrira d'un ennui aigu. S'ils vocifèrent tous, il sera soumis à une sévère tension.

Notre lointain ancêtre de la tribu ne voyait pas là un problème aussi ardu. Les exigences de la survie suffisaient à l'occuper. Il avait besoin de tout son temps et de toute son énergie pour rester en vie, pour trouver à manger et à boire, pour défendre son territoire, pour éviter ses ennemis, pour engendrer et élever ses petits, pour construire et protéger son abri. Même dans des situations exceptionnellement mauvaises, les épreuves qu'il avait à affronter étaient du moins relativement simples. Jamais il n'a pu être soumis aux frustrations subtiles ou complexes ni aux conflits qui sont devenus si caractéristiques de l'existence supertribale. Sans doute n'a-t-il pas souffert indûment non plus de l'ennui qui peut naître de la sous-stimulation et que, paradoxalement, la vie supertribale peut également imposer. Les formes avancées de la course aux stimuli sont donc une spécialité de l'animal urbain. Nous ne les observons pas chez les animaux sauvages ni chez les hommes « sauvages » dans leur environnement naturel. Nous les trouvons en revanche tout à la fois chez les citadins et chez une espèce particulière de citadins, le pensionnaire du zoo.

Comme le zoo humain, le zoo animal assure à ses occupants la sécurité d'un ravitaillement régulier en nourriture et en eau, la protection contre les éléments et les attaques des bêtes de proie. Le zoo prend soin de leur hygiène et de leur santé. Il peut aussi dans certains cas les soumettre à de sévères tensions. Dans cet état hautement artificiel, les animaux du zoo sont eux aussi contraints de passer de la lutte pour la survie à la lutte pour le stimulus. Quand ils perçoivent trop peu du monde qui les entoure, il leur faut imaginer des

façons d'augmenter cet apport. De temps en temps, quand ils en reçoivent trop (comme c'est le cas chez un animal fraîchement capturé et qui s'affole), il leur faut essayer d'en diminuer la quantité.

Le problème est plus grave pour certaines espèces que pour d'autres. A cet égard il existe deux sortes fondamentales d'animaux : les spécialistes et les opportunistes. Les spécialistes sont ceux qui ont mis au point un système de survie extrêmement élaboré sur lequel ils comptent pour leur existence même et qui domine leur vie. On pourrait citer parmi ces créatures les fourmiliers les koalas, les pandas géants, les serpents et les aigles. Dès l'instant que les fourmiliers ont leurs fourmis, les koalas leurs feuilles d'eucalyptus, les pandas leurs pousses de bambou et les serpents et les aigles leurs proies, ils peuvent se détendre. Ils ont perfectionné leur spécialisation diététique à un point tel que, à condition que leurs exigences particulières soient satisfaites, ils peuvent accepter, un mode de vie nonchalant et totalement dépourvu de stimulation. Les aigles par exemple : prospéreront plus de quarante ans dans une petite cage vide sans même se mordre les serres, à condition, bien sûr, de pouvoir enfoncer celles-ci chaque jour dans la chair d'un lapin fraîchement tué. . .

Les opportunistes ne sont pas aussi bien lotis.

Ce sont les espèces - comme les chiens et les loups, les rats laveurs et les écureuils, les singes et les gorilles - qui n'ont pas mis au point de mécanisme de survie unique, spécialisé. Ce sont des maîtres Jacques, toujours en quête du moindre avantage que peut leur offrir l'environnement. A l'état sauvage, ils ne cessent jamais d'explorer et de chercher. Ils examinent tout et n'importe quoi pour ajouter une corde de

plus à leur arc de survie. Ils ne peuvent pas se permettre de se détendre très longtemps et l'évolution y a veillé. Ils ont acquis des systèmes nerveux qui ont horreur de l'inactivité, qui les maintiennent constamment en marche. De toutes les espèces, c'est l'homme lui-même qui est l'opportuniste suprême. Comme les autres, il a un caractère intensément exploratoire. Comme eux Il a un besoin biologiquement inné de recevoir de son environnement un stimulus fort .

Dans un zoo (ou dans une ville) ce sont évidemment ces espèces opportunistes qui souffriront le plus du caractère artificiel de la situation. Même si on leur assure un régime parfaitement équilibré, même s'ils jouissent d'un abri immaculé et d'une protection totale, Ils sombreront dans l'ennui dans l'énervement, et pour finir, dans la névrose. Plus nous en sommes arrivés à bien comprendre le comportement naturel de ces animaux, plus il est devenu évident, par exemple, que les singes des zoos ne sont guère plus que des caricatures déformées de leurs homologues sauvages. . .

Mais les animaux opportunistes ne renoncent pas facilement. Ils réagissent à la situation déplaisante avec une remarquable ingéniosité. Il en va de même des pensionnaires du zoo humain. Si nous comparons les réactions de l'animal du zoo avec celles que nous observons dans le zoo humain, nos trouvailles nous serviront à souligner les parallèles frappants qui existent entre ces deux environnements extrêmement artificiels.

La course aux stimuli se pratique suivant six principes de base et il serait bon de les examiner un par un, en considérant dans chaque cas, le zoo animal puis le zoo humain. Voici ces principes :

1. Si la stimulation est trop faible, vous pouvez accroître le voltage de votre comportement en créant des problèmes inutiles que vous pouvez dès lors résoudre.

Nous avons tous entendu parler des méthodes dites d'économie de l'effort, mais ce principe-ci s'intéresse aux mécanismes de gaspillage de l'effort. Celui qui participe à la course aux stimuli se crée délibérément du travail en élaborant des tâches qui pourraient autrement être accomplies de façon plus simple ou qui n'ont pas besoin d'être accomplies du tout.

Dans sa cage du zoo, on peut voir un chat sauvage jeter en l'air un oiseau ou un rat mort puis bondir après et se jeter dessus. En lançant la proie, le chat peut lui redonner du mouvement et donc de la « vie », s'octroyant ainsi l'occasion de « tuer » du gibier. De la même façon, on peut voir une mangouste captive « secouer jusqu'à la mort » un morceau de viande.

Des observations de ce genre s'appliquent également aux animaux domestiques. Un chien, dorloté et bien nourri, déposera une balle ou un bâton aux pieds de son maître et attendra patiemment qu'on lance l'objet. Dès l'instant où l'objet se déplace dans l'air ou sur le sol, il devient une « proie » susceptible donc d'être chassée, prise, « tuée » et rapportée pour bisser le numéro. Le chien domestique n'a peut-être pas faim de nourriture, mais il a faim de stimulation.

A sa façon, un raton laveur en cage est tout aussi ingénieux. S'il n'y a pas de nourriture à aller chercher dans un ruisseau voisin, l'animal la recherchera cependant même s'il n'a pas de ruisseau à proximité. Il emporte sa nourriture jusqu'au plat dans lequel on lui a mis de l'eau, la laisse tomber

dedans, la perd et puis la recherche. Quand il la trouve, il se remue avec dans l'eau avant de la manger. Parfois même il la détruit de cette façon, les morceaux de pain se transformant en une désespérante bouillie. Mais peu importe, le besoin frustré de rechercher la nourriture s'est trouvé satisfait. Tel est, soit dit en passant, l'origine du vieux mythe du raton laveur qui lave sa nourriture.

Il existe un gros rongeur ressemblant à un cobaye sur échasses et qu'on appelle un agouti. A l'état sauvage, il pèle certains légumes avant de les manger. Il les tient avec ses pattes de devant et les épluche avec ses dents comme nous pourrions le faire d'une orange. C'est seulement quand il a fini de peler l'objet qu'il commence à manger. En captivité ce besoin d'éplucher refuse de se laisser frustrer. Si l'on donne à un agouti une pomme ou une patate parfaitement propre, l'animal ne l'en pèle pas moins méticuleusement et, après l'avoir mangée dévore également la pelure. Il essaie même de « peler » un morceau de pain.

Si nous nous tournons maintenant vers le zoo humain, le tableau qui s'offre à nous est extraordinairement similaire. Quand nous venons au monde dans une supertribu moderne, nous nous trouvons jetés dans un milieu où l'intelligence humaine a déjà résolu la plupart des problèmes fondamentaux de survie : Tout comme les animaux du zoo, nous constatons que notre environnement irradie la sécurité. La plupart d'entre nous doivent accomplir une certaine quantité de travail, mais grâce aux développements techniques, il nous reste beaucoup de temps pour participer à la course aux stimuli. Nous ne sommes plus totalement absorbés par les problèmes de trouver de la nourriture et un abri d'élever notre progéniture, de défendre notre territoire d'éviter nos ennemis. Si vous protestez en disant que vous n'arrêtez jamais

de travailler, alors il faut vous poser à vous-même une question clef pourriez-vous travailler moins et cependant survivre? Dans bien des cas la réponse devrait être « oui ». Travailler est l'équivalent pour le membre de la supertribu moderne de la chasse à la nourriture et, comme les pensionnaires des jardins zoologiques, il poursuit fréquemment ce schéma sous une forme bien plus élaborée que ce n'est strictement nécessaire. Il se crée des problèmes.

Seuls les acteurs de la supertribu qui connaissent ce que l'on appellerait des temps particulièrement difficiles travaillent totalement pour la survie. Mais même eux seront forcés de pratiquer la course aux stimuli quand ils auront un moment de libre, pour la raison particulière suivante : le membre de la tribu primitive qui chassait travaillait peut-être pour sa survie, mais les tâches qu'il accomplissait étaient variées et absorbantes. Le malheureux subordonné, membre d'une supertribu et qui lui aussi travaille pour survivre, n'est pas si bien loti. Grâce à la division du travail et à l'industrialisation, il est amené à exécuter des travaux extrêmement ennuyeux et monotones la même routine jour après jour, année après année, ce qui est vraiment tourner en dérision le cerveau géant logé à l'intérieur de son crâne. Quand il, trouve quand même quelques instants de liberté, il a besoin de s'adonner à la course aux stimuli tout autant que n'importe quel autre individu de notre monde moderne car le problème de la stimulation est une question de variété tout autant que d'importance, de qualité tout autant que de quantité.

Pour les autres, comme je l'ai dit, une grande part de l'activité est consacrée au travail pour le travail et, si ce qu'il fait est assez excitant, l'homme engagé dans la course aux stimuli - un homme d'affaires, par exemple - peut s'apercevoir qu'il a marqué tant de points au cours de sa journée de travail

que, pendant ses loisirs, il peut se permettre de se détendre et de s'adonner aux plus bénignes des activités. Il peut sommeiller au coin de son feu en sirotant un bon alcool ou bien aller dîner dans un restaurant paisible. S'il danse quand il va dîner, cela vaut la peine d'observer comment il s'y prend. Ce qui est intéressant, c'est que celui qui travaille pour survivre peut lui aussi aller danser le soir. Au premier abord il semble y avoir là une contradiction, mais un examen plus attentif révèle un monde de différences entre ces deux formes de danse. Les grands hommes d'affaires n'aiment pas la danse sous la forme épuisante et compétitive de la salle de bal, pas plus que le fol abandon de la danse folklorique. La façon maladroite dont ils se dandinent sur la piste d'une boîte de nuit (dont la petite taille a été conçue sur mesure pour le peu de stimuli qu'ils exigent) n'a rien de compétitif ni d'endiablé. L'ouvrier non qualifié a toutes les chances de devenir un danseur qualifié, l'homme d'affaires qualifié celles de devenir un danseur non qualifié. Dans les deux cas, l'individu atteint à un équilibre qui représente évidemment le but de la course aux stimuli.

En simplifiant à l'excès pour expliquer ce point j'ai donné l'impression que la différence entre les deux types ressemblait trop à une distinction de classe, ce qui n'est pas le cas. Il y a beaucoup d'hommes d'affaires ennuyés, qui souffrent de la répétition de leur travail de bureau tout aussi monotone que l'emballage de boîtes sur un comptoir d'usine. Eux aussi devront rechercher pour leurs périodes de loisirs des formes plus stimulantes de récréation. Et puis il y a nombre de simples travaux manuels où l'on déploie une activité riche et variée. Le soir, on trouve plus facilement cet heureux travailleur se détendant comme l'homme d'affaires qui a réussi, en buvant un verre et en bavardant.

La maîtresse de maison sous-stimulée est un autre

phénomène intéressant. Entourée des appareils modernes destinés à économiser sa peine, Il lui faut inventer des procédés de gaspillage de peine pour occuper son temps. Ce n'est pas aussi futile qu'il y paraît. Elle peut en tout cas choisir ses activités : c'est là tout l'avantage de la vie supertribale. Dans la vie tribale primitive on n'avait pas le choix. Le seul fait de survivre avait ses exigences. Il fallait faire ceci, et puis ceci, et puis ceci encore ou bien mourir. Aujourd'hui on peut faire ceci, ou bien cela, ou bien autre chose - n'importe quoi dès l'instant qu'on se rend compte qu'on a quelque chose à faire faute de quoi on enfreint les règles d'or de la course aux stimuli. Aussi la maîtresse de maison sa lessive tournant automatiquement dans la cuisine doit-elle s'occuper à autre chose. Les possibilités sont sans fin et le jeu peut être fort séduisant. Il peut également dévier. De temps en temps, le joueur sous-stimulé a la soudaine impression que l'activité de compensation qu'il ou qu'elle pratique avec tant d'acharnement est en fait assez dépourvue de sens. A quoi bon changer l'ameublement, collectionner les timbres-poste ou inscrire le chien à une autre exposition canine ? Qu'est ce que cela prouve ? A quoi cela aboutit-il ? C'est là l'un des dangers de la course aux stimuli.

Les substituts à l'activité réelle pour survivre demeurent des substituts, quelle que soit la façon dont on les regarde. La désillusion peut facilement s'installer, et dès lors il faut s'en arranger.

Il y a plusieurs solutions. L'une est assez radicale. C'est une variante de la course aux stimuli appelée la survie par la tentation. Le garçon de quinze ans déçu, au lieu de lancer un ballon sur un terrain de football, peut le lancer à travers la vitre d'une fenêtre. La maîtresse de maison déçue, au lieu de caresser le chien, peut caresser le laitier. L'homme d'affaires

déçu, au lieu de déshabiller le moteur de sa voiture, peut déshabiller sa secrétaire. Les ramifications de cette manœuvre sont spectaculaires. En un rien de temps l'individu se trouve pris dans la véritable lutte de survie qui consiste à se battre pour son existence sociale. On observe au cours de ces phases une diminution d'intérêt caractéristique pour le réameublement et la philatélie. Une fois le chaos calmé, les vieilles activités de substitution semblent soudain de nouveau plus séduisantes.

Une variante moins radicale est la survie par la tentation et par procuration. Une forme de cette méthode consiste à se mêler de la vie affective d'autrui et à créer pour eux le genre de chaos qu'on devrait sans cela subir soi-même. C'est le principe du commérage malintentionné : il est extrêmement populaire car il est beaucoup plus sûr que l'action directe. Le pire qui puisse arriver, c'est qu'on perde quelques-uns de ses amis. Mais si on le pratique avec assez d'habileté, c'est le contraire qui arrive : ils peuvent devenir substantiellement plus amicaux. Si vos machinations ont réussi à démolir leur existence, ils peuvent éprouver un besoin plus grand que jamais de votre amitié. Aussi, à condition que vous ne soyez pas pris, cette variante offre un double avantage : le délicieux frisson d'observer leur drame de survie et le renforcement par la suite de leur amabilité.

Une seconde forme de survie par la tentation et par procuration est moins dangereuse. Elle consiste à s'identifier avec le drame de survie de personnages de fiction dans la littérature le cinéma, le théâtre ou la télévision. C'est une forme encore plus populaire et une industrie géante s'est développée pour faire face aux énormes exigences qu'elle a créées. Il s'agit non seulement d'une forme inoffensive et sûre, mais elle a le mérite également d'être remarquablement peu

coûteuse. Le jeu normal de la survie par la tentation peut finir par coûter des millions mais cette variante, pour quelques francs seulement, permet à celui qui participe à la course aux stimuli de s'adonner à la séduction au viol à l'adultère, à la famine, au meurtre et au pillage sans même quitter le confort de son fauteuil.

2. Si la stimulation est trop faible, vous pouvez augmenter votre voltage de comportement en réagissant de façon exagérée à un stimulus normal.

C'est le principe de l'excès dans la course aux stimuli. Au lieu de créer un problème auquel il faut alors trouver une solution, comme dans le cas précédent, on continue simplement à réagir à un stimulus qui se trouve déjà là, bien qu'il ne vous excite plus dans son rôle original. C'est simplement devenu une occupation.

Dans les zoos où le public est autorisé à nourrir les animaux, certaines espèces qui s'ennuient et qui n'ont rien d'autre à faire mangent continuellement jusqu'à devenir véritablement obèses. Ces animaux ont déjà mangé toute leur ration du zoo et n'ont plus faim, mais grignoter pour se distraire vaut mieux que ne rien faire du tout. Ils deviennent de plus en plus gras, ou bien ils tombent malades, ou bien les deux à la fois. Les chèvres absorbent des montagnes de cartons de crème glacée, de papiers, à peu près tout ce qu'on leur offre. Les autruches avalent même des objets métalliques tranchants. Un cas classique est celui d'une éléphante. On l'a attentivement observée pendant une seule journée caractéristique au zoo et au cours de cette période (outre la ration alimentaire normale et scientifiquement calculée fournie par le zoo), elle dévora les objets suivants qui lui avaient été offerts par le public : 1 700 cacahuètes, 1 330 bonbons, 1 089

morceaux de pain, 611 biscuits, 198 fractions d'orange, 17 pommes, 16 morceaux de papier, 7 crèmes glacées, 1 hamburger, 1 lacet de chaussure et 1 gant de femme en cuir blanc. On a vu des exemples dans certains zoos d'ours mourant de suffocation à cause de l'énorme pression de la nourriture dans leur estomac. Tels sont les sacrifices consentis à la course aux stimuli.

Un des plus étranges exemples de ce phénomène concerne un grand gorille mâle qui mangeait régulièrement, régurgitait, puis remangeait sa nourriture, pratiquant ainsi sa version personnelle d'un banquet romain. Ce processus fut poussé plus loin par un ours noir d'Asie que l'on voyait fréquemment régurgiter sa nourriture plus de cent fois, la remangeant de nouveau chaque fois avec les gargouillis et les bruits de succion caractéristiques de son espèce. Si les possibilités de l'excès dans le comportement alimentaire sont limitées et s'il n'a rien d'autre à faire, un animal peut toujours se toiletter de façon abusive, prolongeant l'exercice bien longtemps après que son plumage ou son pelage est parfaitement propre et lisse. Cette occupation aussi peut causer des ennuis. Je me rappelle un cacatoès à crête jaune qui n'avait plus qu'une plume, une longue plume jaune, le reste de son corps étant aussi nu que celui d'un poulet qu'on va mettre au four. C'était un cas extrême mais non pas isolé. Les mammifères peuvent à force de se gratter et de se lécher, avoir des plaques nues jusqu'au point où des plaies se forment, ce qui déclenche le cercle vicieux de l'irritation et du grattage.

Pour l'humain qui participe à la course aux stimuli, on connaît bien les formes déplaisantes que l'on observe dans ce domaine. Dans la petite enfance il y a l'exemple du pouce que l'on suce, et qui résulte de contacts et d'interactions trop peu fréquents avec la mère. En grandissant, nous pouvons nous

adonner à l'alimentation de distraction, en grignotant sans but chocolats et biscuits pour passer le temps et en devenant pour cela de plus en plus gros, comme les ours du zoo. Ou bien nous pouvons nous toiletter jusqu'à nous attirer des ennuis, comme le cacatoès. Pour nous l'équivalent sera de se ronger les ongles ou de se gratter des boutons. Boire par désœuvrement, surtout s'il s'agit de liqueurs un peu sucrées et avalées en abondance, peut également mener à l'obésité; s'il s'agit d'alcools bus sec, l'absorption répétée peut conduire à l'alcoolisme et éventuellement à des lésions hépatiques. Fumer peut être une autre façon de tuer le temps qui elle aussi a ses dangers.

Il est évident que la course aux stimuli est semée d'embûches si l'on s'y prend mal. L'ennui avec ces façons de tuer le temps par l'excès, c'est qu'elles sont si limitées que tout développement est impossible. Tout ce qu'on peut faire c'est les répéter et les répéter encore pour en prolonger les effets. Pour être véritablement efficaces elles doivent être pratiquées durant de longues périodes et cela présente des risques. Relativement inoffensives dans le cours normal des événements lorsqu'il s'agit de façons accessoires de passer le temps, elles deviennent dangereuses quand on s'y adonne avec excès.

3. Si la stimulation est trop faible, vous pouvez accroître votre voltage de comportement en inventant des activités nouvelles.

C'est le principe de créativité. Si les schémas familiaux sont trop mornes, l'animal du zoo intelligent doit en inventer de nouveaux. Les chimpanzés captifs, par exemple, s'efforceront d'introduire de la nouveauté dans leur environnement en explorant les possibilités de nouveaux

modes de locomotion, en faisant la culbute, en traînant les pieds et en exécutant toute une variété de mouvements de gymnastique. S'ils peuvent découvrir un petit bout de ficelle ils le passeront par le toit de la cage, se suspendront aux deux extrémités par les dents ou par les mains et se balanceront dans l'air comme des acrobates de cirque.

De nombreux animaux de zoo utilisent les visiteurs pour soulager leur ennui. S'ils ne prêtent pas attention aux gens qui passent devant leurs cages, ils risquent de recevoir d'eux le même traitement, mais s'ils les stimulent d'une façon ou d'une autre, alors les visiteurs les stimuleront à leur tour. Il est surprenant de voir ce qu'on peut arriver à faire faire à ses visiteurs d'un zoo si l'on est un animal Intelligent. Si l'on est un chimpanzé ou un orang-outang et qu'on leur crache dessus, ils se mettent à crier et à courir en tous sens. Cela aide à passer la journée. Si l'on est un éléphant, on peut leur envoyer un peu de salive du bout de la trompe. Si l'on est un phoque, on peut les éclabousser d'eau avec ses nageoires. Si l'on est une pie ou un perroquet, on peut les inciter à vous caresser en gonflant ses plumes et puis leur pincer les doigts avec le bec.

Il y avait un lion qui avait poussé cette manipulation du public jusqu'à un point remarquable. Sa méthode habituelle pour uriner (la même que celle des chats) consistait à projeter un jet d'urine à l'horizontale en arrière vers un repère vertical, afin de déposer dessus son odeur personnelle. Lorsqu'il faisait cela contre un des barreaux verticaux du devant de sa cage, il constatait que des « embruns » atteignaient ses visiteurs et provoquaient une intéressante réaction. Ils sautaient en arrière en criant. Avec le temps non seulement il améliora son tir mais il ajouta un nouveau tour. Après le premier arrosage, quand le premier rang de son public avait battu en retraite, le second rang venait aussitôt le remplacer pour mieux voir. Au

lieu de lâcher toute son urine d'un seul coup, il en gardait un peu pour un second arrosage et de cette façon il parvenait à exciter aussi le nouveau premier rang.

Mendier la nourriture (qu'il faut distinguer de grignoter) est une mesure moins radicale, mais tout aussi satisfaisante, et que pratique une grande variété d'espèces. Il suffit simplement d'inventer une action ou une posture particulière qui attire les passants et leur fasse croire que vous avez faim. Les singes et les gorilles constatent que la paume tendue est suffisante, mais les ours se sont révélés plus inventifs. Chacun a sa spécialité : l'un va se dresser sur ses membres postérieurs et agiter une patte; un autre va s'asseoir sur son arrière-train dans une position penchée, serrant ses pattes de derrière avec celles de devant; un autre s'assiéra, une de ses pattes de devant posée sur la mâchoire inférieure de sa gueule ouverte; un autre se dressera et hochera la tête. Il est stupéfiant de voir avec quelle facilité on peut dresser des visiteurs de zoo à réagir à ces manifestations si l'on est un ours intelligent. L'ennui c'est qu'afin d'entretenir l'intérêt des visiteurs, il faut les récompenser de temps en temps en mangeant les objets qu'ils vous lancent. Faute de cela, ils ne tardent pas à s'éloigner et la stimulation excitante de l'interaction sociale que vous avez inventée se trouve perdue. Le résultat est ce que nous avons déjà observé : il faut passer au « principe d'excès » moins satisfaisant et qui mène à l'obésité et à la maladie. Le point essentiel à propos de ces gymnastiques et de ces numéros de mendicité pratiqués dans les zoos, c'est que les schémas moteurs qui les provoquent ne se trouvent pas dans la nature. Ce sont des inventions adaptées aux conditions particulières de la captivité. Dans le zoo humain on pousse ce principe de créativité jusqu'à des extrêmes impressionnants. J'ai déjà souligné que la désillusion peut s'installer lorsque les activités de substitut de survie dans la course aux stimuli

commencent à paraître sans but, souvent parce que les activités choisies sont quelque peu limitées dans leur objectif. Pour éviter ces limitations, les hommes ont cherché des formes d'expression de plus en plus complexes, des formes qui deviennent absorbantes au point d'entraîner l'individu vers de si hauts niveaux d'expérience que les récompenses qu'il trouve là sont infinies. Nous passons ici du domaine des distractions banales au monde excitant de l'art, de la philosophie et de la science pure. Il présente le grand avantage de non seulement combattre efficacement la sous-stimulation, mais en même temps de permettre à l'homme de faire le plus grand usage de sa caractéristique physique la plus spectaculaire : son énorme cerveau.

En raison de l'immense importance que ces activités ont prise dans nos civilisations, nous avons tendance à oublier qu'elles ne sont dans une certaine mesure que des mécanismes de la course aux stimuli. Comme le jeu de cache-cache ou le jeu d'échecs, elles aident à passer le temps qui sépare le berceau de la tombe, pour ceux qui ont la chance de ne pas être totalement prisonniers de la lutte pour la pure et simple survie. Je dis bien la chance, car, comme je l'ai écrit plus haut, le grand avantage de la condition supertribale c'est que nous sommes relativement libres de choisir les formes que doivent prendre nos activités et que, quand le cerveau humain peut concevoir d'aussi magnifiques recherches nous devons nous estimer heureux de participer à la course aux stimuli plutôt qu'à la lutte pour la vie. C'est l'homme en tant qu'inventeur faisant feu des quatre fers. Lorsqu'on étudie les buts que poursuit la science, qu'on écoute des symphonies, qu'on lit de la poésie, qu'on assiste à des ballets ou qu'on regarde des tableaux, on ne peut que s'émerveiller de voir jusqu'où l'humanité a poussé la course aux stimuli et admirer l'incroyable sensibilité avec laquelle elle s'y est attaquée.

4. Si la stimulation est trop faible, vous pouvez accroître votre voltage de comportement en réagissant de façon normale à des stimuli sub-normaux.

C'est le principe du débordement. Si la nécessité interne de se livrer à une activité devient trop grande, elle peut « déborder » en l'absence des objets extérieurs qui normalement la provoquent les objets qui dans l'état sauvage ne mériteraient jamais une réaction se voient soudain extraordinairement exagérés dans l'environnement sinistre du zoo. Avec les singes cela peut prendre la forme de coprophagie : s'il n'y a pas de nourriture à mâcher, alors on se contentera des excréments. S'il n'y a pas de territoire à patrouiller, alors on arpentera l'espace confiné de la cage. L'animal marche de long en large inlassablement, jusqu'au moment où sa démarche rythmée et stérile a littéralement creusé une piste. Là encore, cela vaut mieux que rien.

En l'absence de partenaire acceptable, un animal de zoo est tenté de s'accoupler avec pratiquement n'importe quoi qui se trouve à sa portée. Une hyène solitaire, par exemple, réussit à s'accoupler avec son plat rond, le faisant basculer sur le côté pour le faire ensuite rouler sous son corps d'avant en arrière si bien que le bord exerçait une pression rythmée contre son pénis. Un raton laveur vivant seul dans sa cage utilisait sa litière comme partenaire. On pouvait le voir rassembler une botte de paille, la serrer sous son corps puis exercer dessus des poussées du bassin. Quand on garde un animal avec un membre d'une espèce différente, le compagnon étranger est utilisé parfois comme substitut de partenaire. Un porc-épic mâle à queue empanachée vivant avec un porc-épic arboricole essayait sans cesse de monter ce dernier. Les deux espèces ne sont pas étroitement parentes et la disposition des

épines diffère de façon très notable, si bien que cet exercice devait être extrêmement pénible pour le mâle frustré. Dans une cage un petit singe écureuil cohabitait avec un grand rongeur ressemblant au kangourou et appelé springhaas, qui était environ dix fois plus grand que lui. Nullement démonté, le petit singe avait l'habitude de sauter sur le dos du rongeur endormi pour essayer de s'accoupler avec lui . . La presse locale rapporta le résultat de sa frustration désespérée, mais en donnant une interprétation totalement erronée. Le petit singe, disait-on, se livrait à un jeu charmant, « chevauchant te dos du gros animal comme un petit jockey ».

Ces exemples sexuels rappellent le fétichisme, mais il ne faudrait cependant pas faire de confusion. Dans le cas d' « activité de débordement » dès que l'on introduit le stimulus naturel dans l'environnement, l'animal revient à la normale. Dans les cas que je viens de citer, les mâles ont aussitôt reporté leur attention sur des femelles de leur propre espèce quand celles-ci se sont trouvées disponibles. Ils n'étaient pas « accrochés » à leur substitut femelle comme les vrais fétichistes dont j'ai parlé au chapitre précédent.

On observa un cas peu commun d'activité mutuelle de débordement lorsqu'un paresseux femelle et un petit singe douroucouli partageaient la même cage. Dans la nature, ce singe s'aménage un abri confortable à l'intérieur d'un tronc d'arbre creux où il dort pendant la journée. Le paresseux femelle, si elle avait mis bas à l'état sauvage, aurait porté sa progéniture sur elle pendant une longue période de temps. Au zoo, le singe ne trouvait pas de lit chaud et douillet, et le paresseux manquait de progéniture. Ils trouvèrent une élégante solution au problème : le petit singe dormait étroitement pelotonné contre le corps du paresseux.

Ce quatrième principe de la course aux stimuli ne veut pas tellement dire « n'importe quel port en cas de tempête » que plutôt « n'importe quel port en cas de calme plat » et, malgré les nombreux vents qui balaient le zoo humain l'animal humain se trouve fréquemment dans ce genre de situation. Les schémas affectifs du membre de la supertribu sont constamment bloqués pour une raison ou pour une autre. Au milieu de l'abondance matérielle, on observe une grande pénurie sur le plan du comportement. Alors, comme les pensionnaires du zoo animal, il est bien obligé de réagir à des stimuli sub-normaux, si inférieur que puisse être leur caractère.

Dans le domaine sexuel, l'homme est mieux équipé que la plupart des espèces pour régler le problème du partenaire absent. Il le fait par la masturbation et c'est la solution la plus communément adoptée. Malgré cela, la zoophilie, ou l'accouplement entre, un être humain et une autre espèce animale, s'observe quand même de temps en temps. C'est un phénomène rare, moins rare que ne se l'imaginent la plupart des gens. Une récente enquête américaine a révélé qu'aux États Unis parmi les garçons élevés dans des fermes, 17 % d'entre eux environ éprouvent l'orgasme au moins une fois dans leur vie à la suite de « contacts animaux ». Il y en a beaucoup plus à pratiquer des formes plus bénignes d'interactions sexuelles avec des animaux de la ferme, et dans certaines régions on a estimé que le chiffre total atteignait jusqu'à 65 % des garçons élevés à la campagne. Les animaux à bénéficier de leurs faveurs sont généralement des ânes ou des moutons, parfois quelques volatiles de grande taille, les oies, les canards et les poulets.

Les activités zoophiles sont beaucoup plus rares chez les femmes humaines. Sur près de six mille femmes américaines

seules vingt-cinq avaient éprouvé l'orgasme à la suite de stimulation par une autre espèce animale, en général un chien.

Pour la plupart des gens de telles activités paraissent bizarres et révoltantes. Le simple fait qu'elles existent révèle jusqu'à quels extrêmes peu ordinaires sont prêts à aller ceux qui participent à la course aux stimuli pour éviter l'inactivité. Le parallèle avec le monde du zoo est inévitable.

D'autres formes de comportement sexuel, comme certains cas d'homosexualité du type « cela vaut mieux que rien », tombent également dans cette catégorie. En l'absence de stimulations normales, c'est l'objet sub-normal qui convient. Des hommes affamés mâchonnent du bois et autres objets dont la valeur nutritive est nulle plutôt que de ne rien mâcher du tout. Des individus agressifs sans ennemi à attaquer fracasseront des objets inanimés ou mutileront leur propre corps.

5. Si la stimulation est trop faible, vous pouvez augmenter votre voltage de comportement en magnifiant artificiellement des stimuli sélectionnés.

Ce principe concerne la création de « stimuli supernormaux ». Il fonctionne sur la simple prémisse que, si des stimuli naturels normaux provoquent des réactions normales, alors des stimuli supernormaux devraient produire des réactions supernormales. C'est une idée qu'on a beaucoup appliquée dans le zoo humain, mais qu'on trouve plus rarement dans le zoo animal. Ceux qui étudient le comportement animal ont conçu un certain nombre de stimuli supernormaux pour les animaux de laboratoire, mais l'apparition accidentelle de ce phénomène se limite à quelques rares exemples, et je vais décrire en détail l'un d'entre eux.

Il a son origine dans mes propres recherches.

Je gardais depuis quelque temps un assortiment d'oiseaux dans une grande volière sur le toit du service de recherches. A un moment donné ces oiseaux furent dérangés par les visites nocturnes d'une chouette qui tentait de les attaquer à travers le grillage de la volière. L'enquête que je menai à ce propos m'amena à faire un certain nombre de gardes au crépuscule. La chouette ne venait jamais tant que j'étais là, et en fait on n'entendit plus jamais parler d'elle, mais si je fis chou blanc sur ce point, je fus quand même témoin d'un comportement très étrange à l'intérieur de la volière elle-même.

Parmi les oiseaux se trouvaient des colombes, de petits pinsons appelés moineaux de Java. Ces pinsons se perchent normalement ensemble, pelotonnés les uns contre les autres sur une branche. A ma grande surprise, les pinsons de la volière s'ignoraient, préférant les colombes comme compagnons de perchoir. Chaque colombe avait un petit pinson blotti contre son corps dodu. Les petits oiseaux s'installaient ainsi douillettement pour la nuit et les colombes, bien qu'un peu surprises au début par la présence de ces étranges partenaires, étaient trop ensommeillées pour rien faire et finirent à leur tour par s'endormir pour la nuit.

Je ne savais absolument pas comment expliquer ce schéma de comportement si particulier. Les deux espèces n'avaient pas été élevées ensemble, il ne pouvait donc être question de més-impression. Les pinsons n'étaient même pas nés en captivité. Selon toutes les règles, ils auraient dû se percher avec d'autres membres de leur propre espèce. Il y avait donc un autre problème. Pourquoi, parmi toutes les

autres espèces présentes dans la volière, choisissaient-ils les colombes pour dormir auprès d'elles ?

Reprenant ma veille les soirs suivants, je pus observer un comportement encore plus curieux. Avant de s'endormir, les petits pinsons caressaient souvent leurs colombes, encore un geste que dans les circonstances normales ils ne pratiqueraient qu'envers un membre de leur espèce. Fait plus étrange encore, ils se mirent à sauter sur le dos de leurs énormes compagnes. Un pinson sautait sur le dos de sa colombe, puis sautait à terre de l'autre côté, puis recommençait et ainsi de suite. Le plus bizarre survint quand je vis un des petits oiseaux se pousser sous le corps de sa colombe et se blottir entre les pattes du gros oiseau. La colombe ensommeillée déploya ses pattes et regarda la petite boule de plumes qui cherchait à s'insinuer sous sa poitrine arrondie, Une fois en place, le pinson s'installa et la colombe se posa sur lui. Ils restèrent dans cette position, le bec rose du pinson pointant par dessous la poitrine de la colombe.

Il me fallait trouver une explication à cette extraordinaire relation. Il n'y avait rien de bizarre dans le comportement des colombes, si ce n'est peut être leur remarquable tolérance. C'étaient les pinsons qui méritaient une étude plus approfondie. Je découvris qu'à l'heure de se percher ils avaient un signal spécial qui indiquait aux autres membres de leur espèce qu'ils étaient prêts à aller dormir. Lorsqu'ils étaient actifs, ils conservaient leurs distances les uns par rapport aux autres, mais quand venait le moment de se rassembler pour la nuit, un pinson, sans doute le plus endormi, faisait bouffer ses plumes et venait s'accroupir sur son perchoir. Pour les autres membres de son groupe, c'était le signal qu'ils pouvaient venir le rejoindre sans risquer d'être repoussés. Un second pinson venait se blottir contre le

premier, hérissant à son tour ses plumes. Puis un troisième, un quatrième et ainsi de suite, jusqu'à ce que se trouvât formée une rangée de pinsons perchés, Les derniers venus sautillaient souvent sur le dos des premiers et venaient s'installer dans une position plus confortable et plus au chaud, au milieu.

C'étaient là tous les indices dont j'avais besoin.

Quand les pinsons tout à la fois gonflaient leurs plumes et s'accroupissaient, cela les faisait paraître plus gros et, plus sphériques que quand ils se déplaçaient. C'était le signal clef disant « venez vous percher avec moi ». Une colombe perchée était « encore plus grosse et plus sphérique et ne pouvait donc qu'envoyer une version beaucoup plus forte et plus puissante du même signal. En outre contrairement aux autres espèces de la volière les colombes avaient la même couleur grisâtre que les petits pinsons. Comme, elles étaient si grosses, si rondes et grises, elles émettaient un signal super normal à l'intention des pinsons et auquel les petits oiseaux ne pouvaient tout simplement pas résister. Étant conditionnés depuis leur naissance à cette combinaison de taille de forme et de couleur, les pinsons réagissaient automatiquement aux colombes comme à des stimuli supernormaux pour se percher, les préférant à leur propre espèce. L'ennui, c'était que les colombes ne formaient pas de rangs. Un pinson qui s'approchait d'une colombe se trouvait à l'extrémité d'une « rangée », sautait alors sur le dos de la colombe, n'arrivait pas à trouver le milieu de la « rangée » et sautait de l'autre côté. La colombe était si grande qu'elle devait lui donner l'impression d'être toute une rangée de pinsons, si bien que le petit oiseau essayait encore, mais toujours sans succès. Avec une grande obstination le pinson finissait par essayer de pousser la colombe par-dessous et trouvait enfin une position confortable « au milieu de la rangée » entre les pattes du grand oiseau.

Comme je l'ai dit précédemment, c'est un des rares cas connus de stimulus non humain super normal se produisant hors du cadre d'une expérience provoquée. D'autres exemples, mieux connus, ont toujours nécessité l'utilisation d'un mannequin expérimental. Les bécasses de mer, par exemple, sont des oiseaux qui font leur nid sur le sol. Si un de leurs oeufs roule hors du nid, ils le ramassent avec un mouvement spécial du bec. Si l'on place de faux oeufs près du nid, les oiseaux les ramasseront aussi. Si on leur propose de faux oeufs de différentes tailles, ils préfèrent toujours le plus gros. Ils essaieront en fait de soulever des oeufs plusieurs fois plus gros que les leurs. Là encore, ils ne peuvent s'empêcher de réagir à un stimulus super normal.

Les petits de la mouette, quand ils mendient de la nourriture à leurs parents, picorent un point rouge vif situé près de l'extrémité du bec des oiseaux adultes. Les parents répondent à ce picorement en régurgitant du poisson pour les petits. La tache rouge est le signal vital. On a découvert que les petits picoraient même une maquette sur carton plat, de la tête de leurs parents. Une série d'expériences a permis de constater que les autres détails de la tête de l'oiseau adulte n'avaient aucune importance. Les petits picoraient un point rouge « en soi ». En outre, si on leur proposait un bâton avec trois taches rouges dessus, Ils le picoraient avec plus de vigueur qu'un modèle complet et réaliste du bec de leurs parents. Là encore, le bâton avec les trois taches rouges était un stimulus super normal.

Il y a d'autres exemples, mais ceux-là suffiront. De toute évidence, il est possible d'améliorer la nature, ce que certains ont trouvé déplaisant. Mais la raison en est simple : chaque animal est un système complexe de compromis. Les exigences

contradictoires de la survie le tirent dans diverses directions. Si, par exemple, il est de couleur trop vive, il sera repéré par des animaux de proie. S'il est de couleur trop terne, il ne parviendra pas à attirer de partenaire et ainsi de suite. C'est seulement quand les pressions de la survie se trouvent artificiellement réduites que l'on peut relâcher ce système de compromis. Les animaux domestiques, par exemple, protégés qu'ils sont par l'homme, n'ont plus à craindre les bêtes de proie. Leurs couleurs ternes peuvent être remplacées sans risque par des blancs purs, des bigarrures voyantes et d'autres arrangements de couleurs vives. Mais si on les lâchait de nouveau dans leur habitat naturel ils seraient si voyants qu'ils ne tarderaient pas à être victimes de leurs ennemis naturels.

Comme les animaux qu'il a domestiqués, le membre de la supertribu peut également se permettre de ne pas tenir compte des restrictions imposées par la survie aux stimuli naturels. Il peut manipuler les stimuli, les exagérer et les déformer tout son soûl. En augmentant artificiellement leur puissance - en créant des stimuli supernormaux - il peut accroître énormément sa capacité de réagir. Dans son monde supertribal il est comme une bécasse de mer entourée d'oeufs géants.

Partout où l'on porte le regard on trouvera la trace d'une forme ou d'une autre de stimulation super normale. Si nous aimons les couleurs des fleurs alors nous en produisons de plus grandes et de plus colorées. Nous aimons le rythme de la locomotion humaine, alors nous inventons la gymnastique. Nous aimons le goût de la nourriture, alors nous la rendons plus épicée et plus savoureuse. Nous aimons une surface confortable pour dormir, alors nous construisons des lits supernormaux avec ressorts et matelas.

Nous pouvons commencer par étudier notre apparence : nos vêtements et nos produits de beauté. De nombreux costumes masculins comportent un rembourrage aux épaules. Lors de la puberté on observe une différence marquée dans le taux de croissance des épaules chez les mâles et chez les femelles, celles des garçons devenant plus larges que celles des filles. C'est un signal biologique naturel de masculinité adulte. Le rembourrage des épaules ajoute une qualité super normale à cette masculinité et il n'est pas surprenant que la tendance la plus accentuée s'observe dans le milieu le plus résolument masculin, le milieu militaire, où l'on ajoute des épauettes raides pour augmenter encore l'effet. Une augmentation de la taille est également un caractère adulte surtout chez les mâles, et plus d'un costume agressif est couronné par une forme ou une autre de haut couvre-chef, qui crée l'impression d'une taille super normale. Nous porterions sans nul doute également des échasses, si elles n'étaient pas si encombrantes.

Si les mâles désirent paraître super normalement jeunes, Ils peuvent s'affubler de perruques pour masquer leur crâne chauve, de fausses dents pour combler les vides de leur bouche vieillissante et de corsets pour maintenir leur ventre pendant. On a vu de jeunes cadres qui, souhaitant paraître super normalement vieux, ont fait teindre en gris leurs cheveux juvéniles.

Lors de l'adolescence, la femelle de notre espèce connaît un gonflement des seins et un élargissement des hanches qui marquent son passage à l'état d'adulte sexuellement développée. Elle peut renforcer ses signaux sexuels en exagérant ces caractéristiques. Elle peut soulever rembourrer rendre plus pointus ou gonfler ses seins de toutes sortes de façons. En se serrant la taille elle peut faire ressortir, par contraste, la largeur de ses hanches. Elle peut aussi

rembourrer ses fesses et ses hanches, tendance qui a connu son développement le plus super normal à l'époque des bustiers et des crinolines.

Un autre changement morphologique qui accompagne la maturation de la femelle c'est l'allongement des jambes par rapport au reste du corps. De longues jambes peuvent donc en venir à être synonymes de sexualité et des jambes exceptionnellement longues deviennent sexuellement attirantes. Elles ne peuvent, bien sûr, être par elles mêmes des stimuli supernormaux puisque ce sont des objets naturels (encore que de hauts talons aident en l'occurrence) mais on observe un allongement artificiel dans les dessins et peintures érotiques de femelles. Des mesures effectuées sur des dessins de « pin-up » révèlent que les femmes sont généralement représentées avec des jambes anormalement longues, parfois près d'une fois et demie aussi longues que les jambes de celles qui ont servi de modèles. La mode récente des jupes très courtes doit son attrait sexuel non pas simplement à l'exposition de chair nue, mais aussi à l'impression qu'elle donne des jambes plus longues par contraste avec les styles précédents de jupes longues.

On peut trouver tout un scintillant arsenal de stimuli supernormaux dans l'univers des produits de beauté femelles. Une peau claire et sans tache est toujours séduisante sexuellement. On peut en exagérer l'aspect lisse au moyen de poudres et de crèmes. A des périodes où il était important de montrer qu'une femelle n'avait pas à travailler au soleil, ces produits de beauté, l'aidaient à obtenir pour la surface de peau qu'elle exposait une blancheur super normale. Quand les conditions ont changé, il est devenu important pour elle de montrer qu'elle pouvait se permettre le loisir de s'allonger au soleil, alors le bronzage de la peau est devenu un élément

positif. Une fois de plus ces produits de beauté étaient là pour lui dormir un brunissage super normal. A d'autres périodes du passé il était important pour elle de faire étalage de sa bonne santé et ce fut alors l'on ajouta la rougeur super normale du maquillage. Un autre caractère de sa peau c'est qu'elle est moins poilue que celle du mâle adulte. Là encore, on peut obtenir un effet super normal grâce à diverses formes d'épilation, les petits poils étant rasés ou épilés sur les jambes ou bien péniblement arrachés sur le visage. Les sourcils du mâle tendent à être plus broussailleux que ceux de la femelle, alors la féminité super normale peut s'obtenir là aussi en épilant. Ajoutez à tout cela le maquillage super normal des yeux, le rouge à lèvres, le vernis à ongles, le parfum et parfois même le rouge appliqué sur le bouton des seins, et il est facile de voir combien nous nous donnons de mal pour mettre en oeuvre le principe super normal dans la course aux stimuli.

Nous avons déjà observé, dans un chapitre précédent, jusqu'à quelles extrémités était allé le pénis pour devenir un symbole phallique super normal. Dans le costume ordinaire il ne s'en est pas si bien tiré, à l'exception d'un bref moment de gloire à l'époque de la braguette. Aujourd'hui il ne nous reste guère plus que la touffe pubienne super normale du blaireau accroché à la bourse que portent les Écossais par-dessus leur kilt.

Le monde étrange des aphrodisiaques est tout entier consacré aux problèmes des stimuli sexuels supernormaux. Pendant bien des siècles dans de nombreuses cultures, les mâles humains vieillissants ont tenté de redonner quelque vigueur à leurs réactions sexuelles déclinantes au moyen d'adjuvants artificiels. Un dictionnaire des aphrodisiaques énumère plus de neuf cents articles, concernant des potions aussi délicieuses que de l'eau d'ange, de la bosse de chameau,

du crottin de crocodile, du sperme de daim, de la langue d'oie, du potage de lièvre, de la graisse de lion, du cou d'escargot et des organes génitaux de cygne. A n'en pas douter nombre de ces produits ont donné des résultats, non pas à cause de leurs propriétés chimiques, mais à cause des prix extravagants qu'on les payait. En Orient, on a attribué une telle valeur à la poudre de corne de rhinocéros en tant que stimulus sexuel super normal que certaines espèces de rhinocéros sont presque en voie d'extinction. Tous les aphrodisiaques ne s'avalent pas. Certains étaient utilisés en onguents, quant à d'autres, on les fumait, on les fumait, ou on les portait sur le corps. Il semble qu'on ait tout utilisé, depuis les bains aromatiques jusqu'aux onguents parfumés, dans la recherche frénétique de stimulations plus fortes et plus violentes.

La pharmacie moderne est moins orientée sexuellement, mais elle est quand même encombrée de stimuli supernormaux de bien des genres. Il y a les somnifères pour produire un sommeil super normal, les excitants pour produire une vivacité super normale, les laxatifs pour produire une défécation super normale, les articles de toilette pour produire une hygiène corporelle super normale et les pâtes dentifrices pour produire un sourire super normal. Grâce à l'ingéniosité de l'homme il n'y a pratiquement aucune activité naturelle qui ne puisse bénéficier d'une forme quelconque de renforcement artificiel.

Le monde de la publicité est une masse grouillante de stimuli supernormaux, chacun essayant de l'emporter sur les autres. Avec les firmes concurrentes qui mettent sur le marché des produits à peu près identiques, la course aux stimuli supernormaux est devenue le domaine des grandes affaires. Il faut présenter chaque produit sous une forme plus stimulante que ses rivaux. Cela nécessite une attention sans

fin aux subtilités de la forme, de la texture, de la couleur.

Un trait essentiel d'un stimulus super normal, c'est qu'il ne doit pas impliquer une exagération de tous les éléments du stimulus naturel sur lequel il se fonde. La bécasse de mer réagissait à un faux oeuf qui n'était super normal que sur un seul plan : sa taille. Par sa forme, sa couleur et sa texture il était similaire à un oeuf normal. On poussa plus loin l'expérience pratiquée sur les petits de la mouette. Cette fois, on exagéra les taches rouges vitales et en outre on élimina les autres caractères de l'image du parent, ceux qui n'avaient pas d'importance. Il y avait donc là un double processus : magnification des stimuli essentiels et en même temps élimination de ceux qui ne l'étaient pas. Dans l'expérience on fit cela simplement pour démontrer que les taches rouges à elles seules suffisaient à déclencher la réaction. Néanmoins cette mesure dut aider également à concentrer davantage l'attention sur les taches rouges en supprimant tout ce qui pouvait distraire le regard. Pour de nombreux stimuli humains supernormaux, on a eu recours, avec d'excellents résultats à cette double opération. On peut l'exprimer comme un principe supplémentaire et subsidiaire de la course aux stimuli : ce principe veut que quand des stimuli sélectionnés sont artificiellement magnifiés pour devenir des stimuli supernormaux, on peut encore accroître l'effet obtenu en réduisant l'importance d'autres stimuli (non sélectionnés ou bien sans intérêt). En créant simultanément des stimuli subnormaux de cette façon, les stimuli supernormaux apparaissent relativement plus forts. C'est le principe de l'extrémisme des stimuli.

Si nous désirons nous distraire au moyen de livres, de pièces de théâtre, de films ou de chansons, nous nous soumettons automatiquement à ce processus; C'est l'essence

même de ce qu'on appelle la dramatisation. Des actions quotidiennes accomplies comme on peut les observer dans la vie réelle, ne seraient pas assez excitantes, il faut les exagérer. L'application du principe de l'extrémisme des stimuli assure la suppression des détails sans intérêt et l'accentuation des détails intéressants, qui sont rendus plus extravagants. Même dans les cours dramatiques les plus réalistes ou ailleurs dans la littérature non romanesque et le cinéma documentaire, le procédé négatif est toujours en vigueur. On élimine les détails sans intérêt, ce qui provoque une forme indirecte d'exagération. Dans les représentations plus stylisées, telles que l'opéra et le mélodrame, les formes directes d'exagération sont plus importantes et il est remarquable de voir jusqu'à quel point les voix, les costumes, les gestes, les actions et l'intrigue peuvent s'éloigner de la réalité tout en exerçant un puissant impact sur le cerveau humain. Si cela paraît étrange, il convient de se rappeler le cas des oiseaux de l'expérience, on préparait les petits des mouettes à réagir à un substitut de leurs parents aussi éloigné d'une mouette adulte que peut l'être un bâton avec trois taches rouges dessus. Nos réactions aux rituels hautement stylisés d'un opéra ne sont pas plus extraordinaires.

Les jouets des enfants, les poupées et les marionnettes illustrent de façon frappante ce même principe. Ainsi, le visage d'une poupée de chiffon a certains traits importants magnifiés et d'autres supprimés. Les yeux deviennent de grandes taches noires alors que les sourcils disparaissent. La bouche arbore un vaste sourire alors que le nez se trouve réduit à deux petits points. En pénétrant dans un magasin de jouets on entre dans un monde de stimuli tantôt supernormaux tantôt subnormaux. Seuls les jouets pour les enfants plus âgés deviennent moins contrastés et plus réalistes. Il en va de même des dessins faits par les enfants. Quand ils représentent

le corps humain, ils grossissent les traits qui a leurs yeux sont importants; ceux qui leur paraissent sans importance, ils les réduisent ou les suppriment. Ce sont généralement la tête, les yeux et la bouche qui bénéficient de la magnification la plus disproportionnée. Ce sont les parties du corps qui ont le plus de signification pour un jeune enfant car elles constituent la zone d'expression et de communication visuelle. Les oreilles externes de notre espèce sont inexpressives et relativement sans importance, aussi sont-elles fréquemment supprimées.

Ce genre d'extrémisme visuel prévaut également dans les arts des populations primitives. La taille des têtes, des yeux et des bouches est généralement super normale par rapport aux dimensions du corps et, comme dans les dessins d'enfants les autres traits se trouvent réduits. Les stimuli choisis pour être magnifiés varient toutefois suivant les cas. Si on représente un personnage qui court, alors ses jambes deviennent super normalement grandes. Si un personnage est simplement debout et qu'il ne fait rien de ses bras ni de ses jambes, ceux-ci peuvent devenir de simples moignons ou disparaître complètement. Si une figurine préhistorique veut représenter la fécondité, ce sont ses caractéristiques reproductrices qui seront super normalisées à l'exclusion de tout le reste. Un tel personnage peut arborer un énorme ventre de femme enceinte, des fesses proéminentes, des hanches larges et de vastes seins mais n'avoir ni jambes, ni bras, ni cou, ni tête.

On a souvent qualifié des manipulations graphiques de cette sorte de création de difformités affreuses comme si la beauté de la forme humaine se trouvait en quelque sorte victime d'un esprit délibérément malintentionné. L'ironie de la chose, c'est que si ces critiques prenaient la peine d'examiner les ornements corporels qu'ils portent eux mêmes, ils

constateraient que leur propre apparence n'est pas exactement « ce que voulait la nature ». Comme les enfants et les artistes primitifs ils sont à n'en pas douter encombrés d'éléments « déformants » supernormaux et subnormaux.

La fascination de l'extrémisme des stimuli dans les arts tient à la façon dont ces exagérations varient d'un cas à l'autre, d'un endroit à l'autre, et à la façon aussi dont les modifications provoquent de nouvelles formes d'harmonie et d'équilibre. Dans le monde moderne, les dessins animés sont devenus les grands pourvoyeurs de cette forme d'exagération visuelle, et on en trouve une forme spécialisée dans l'art de la caricature. Le caricaturiste de talent repère les traits naturellement exagérés du visage de sa victime et supernormalise habilement ces exagérations qui existent déjà. En même temps, il réduit les caractères moins voyants. La magnification d'un grand nez, par exemple, peut devenir si extrême que les dimensions de cet appendice peuvent s'en trouver doublées ou même triplées sans rendre le visage pour autant méconnaissable. En fait, il le rend même plus reconnaissable. Ce qui se passe, c'est que nous identifions tous tel ou tel visage en le comparant dans notre esprit avec un visage humain « typique D idéalisé. Si un visage particulier a certains traits qui sont plus forts ou plus faibles, plus gros ou plus petits, plus longs ou plus courts, plus sombres ou plus clairs que notre visage « typique D, ce sont ces aspects-là dont nous nous souviendrons. En dessinant une caricature réussie, l'artiste doit savoir intuitivement quels traits nous avons sélectionnés ainsi et il lui faut alors supernormaliser les points forts et subnormaliser les points faibles. Le processus est fondamentalement le même que celui qu'on emploie dans les dessins des enfants et des peuples primitifs, à cela près que le caricaturiste s'intéresse avant tout aux différences individuelles.

Cette méthode de l'extrémisme des stimuli a tout au long de leur histoire influencé les arts visuels. Les modifications supernormales et subnormales abondent dans presque toutes les formes d'art primitif. A mesure toutefois que les siècles passaient, le réalisme en arrivait de plus en plus à dominer l'art européen. Le peintre et le sculpteur avaient la tâche accablante de représenter aussi précisément que possible le monde extérieur. Ce n'est qu'au siècle dernier, quand la science se chargea de cette tâche redoutable (avec le développement de la photographie) que les artistes purent revenir à une manipulation plus libre du sujet. Ils furent tout d'abord lents à réagir et bien que les schèmes eussent été brisés au XIXe siècle, ce ne fut qu'au XXe siècle qu'ils s'en libérèrent totalement. Au cours des soixante dernières années, on a observé une vague de rébellion après l'autre tandis que l'extrémisme de stimuli s'affirmait avec de plus en plus de force. La règle une fois de plus est devenue : magnifier les événements sélectionnés et éliminer les autres.

Quand les artistes modernes ont commencé à manipuler ainsi les portraits du visage humain, tout le monde protesta violemment. On qualifia les tableaux de folie décadente, comme s'ils reflétaient quelque nouvelle maladie de la vie du XXe siècle au lieu d'être un retour à la fonction plus fondamentale de l'art, qui est de poursuivre la course aux stimuli. Les exagérations mélodramatiques du comportement humain au théâtre, dans le ballet et à l'opéra, la magnification poussée à l'extrême des émotions humaines exprimées dans les chansons et les poèmes, tout cela on l'acceptait volontiers, mais il fallut quelque temps pour qu'on s'adaptât à des extrémismes de stimuli similaires dans les arts visuels. Quand des peintures totalement abstraites firent leur apparition, elles furent attaquées comme ne voulant rien dire par des gens qui

étaient parfaitement disposés à savourer l'abstraction totale de n'importe quelle exécution musicale. Mais jamais on n'avait imposé à la musique la contrainte esthétique de représenter des sons naturels.

J'ai défini un stimulus supernormal comme une exagération artificielle d'un stimulus naturel mais on peut, dans certains cas, appliquer ce concept à un stimulus inventé. Permettez-moi de prendre deux cas extrêmement nets. Les lèvres roses d'une belle fille sont, sans aucun doute un stimulus biologique parfaitement naturel. Si elle les exagère en les peignant d'un rose plus vif, elle en fait évidemment un stimulus supernormal. Là la situation est simple et c'est le genre d'exemple que je me suis efforcé de prendre jusqu'à maintenant. Mais que dire du spectacle d'une automobile neuve et étincelante ? Cela peut être extrêmement stimulant aussi, mais il s'agit d'un stimulus entièrement artificiel et inventé. Il n'existe pas de modèle biologique naturel auquel nous puissions la comparer pour constater qu'elle a été supernormalisée. Et pourtant, quand nous examinons diverses automobiles, nous pouvons facilement en repérer certaines qui semblent avoir la qualité d'être supernormales. Elles sont plus grandes et plus spectaculaires, que la plupart des autres. Les fabricants d'automobiles s'intéressent en fait tout autant à produire des stimuli supernormaux que les fabricants de rouge à lèvres. La situation est plus fluide, car il n'existe pas de ligne biologique naturelle à suivre; mais le processus est essentiellement le même. Dès l'instant où l'on a inventé un nouveau stimulus, il crée sa propre ligne. A tout moment de l'histoire de l'automobile, on pourrait donner un dessin de la voiture typique de l'époque, commune et donc « normale ». On pourrait également faire un dessin de la voiture de luxe de l'époque, qui était alors le véhicule supernormal. La seule différence entre cet exemple et celui du rouge à lèvres, c'est

que la « ligne normale » de l'automobile change avec le progrès technique, alors que le rose naturel des lèvres demeure le même.

L'application du principe supernormal est donc très étendue et on le rencontre sous une forme ou sous une autre dans presque toutes nos entreprises. Libérés des exigences de la simple survie, nous cherchons à extraire jusqu'à la dernière goutte de stimulation de tout ce sur quoi nous pouvons poser nos mains ou nos yeux. Le résultat est que nous souffrons parfois d'indigestion de stimuli. Le malheur, quand on cherche à rendre les stimuli plus forts, c'est qu'on court le risque de s'épuiser par la violence de la réaction. On devient blasé. On commence à être d'accord avec Shakespeare quand il dit que

Dorer de l'or raffiné, peindre le lis Répandre du parfum sur la violette... Ce sont là de ridicules excès.

Mais force nous est en même temps d'admettre avec Wilde que « rien ne réussit comme l'excès ». Alors que faire ? La solution, c'est de mettre en application encore un autre principe subsidiaire de la course aux stimuli :

Ce principe veut que, puisque les stimuli supernormaux sont si forts et que notre réaction en face d'eux est épuisée, il nous faut de temps en temps varier les éléments choisis pour être magnifiés. Quand un changement de cette sorte se produit il est généralement spectaculaire, car c'est toute une tendance qui se trouve renversée. Il n'empêche toutefois pas de poursuivre telle forme de la course aux stimuli : il se contente de déplacer les points sur lesquels portait l'accentuation supernormale. On n'en trouve pas d'illustration plus saisissante que dans le monde de la mode et de l'ornement.

Dans le costume féminin, où c'est l'affichage sexuel qui compte en tout, cela a donné lieu à ce que les spécialistes de la mode appellent la « loi de déplacement des zones érogènes ». Techniquement, une zone érogène est une partie du corps particulièrement bien fournie en terminaisons nerveuses réagissant au toucher et dont la stimulation directe provoque l'excitation sexuelle.

Les principales zones sont la région génitale, les seins, la bouche, les lobes des oreilles, les fesses et les cuisses. On ajoute parfois à la liste le cou, les aisselles et le nombril. La mode féminine ne s'intéresse pas, bien sûr, à la stimulation tactile, à l'étalage visuel (ou bien à la dissimulation) de ces régions sensibles. Dans des cas extrêmes toutes ces régions peuvent être révélées à la fois ou bien, comme dans le costume de la femme arabe, toutes peuvent être dissimulées. Dans la grande majorité des communautés supertribales, toutefois, on exhibe les unes en même temps qu'on dissimule les autres. Alternativement, on peut mettre l'accent sur certaines d'entre elles, bien qu'elles soient couvertes, alors qu'on veut faire oublier les autres.

La loi de déplacement des zones érogènes concerne la façon dont la concentration sur une région cède le pas à la concentration sur une autre à mesure que le temps passe et que les modes changent. Si la femme moderne met trop longtemps l'accent sur une zone, la séduction de celle-ci finit par s'user et il faut un nouveau choc supernormal pour réveiller l'intérêt.

A notre époque, les deux principales zones érogènes, les seins et le bassin, sont dans l'ensemble restées dissimulées mais on les a soulignées de diverses façons. Un de ces procédés

consiste à rembourrer ou, au contraire, à ajuster la toilette pour exagérer les formes de ces zones. Une autre méthode consiste à exposer des surfaces de chair voisines des zones érogènes. Quand cette exposition atteint la région des seins, avec des toilettes au décolleté excessivement bas, l'exposition par contre s'éloigne de la région pelvienne, les robes devenant plus longues. Quand la zone d'intérêt se déplace et que les jupes deviennent plus courtes, alors le décolleté remonte. Dans les cas où la mode était à dénuder le ventre en exposant le nombril, les autres zones étaient généralement bien couvertes, parfois même jusqu'au point où les jambes étaient dissimulées par une forme ou une autre de pantalon.

Le grand problème des dessinateurs de mode c'est que leurs stimuli supernormaux sont liés à des caractéristiques biologiques fondamentales. Comme il n'y a que très peu de zones vitales cela crée une stricte limitation et contraint les modélistes à suivre toute une série de cycles dangereusement répétés. Ce n'est qu'au prix d'une grande ingéniosité qu'ils peuvent surmonter cette difficulté. Mais on peut toujours jouer avec la région de la tête. On peut souligner les lobes des oreilles avec des boucles d'oreilles, le cou avec des colliers, le visage avec du maquillage. La loi de déplacement des zones érogènes s'applique ici aussi et il est remarquable que, quand le maquillage, des yeux devient particulièrement frappant et élaboré, les lèvres deviennent généralement plus pâles et moins visibles.

Les cycles de la mode masculine suivent un cours quelque peu différent. Le mâle à notre époque s'intéresse plus à afficher son statut que ses caractéristiques sexuelles. Un statut élevé signifie la possibilité de loisirs - et les costumes de loisirs les plus caractéristiques sont les tenues de sport. Ceux qui étudient l'histoire de la mode ont découvert ce fait

révéléateur que, pratiquement, tout ce que les hommes portent aujourd'hui peut être classé sous la rubrique « ex-vêtements de sport ». On peut démontrer que même nos tenues les plus formelles ont ces origines.

Voici comment fonctionne le système. A tout moment de l'histoire récente, il y a toujours eu un costume hautement fonctionnel adapté au sport de l'époque, synonyme de statut élevé. Porter un tel costume indique qu'on peut s'octroyer le temps et l'argent nécessaires à ce sport. On peut supernormaliser cet affichage de statut en portant le costume comme vêtement de tous les jours, même quand on ne pratique pas le sport en question, ce qui a pour effet de magnifier la manifestation du statut en lui donnant une portée plus vaste. Les signaux émanant des vêtements de sport disent : « J'ai beaucoup de loisirs », et ils peuvent dire cela presque aussi bien pour un homme qui ne pratique pas de sport et qui d'ailleurs ne peut pas se permettre de le faire. Au bout d'un moment une fois qu'on les a totalement acceptés comme une tenue quotidienne, ces vêtements perdent leur impact. Il faut alors faire appel à un nouveau sport pour lui emprunter son costume insolite.

Au XVIII^e siècle, les gentlemen de la campagne anglaise exhibaient leur statut en s'adonnant à la chasse. Ils avaient adopté pour l'occasion une manière raisonnable de s'habiller : ils portaient un manteau ouvert sur le devant, ce qui lui donnait l'apparence d'avoir une queue derrière. Ils renoncèrent aux grands chapeaux mous et se mirent à porter des haut-de-forme raides, véritables prototypes des casques de sécurité. Une fois ce costume tout à fait établi comme tenue d'un sport significatif d'un statut élevé, il commença à se répandre. Ce furent tout d'abord les jeunes dandys qui commencèrent à utiliser comme tenue quotidienne une

version modifiée du costume de chasse. On vit là le comble de l'audace, sinon du scandale. Mais peu à peu la tendance se répandit (les jeunes dandys vieillissent) et vers le milieu du XIXème siècle c'était devenu une pratique courante que de porter tous les jours habit et chapeau haut-de-forme.

Les membres plus audacieux de la société qui désiraient étaler leurs signaux de loisirs supernormaux durent donc remplacer le haut de forme et l'habit par quelque chose de nouveau maintenant que c'était devenu une tenue si acceptée et si traditionnelle. D'autres sports à statut élevé et qu'on pouvait piller étaient le tir, la pêche et le golf. Les « derbies » devinrent des chapeaux melons et les tweeds qu'on portait pour tirer servirent à faire des complets vestons. Les chapeaux de sport plus doux devinrent des feutres. A mesure que se déroule le siècle où nous vivons, le complet veston a été de plus en plus largement accepté comme tenue de jour et par la même occasion, il est devenu de plus en plus sombre. La jaquette avec haut-de-forme et queue a monté d'un rang dans la hiérarchie des tenues habillées, et on la réserve maintenant à des occasions spéciales comme les mariages. Elle survit également comme tenue de soirée, mais là le complet veston l'a déjà rattrapée et lui a fait perdre la queue pour devenir la veste de smoking.

Des l'instant où le complet veston avait perdu son côté audacieux, il devait à son tour se trouver remplacé par quelque chose de plus évidemment sportif. La chasse est peut-être moins en vogue, mais l'équitation conserve une valeur de statut élevée, et nous voilà repartis. Cette fois c'était la veste de cheval qui ne tarda pas à devenir une « veste de sport ». Par une ironie du sort elle n'acquiesce ce nom que quand elle eut perdu sa véritable fonction sportive. Elle devint la nouvelle tenue de tous les jours et garde encore aujourd'hui cette qualité. Mais déjà elle s'insinue dans le monde plus formel des hommes d'affaires. Chez ceux qui s'habillent avec le plus d'audace elle a même envahi ce saint des saints la tenue de soirée, puisqu'on la retrouve sous la forme de veste de smoking à carreaux.

En même temps que la veste de sport se répandait dans la vie quotidienne, le chandail de polo en faisait autant. Le polo était un autre sport de très haut statut et le fait de porter le chandail typique à col roulé de ce jeu conférait un statut immédiat à son heureux propriétaire. Mais déjà cette tenue caractéristique a perdu de son charme audacieux. On l'a vue récemment portée pour la première fois dans sa version de soie avec une veste de smoking. De jeunes mâles envahirent aussitôt les boutiques réclamant à grands cas cette dernière invasion du sport dans le domaine vestimentaire. Peut-être a-t-elle perdu son impact comme tenue quotidienne, mais comme tenue de soirée elle parvenait à choquer et la mode s'en répandit donc rapidement.

On a vu se produire d'autres tendances similaires au cours des cinquante dernières années. On a vu des hommes qui n'ont jamais quitté la terre ferme porter des blazers de yachting avec des boutons de cuivre et des hommes (et des

femmes) qui n'ont jamais vu un champ de neige arborer des tenues de ski. Aussi longtemps qu'un sport demeure exclusif et coûteux, il se verra dérober ses signaux de costumes. Au cours de ce siècle, les sports de loisirs ont été remplacés dans une certaine mesure par l'habitude de s'en aller vers des bords de mer à climat plus chaud. Cela commença avec l'engouement pour la Côte d'Azur. Les gens qui allaient là-bas se mirent à copier les chandails et les chemises des pêcheurs locaux. Ils pouvaient montrer qu'ils s'étaient offerts cette nouvelle forme coûteuse de vacances en portant, une fois rentrés chez eux, des versions modifiées de ces chemises et de ces chandails. On vit aussitôt apparaître sur le marché toute une nouvelle gamme de tenues de vacances. En Amérique, cela devint la mode pour les mâles riches et à haut statut de posséder à la campagne un ranch où ils porteraient des vêtements de cow-boy modifiés. En moins de rien, on vit toute une foule de jeunes citadins dépourvus de tout ranch se pavaner dans une tenue encore plus modifiée de cow-boy. On pourrait avancer qu'ils ont emprunté ce costume tout droit aux westerns, mais c'est peu probable. Ç'aurait encore été un déguisement. Toutefois, dès l'instant où des mâles de son époque et à statut élevé le portent durant leurs périodes de loisirs, tout est bien et voilà une nouvelle annexion en vue.

Rien de tout cela, penserez-vous peut-être n'explique la bizarre tenue de l'adolescent mâle qui porte des cravates, des cheveux longs des colliers, des foulards de couleurs, des bracelets, des chaussures à boucles, des pantalons à pattes d'éléphant et des chemises à manchettes de dentelle.

Quel genre de sport modifie-t-il, lui? L'adolescente femelle en mini-jupe n'a rien de mystérieux. Hormis qu'elle a déplacé vers ses cuisses sa zone érogène, elle s'est contentée de voler une tenue de sport pour en faire un costume de tous

les jours. La jupe de tennis des années trente et la jupe de patinage des années quarante étaient déjà des mini-jupes à part entière. Il ne fallait plus qu'un modéliste audacieux pour les modifier et en faire une tenue de tous les jours. Mais le jeune mâle flamboyant, que fait-il donc ? La réponse : avec l'avènement récent d'une « subculture de la jeunesse », il est devenu nécessaire de développer un costume absolument nouveau pour l'accompagner, un costume qui devait aussi peu que possible aux variations de la « subculture adulte » détestée. Le statut dans la « subculture de jeunesse » a moins de rapport avec l'argent et beaucoup plus avec le sex-appeal et la virilité. Cela veut dire que les jeunes mâles ont commencé à s'habiller davantage comme des femelles, non pas parce qu'ils sont efféminés (accusation que leur lancent volontiers les membres du groupe plus âgé), mais parce qu'ils s'intéressent davantage aux manifestations d'excitation sexuelle. Jusqu'à une époque récente, c'était principalement le souci des femelles, mais aujourd'hui les deux sexes s'y intéressent. C'est en fait un retour à un stade antérieur (avant le XVIII^e siècle) de la mode masculine et nous ne serions guère surpris si l'on voyait réapparaître la braguette du XV^e siècle. On peut observer également le retour à un maquillage masculin savant. Il est difficile de dire combien de temps va durer cette phase car cette mode va être peu à peu copiée par des mâles plus âgés qui bougonnent déjà en voyant les manifestations ouvertement sexuelles de leurs cadets. En revenant à un étalage de paon, les jeunes mâles de la « subculture de la jeunesse » ont frappé à l'endroit le plus sensible. C'est vers l'âge de seize ou dix-sept ans que le mâle humain connaît la plus grande vigueur sexuelle. En abandonnant le costume de statut de loisirs pour le remplacer par le costume de statut de sexe, ils ont choisi l'arme idéale. Toutefois, comme je l'ai dit plus haut, les jeunes dandys vieillissent. Il sera intéressant de voir ce qui se passera dans vingt années d'ici, quand on

rencontrera des Beatles chauves et qu'une nouvelle subculture de la jeunesse aura fait son apparition.

Presque tout ce que nous portons aujourd'hui est donc le résultat de ce principe de changement dans la course aux stimuli destiné à produire l'effet de choc de la brusque innovation. Ce qui est audacieux aujourd'hui devient ordinaire demain et guindé le surlendemain et nous avons tôt fait d'en oublier les origines. Combien d'hommes, en enfilant leur tenue de soirée et en coiffant leur chapeau haut-de-forme, se rendent-ils compte qu'ils endossent la tenue d'un seigneur de la fin du XVIIIe siècle partant pour la chasse ? Combien d'hommes d'affaires en complet veston sombre ont-ils conscience qu'ils suivent la mode des sportifs du début du XIXe siècle ? Combien de jeunes hommes en veste de sport se considèrent-ils comme des cavaliers ? Combien de jeunes hommes en chemise à col ouvert, en chandail à grosses mailles se voient-ils sous les traits de pêcheurs méditerranéens ? Et combien de jeunes filles en mini-jupe s'imaginent-elles en joueuses de tennis ou en patineuses ?

Le choc est vite passé. Un nouveau style est vite absorbé et il en faut un autre pour prendre sa place et pour apporter un nouveau stimulus. Il est une chose dont on peut toujours être sûr : ce que représente aujourd'hui l'innovation la plus audacieuse dans le domaine de la mode deviendra la respectabilité de demain et se fossilisera rapidement en un formalisme pompeux dès que de nouvelles rébellions se produiront pour la remplacer. C'est seulement grâce à ce processus de constant remplacement que les extrêmes de la mode, les stimuli supernormaux des modélistes vont conserver leur impact. La nécessité est peut être la mère de l'invention mais, en ce qui concerne les stimuli supernormaux de la mode, Il est également vrai de dire que l'innovation est la

mère de la nécessité.

Nous avons jusque-là considéré les cinq principes de la course aux stimuli qui concernent l'augmentation du voltage du comportement de l'individu. De temps en temps, c'est de la tendance opposée qu'on a besoin. Quand c'est le cas, le sixième et dernier principe entre en jeu.

6. Si la stimulation est trop forte, vous pouvez réduire votre voltage de comportement en atténuant votre réaction aux sensations que vous recevez.

C'est le principe de la coupure. La captivité rend certains animaux de zoo affolés et tendus, surtout quand ils viennent d'arriver, qu'on vient de les installer dans une nouvelle cage ou qu'on les loge avec des compagnons hostiles ou qui ne leur conviennent pas. Dans l'état d'agitation où ils sont, ils peuvent souffrir d'une surstimulation anormale. Quand cela se produit et qu'ils ne parviennent pas à y échapper ni à se cacher, il leur faut, d'une façon quelconque, interrompre le flot des stimuli qui les assaillent. Ils peuvent le faire tout simplement en s'accroupissant dans un coin et en fermant les yeux. Cela supprime en tout cas les stimuli visuels. Un sommeil excessif et prolongé (méthode également utilisée par les invalides, aussi bien animaux qu'humains) représente aussi une forme plus extrême de coupure. Mais ils ne peuvent s'accroupir ou dormir à jamais. Quand ils sont actifs, ils peuvent soulager dans une certaine mesure leur tension en exécutant des « stéréotypes ». Ce sont de petits tics et schémas répétitifs de crispation, de balancement, de saut, d'oscillation ou de pivotement qui, parce qu'ils sont devenus familiers à la suite d'une constante répétition, sont également devenus réconfortants. Pour l'animal surstimulé l'environnement est si étrange et si effrayant que toute action, si absurde soit-elle, a

un effet calmant dès l'instant qu'elle suit un schéma familial. C'est comme quand on rencontre un vieil ami au milieu d'une foule d'étrangers à une réception. On peut observer ces stéréotypes dans tous les coins du zoo. Les grands éléphants se balancent d'avant en arrière; le jeune chimpanzé se berce; l'écureuil bondit en rond comme un motocycliste du mur de la mort; le tigre se frotte le museau contre ses barreaux jusqu'à ce qu'il soit à vif et qu'il saigne.

Si l'on observe parfois certains de ces schémas de surstimulation chez des animaux victimes d'un ennui intense, ce n'est pas un accident, car la tension provoquée par la sous-stimulation est à bien des égards fondamentalement la même que la tension de la surstimulation. Les deux extrêmes sont déplaisants et leurs désagréments provoquent une réaction stéréotypée, l'animal essayant avec désespoir de fuir pour retrouver le juste milieu de la stimulation modérée qui est le but de la course aux stimuli.

Si le pensionnaire du zoo humain se trouve fortement surstimulé, lui aussi retombe sur le principe de la coupure. Quand de nombreux stimuli différents se déchaînent et sont en contradiction entre eux, la situation devient insupportable. Si nous pouvons courir nous cacher, alors tout va bien, mais nos engagements complexes créés par la vie supertribale nous en empêchent généralement. Nous pouvons fermer les yeux et nous boucher les oreilles, mais il faut autre chose qu'un bandeau et des boules de cire.

In extremis nous avons recours à des adjuvants artificiels. Nous prenons des tranquillisants, des somnifères (parfois en quantités telles que la coupure est définitive), des doses excessives d'alcool et toutes sortes de drogues. C'est une variante de la course aux stimuli qu'on appelle le rêve

chimique. Pour le comprendre, il n'est pas inutile d'examiner de plus près le rêve naturel.

Le grand intérêt du processus normal de rêve nocturne, c'est qu'il nous permet de trier et de classer le chaos de la journée précédente. Imaginez un bureau surchargé, où affluent tout le jour des montagnes de documents, de papiers et de notes. Tout cela vient s'entasser sur le bureau. Les employés n'arrivent pas à faire face à cette invasion d'informations et de matériel. Ils n'ont pas le temps de classer tout cela convenablement avant la fin de l'après-midi. Ils rentrent chez eux en laissant le bureau en plein chaos. Le lendemain matin il se produira un nouvel afflux et la situation ne tardera pas à être intenable.

Si nous sommes surstimulés durant le jour, notre cerveau absorbant une masse d'informations nouvelles, pour une grande part contradictoires et difficiles à classer, nous allons nous coucher à peu près dans le même état que celui dans lequel on a laissé le bureau à la fin de la journée de travail. Nous avons plus de chance que les employés surmenés. Pendant la nuit quelqu'un pénètre dans le bureau à l'intérieur de notre crâne, pour tout trier, tout classer et le préparer aux assauts du lendemain. Dans le cerveau de l'animal humain ce processus est ce qu'on appelle rêver. Le sommeil peut nous procurer le repos physique, mais guère plus que ce que nous obtiendrions en restant éveillés sur notre lit toute la nuit. Mais éveillés nous ne pourrions pas rêver. La fonction principale du sommeil est donc le rêve plutôt que le repos de membres las. Nous dormons pour rêver et nous rêvons presque toute la nuit. Les nouveaux renseignements sont triés et classés et nous nous réveillons avec un cerveau rafraîchi, prêts à repartir le lendemain matin.

Si notre vie diurne devient trop frénétique, si nous sommes trop intensément surstimulés, le mécanisme ordinaire du rêve est soumis à trop rude épreuve. Cela conduit à l'usage des narcotiques et à la poursuite périlleuse du rêve chimique. Dans la stupeur et dans les transes d'états chimiquement provoqués, nous avons le vague espoir que les drogues créeront une imitation d'état de rêve. Mais bien qu'elles puissent en effet nous aider à couper l'afflux chaotique provenant du monde extérieur, elles ne semblent en général pas remplacer la fonction positive du rêve, qui est de trier et de classer. Une fois leur effet dissipé, le soulagement provisoire négatif disparaît et le problème positif demeure tel qu'il était. Cette méthode est donc condamnée à être décevante avec, en outre, le risque d'une intoxication chimique.

Une autre variante, c'est la poursuite de ce qu'on peut appeler le rêve de méditation, dans lequel on parvient à un état ressemblant au rêve par la pratique de certaines disciplines comme le yoga, notamment. Ces états de coupure de transes provoquées par le yoga, le vaudou, l'hypnotisme et par certaines pratiques magiques et religieuses ont toutes certains traits communs. Elles impliquent généralement une répétition rythmique soutenue, sur le plan soit verbal soit physique, et elles provoquent un détachement par rapport à la stimulation extérieure normale. A cet égard elles peuvent aider à réduire l'afflux d'excitations massives et souvent contradictoires dont est victime l'individu surstimulé. Elles ressemblent donc aux diverses formes du rêve chimique, mais nous ne savons pour l'instant pas grand-chose sur la façon dont elles peuvent, en outre, apporter des bienfaits positifs du genre de ceux que nous connaissons tous en rêvant normalement.

Si l'animal humain ne parvient pas à échapper à un état

prolonge de surstimulation, il risque de tomber malade, mentalement ou physiquement. Les maladies de tension ou les dépressions nerveuses peuvent, chez ceux qui ont le plus de chance, apporter le remède. Le malade est forcé par son incapacité de couper cette arrivée massive d'excitations extérieures. Son lit de malade devient la tanière où se cache l'animal.

Les individus qui se savent particulièrement enclins. à la surstimulation finissent souvent par acquérir un signal d'avertissement préliminaire. Une vieille blessure peut commencer à les tracasser, les amygdales à se gonfler, une mauvaise dent à leur faire mal, une éruption à apparaître, un petit kyste à revenir ou une migraine à recommencer. Bien des gens ont une petite faiblesse de cet ordre qui est en fait plutôt un vieil ami qu'un vieil ennemi, car elle les avertit qu'ils « en font trop » et qu'ils feraient mieux de ralentir le train s'ils souhaitent éviter quelque chose de pire. Si, comme c'est souvent le cas, on les persuade de faire « soigner » la faiblesse dont ils souffrent, ils n'ont guère à craindre de perdre le bénéfice de ce mécanisme d'avertissement préliminaire qu'ils possédaient : quelque autre symptôme, selon toute probabilité, apparaîtra pour le remplacer. Dans le monde médical c'est ce qu'on appelle parfois le « déplacement de syndrome »,

Il est assez facile de comprendre comment les membres de la super tribu moderne peuvent en arriver à souffrir de cet état de surmenage. En tant qu'espèce, nous sommes dès l'origine devenus intensément actifs et explorateurs en raison de nos exigences particulières de survie. Le rôle difficile que durent jouer nos ancêtres chasseurs n'a fait qu'accentuer cette tendance. Aujourd'hui où nous contrôlons assez largement notre environnement, nous sommes toujours encombrés de

notre vieux système d'activité et de curiosité développées. Bien que nous ayons atteint un stade où nous pourrions fort bien nous permettre de nous reposer plus souvent et plus longuement, nous sommes tout simplement incapable de le faire. Au lieu de cela, nous sommes contraints de poursuivre la course aux stimuli. Comme c'est pour nous une activité nouvelle, nous ne savons pas encore très bien la pratiquer et nous allons constamment soit trop loin, soit pas assez. Alors, dès que nous nous sentons devenir surstimulés et suractifs ou bien sous-stimulés et sous-actifs, nous passons d'un extrême douloureux à l'autre et nous avons recours à des actions ayant tendance à nous ramener à l'heureux milieu de la stimulation optimale et de l'activité optimale. Ceux qui y réussissent restent dans un juste milieu; ceux d'entre nous qui n'y parviennent pas continuent à osciller de part et d'autre.

Il existe toutefois un lent processus d'adaptation qui nous aide dans une certaine mesure. Le campagnard, menant une existence calme et paisible, acquiert une tolérance à ce bas niveau d'activité. Si un citadin affairé se trouvait brusquement précipité dans tout ce calme et toute cette paix, il ne tarderait pas à trouver la situation intolérablement ennuyeuse. Si le campagnard est précipité dans le tohu-bohu de la vie citadine, il trouvera vite la chose épuisante. C'est parfait de passer un week-end tranquille à la campagne comme déstimulant si l'on est un citadin et c'est très bien de passer une journée en ville comme stimulant si l'on est campagnard. C'est conforme aux principes d'équilibre de la course aux stimuli; mais que l'on s'attarde beaucoup plus et l'équilibre est rompu.

Il est intéressant de noter que nous éprouvons beaucoup moins de compassion pour un homme qui ne parvient pas à s'adapter à un -faible niveau d'activité qu'envers un qui est incapable de s'adapter à un niveau élevé

d'activité. Un homme ennuyé et désœuvré nous agace plus qu'un homme harassé et surmené. Tous deux ne pratiquent pas comme Il fait la course aux stimuli. Tous deux risquent de devenir irritables et de mauvaise humeur, mais nous sommes bien plus enclins à pardonner à l'homme surchargé de travail. Pourquoi ? Parce que pousser le niveau un peu trop haut est un des facteurs qui font avancer nos cultures. Ce sont les individus au caractère intensément explorateur qui deviendront les grands innovateurs et qui changeront la face du monde où nous vivons. Ceux qui pratiquent la course aux stimuli dans un style plus équilibré et couronné d'une plus grande réussite deviendront aussi bien sûr des explorateurs, mais ils auront tendance à fournir de nouvelles variations sur de vieux thèmes plutôt que des thèmes absolument neufs. Ce seront aussi des individus plus heureux, mieux adaptés.

On se souviendra peut-être que j'ai dit au début que l'enjeu de la partie était élevé. Ce que nous allons gagner ou perdre, c'est notre bonheur et, dans les cas extrêmes, notre santé d'esprit. Les innovateurs à tendances surexploratrices devraient donc être relativement malheureux et présenter même une tendance à souffrir de maladies mentales. Si l'on garde présent à l'esprit le but de la course aux stimuli, nous devrions prédire que, malgré leurs exploits plus remarquables, ces hommes et ces femmes doivent fréquemment mener des existences difficiles et sans bonheur. L'histoire tend à confirmer qu'il en est ainsi. Nous nous acquittons parfois de notre dette envers eux sous forme de la tolérance particulière dont nous faisons montre en face de leur comportement souvent erratique et capricieux. Nous reconnaissons intuitivement que c'est un résultat inévitable du style déséquilibré qu'ils pratiquent dans la course aux stimuli. Mais, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, nous ne sommes pas toujours aussi compréhensifs.

VII

L'ADULTE ENFANT

A cet égard le jeu des enfants est semblable à la course aux stimuli des adultes. Les parents se chargent d'assurer la survie des enfants et ceux-ci restent avec un grand surplus d'énergie disponible. Il y a toutefois une différence. On a vu qu'il existe diverses façons de pratiquer la course aux stimuli pour adultes, dont l'une est l'invention de nouveaux schémas de comportement. Dans le jeu, cet élément est beaucoup plus développé. Pour l'enfant qui grandit, à peu près chaque action qu'il accomplit est une invention nouvelle. Sa naïveté en face de l'environnement le contraint plus ou moins à une incessante innovation. Tout est nouveau. Chaque période de jeu est un voyage de découverte : découverte de soi-même, de ses possibilités et de ses capacités et du monde qui l'entoure. Le développement de l'esprit inventif n'est peut-être pas le but spécifique du jeu, mais il en constitue néanmoins un facteur prédominant et l'apport le plus précieux.

Les explorations et les inventions de l'enfance sont générales, banales et éphémères. Elles n'ont guère de signification. Mais si l'on peut empêcher de disparaître avec l'âge le processus qu'elles mettent en jeu, le sens de l'émerveillement et de la curiosité, le besoin de chercher de trouver et d'éprouver, de façon que tout cela subsiste pour dominer la course aux stimuli une fois l'enfant devenu grand, alors on a remporté une importante bataille : la bataille pour la créativité.

Bien des gens se sont interrogés sur le secret de la créativité. Je prétends qu'il n'est au fond pas plus que l'extension, dans la vie adulte des qualités vitales de l'enfance. L'enfant pose de nouvelles questions; l'adulte répond aux anciennes l'adulte enfant trouve des réponses aux nouvelles questions. L'enfant est inventif; l'adulte est productif; l'adulte enfant est inventivement productif. L'enfant explore son environnement l'adulte l'organise; l'adulte enfant organise ses explorations et, en les ordonnant, les renforce. Il crée.

Le phénomène mérite d'être étudié de plus près.

Si un jeune chimpanzé ou un enfant est placé dans une pièce avec un seul jouet familier, il va jouer avec quelque temps, puis cesser de s'y intéresser. Si on lui propose, par exemple, cinq jouets familiers au lieu d'un seul, il jouera d'abord avec celui-ci, puis avec celui-là, passant de l'un à l'autre. Le temps qu'il revienne au premier, le jouet original lui semblera de nouveau « frais » et digne d'un renouveau d'attention. Si, enfin, on lui propose un jouet nouveau et insolite, il excitera aussitôt son intérêt et provoquera une forte réaction.

Cette réaction au « jouet nouveau » est le premier trait essentiel de la créativité, mais ce n'est qu'une phase du processus. La forte tendance exploratrice de notre espèce nous incite à examiner le jouet nouveau et à l'essayer de toutes les façons que nous pouvons imaginer. Lorsque nous avons terminé nos explorations, alors le jouet Insolite sera devenu familier. A cet instant c'est notre esprit inventif qui va entrer en action pour utiliser le jouet nouveau, ou ce que nous en avons appris, afin de poser et de résoudre de nouveaux problèmes. Si, en combinant de nouveau les expériences que nous avons tirées de nos différents jouets, nous pouvons en

obtenir plus qu'au départ, alors nous nous sommes révélés créateurs.

Si, par exemple, on place un jeune chimpanzé dans une chambre avec une chaise ordinaire, il commence par examiner l'objet, par le taper, le frapper, le mordre, le flairer et puis par monter dessus. Au bout d'un moment ces activités quelque peu désordonnées cèdent la place à un schéma d'activité plus structurée. Le chimpanzé peut, par exemple se mettre à sauter par-dessus la chaise, en l'utilisant comme un accessoire de gymnastique. Il a « inventé » un cheval d'arçon et « créé » un nouveau mouvement de gymnastique. Il avait appris auparavant à sauter par-dessus les objets, mais pas tout à fait de cette façon. En combinant ses expériences passées avec l'étude de ce jouet nouveau, il crée l'action nouvelle du saut rythmé. Si, par la suite, on lui propose des appareils plus complexes, Il partira de ces expériences antérieures, en y incorporant les nouveaux éléments.

Ce processus de développement paraît très simple et très clair, mais il ne tient pas toujours ses promesses. Quand nous sommes enfants nous passons tous par ces processus d'exploration d'invention et de création, mais l'ultime niveau de créativité auquel nous atteignons en tant qu'adultes varie de façon spectaculaire d'un individu à l'autre. Au pis, si les exigences de l'environnement sont trop pressantes, nous nous cantonnons à des activités limitées que nous connaissons bien. Nous ne nous risquons pas à de nouvelles expériences. Nous n'avons pas de temps ni d'énergie à gaspiller. Si l'environnement semble trop menaçant, nous aimons mieux être piétinés qu'aller de l'avant : nous retombons dans la sécurité des routines familières et éprouvées. Il faut que la situation de l'environnement nous paraisse rassurante pour que nous nous risquions à explorer plus avant. L'exploration

implique l'incertitude et l'incertitude fait peur. Seuls deux facteurs nous aideront à surmonter ces craintes. Ils sont à l'opposé l'un de l'autre. Le premier, c'est le désastre, et le second c'est une sécurité grandement accrue. Ainsi, un rat femelle avec une nombreuse portée à élever, est soumise à une accablante pression. Elle travaille sans arrêt pour nourrir, nettoyer et protéger sa progéniture. Elle n'aura que peu de temps pour explorer. Si le désastre frappe, si son nid est inondé ou détruit, l'affolement la contraindra à explorer. Si, d'autre part, elle a élevé sans encombre ses petits et si elle a amassé une importante quantité de provisions, la pression se relâche et, se trouvant maintenant dans une situation de plus grande sécurité, elle peut consacrer plus de temps et d'énergie à explorer son environnement.

Telles sont donc les deux formes fondamentales d'exploration : l'exploration de panique et l'exploration de sécurité. Il en va de même pour l'animal humain. Durant le chaos et le bouleversement de la guerre, une communauté humaine se sentira contrainte d'inventer pour surmonter les désastres qui la menacent. D'un autre côté, une communauté prospère et qui connaît la réussite peut présenter des tendances fortement exploratrices, en partant de la forte position que lui confère une sécurité accrue. C'est la communauté qui réussit tout juste à s'en tirer qui manifeste un besoin d'explorer faible, sinon nul.

En examinant l'histoire de notre espèce, il est facile de voir combien ces deux formes d'exploration ont aidé le progrès humain dans son avance cahotante. Quand nos lointains ancêtres ont renoncé au confort d'une existence forestière et végétarienne pour se lancer en terrain découvert, ils se sont heurtés à de graves difficultés. Les extrêmes exigences du nouvel environnement les ont forcés à explorer ou à mourir.

C'est seulement lorsqu'ils furent devenus des chasseurs chevronnés et coopératifs que la pression s'est un peu relâchée. Ils se retrouvaient au stade où ils « vivotaient ». Le résultat fut que cet état dura très longtemps, des milliers et des milliers d'années, les progrès techniques se produisant à un rythme d'une incroyable lenteur, le simple développement dans le domaine des outils et des armes, par exemple, a mis des centaines d'années à franchir une petite et nouvelle étape.

Quand l'agriculture primitive a fini par émerger lentement et que l'environnement s'est trouvé davantage soumis au contrôle de nos ancêtres, la situation s'améliora. Là où les choses allaient particulièrement bien, l'urbanisation se développa et on franchit un seuil pour pénétrer dans un domaine où la sécurité au sein de la société connaissait une amélioration nouvelle et spectaculaire. On observa alors une poussée de l'autre forme d'exploration : l'exploration de sécurité. Celle-ci à son tour conduisit à des développements de plus en plus stupéfiants, à une sécurité accrue et à une exploration plus intense.

Ce n'était malheureusement pas là toute l'histoire. L'accès de l'homme à la civilisation constituerait un récit bien plus heureux si on pouvait s'arrêter là. Mais hélas! les événements se précipitèrent et, comme nous l'avons vu tout au long de ce livre, le pendule se mit à osciller follement de la réussite au désastre. Comme nous libérions beaucoup plus de forces que notre équipement biologique ne nous permettait d'en contrôler, on abusa aussi souvent qu'on usa des splendeurs de nos nouveaux progrès sociaux. Notre incapacité à affronter rationnellement le superstatut et le superpouvoir que nous imposait notre état supertribal nous précipita vers de nouveaux désastres, plus brusques et plus redoutables que nous n'en avons jamais connu. A peine une supertribu s'était-

elle installée dans une phase de grande prospérité, l'exploration de sécurité fonctionnant à plein régime et des formes nouvelles et merveilleuses de créativité s'épanouissant partout, que tout tournait mal. Des envahisseurs, des tyrans et des agresseurs venaient fracasser le mécanisme délicat de nouvelles structures sociales et l'exploration de panique reprenait sur une grande échelle. Pour chaque nouvelle invention constructive, il en apparaissait une autre destructive, et le va-et-vient continuait pendant des millénaires et il continue encore aujourd'hui. C'est l'horreur des armes atomiques qui nous adonné la gloire de l'énergie atomique et c'est la gloire de la recherche biologique qui peut encore nous apporter l'horreur de la guerre bactériologique.

Entre ces deux extrêmes il y a encore des millions de gens qui mènent la vie simple des agriculteurs primitifs, labourant le sol à peu près comme le faisaient nos lointains ancêtres. Dans quelques régions survivent des chasseurs primitifs. Comme ils en sont restés au stade du « vivotement » ils ont pour caractéristique de n'avoir aucun instinct explorateur. Comme les grands singes qui subsistent - les chimpanzés, les gorilles et les orangs-outans - ils ont en puissance un esprit inventif et explorateur, mais n'y font pas appel dans une mesure appréciable. Des expériences pratiquées sur des chimpanzés en captivité ont révélé avec quelle rapidité on peut les encourager à développer leur potentiel explorateur : Ils savent conduire des machines peindre des tableaux et résoudre toute sorte de problèmes expérimentaux; mais à l'état sauvage ils n'apprennent même pas à construire des abris rudimentaires pour se protéger de la pluie. Pour eux et pour les simples des communautés humaines l'existence au jour le jour - pas trop difficile et pas trop facile - a émoussé leurs instincts explorateurs. Pour le reste d'entre nous un extrême suit l'autre et nous sommes

sans cesse à explorer, poussés soit par un excès de panique soit par un excès de sécurité.

De temps en temps il y en a parmi nous qui jettent un regard d'envie à la « vie simple » des communautés primitives et qui se mettent à regretter que nous ayons quitté notre forêt d'Eden. Dans certains cas, on a fait de sérieuses tentatives pour transformer en actes de telles rêveries. Malgré toute la sympathie que peuvent nous inspirer ces projets, il faut bien se rendre compte qu'ils sont hérissés de difficultés. Le caractère profondément artificiel des communautés pseudo-primitives de drop-outs, ces gens qui en Amérique du Nord et ailleurs ont « lâché » la civilisation, est une faiblesse essentielle. Elles sont après tout composées d'individus qui ont goûté les excitations de la vie supertribale aussi bien que ses horreurs. Durant toute leur vie ils ont été conditionnés à un haut niveau d'activité mentale. Dans une certaine mesure ils ont perdu leur innocence sociale et la perte de l'innocence est un processus irréversible.

Au début, tout peut aller fort bien pour le néo primitif, mais il ne faut pas s'y tromper. Ce qui se passe, c'est que le retour initial à un mode de vie simple pose un problème de taille à l'ex-pensionnaire du zoo humain. Son nouveau rôle peut être simple en théorie, mais en pratique il est hérissé d'obstacles nouveaux et fascinants. La fondation d'une communauté pseudo-primitive par un groupe d'ex-citadins devient en fait un acte majeur d'exploration. C'est cela, plutôt que le retour officiel à la pure simplicité, qui rend le projet si satisfaisant, comme en témoignera n'importe quel boy-scout. Mais que se passe-t-il une fois qu'on a affronté le problème initial et qu'on l'a surmonté ? Qu'il s'agisse d'un groupe lointain vivant à la campagne ou dans des cavernes ou qu'il s'agisse d'un groupe pseudo-primitif qui s'isole tout seul et qui s'est

installé dans une poche au sein de la ville elle-même, la réponse ne change pas. La désillusion s'installe au fur et à mesure que la monotonie commence à attaquer les cerveaux qui ont suivi l'entraînement irréversible de la vie supertribale. Ou bien le groupe s'effondre, ou bien il commence à agir. Si la nouvelle activité est couronnée de succès, alors la communauté ne tardera pas à se trouver en train de s'organiser et de s'étendre. En un rien de temps elle aura repris la course infernale de la vie supertribale.

Il est assez difficile au XXe siècle de subsister en tant qu'authentique communauté primitive, comme les Esquimaux ou tout aborigène, alors que dire d'une communauté pseudo-primitive ? Même les Gitans d'Europe, dont la résistance est bien connue, succombent peu à peu à l'impitoyable extension des conditions qui règnent dans le zoo humain.

La tragédie pour ceux qui souhaitent résoudre leurs problèmes par un retour à la vie simple, c'est que, même s'ils parvenaient d'une façon ou d'une autre à « désentraîner » leur cerveau hautement activé, ces individus demeureraient extrêmement vulnérables au sein de leur petite communauté rebelle. Le zoo humain aurait du mal à les laisser tranquilles. Ou bien on les exploiterait en faisant d'eux une attraction touristique, comme c'est le cas pour bien des vrais primitifs aujourd'hui, ou bien, pour peu qu'ils deviennent irritants, on les attaquerait et on les disperserait. On ne peut pas échapper au monstre supertribal et mieux vaut s'en accommoder.

Si nous sommes condamnés à une existence sociale complexe, comme cela semble être le cas, la solution alors est de s'assurer que c'est nous qui profitons d'elle plutôt que de la laisser, elle, se servir de nous. Si nous devons être forcés de pratiquer la course aux stimuli, alors l'important est de choisir

la meilleure méthode d'approche. Comme je l'ai déjà indiqué, la meilleure façon de s'y prendre est de donner la priorité au principe inventif, explorateur, non pas par inadvertance comme les « lâcheurs » qui ne se trouvent que trop vite dans une impasse exploratrice, mais délibérément, en adaptant notre esprit inventif aux grands courants de notre existence supertribale.

Étant donné que chaque membre d'une supertribu est libre de choisir la façon dont il participe à la course aux stimuli, il reste à se demander pourquoi il ne choisit pas plus fréquemment la solution inventive. Avec l'énorme potentiel explorateur de son cerveau qui n'est pas utilisé et avec l'expérience qu'il a des jeux inventifs de son enfance, il devrait théoriquement préférer cette solution à toutes les autres. Dans n'importe quelle cité supertribale prospère, tous les citoyens devraient être des « inventeurs » en puissance. Pourquoi alors si peu d'entre eux s'adonnent-ils à l'activité créatrice, alors que les autres se contentent de savourer leurs inventions en seconde main, en les regardant à la télévision, ou bien se contentent de pratiquer des jeux simples et des sports dont les possibilités d'invention sont strictement limitées. Ils semblent tous posséder les qualités nécessaires pour devenir des adultes enfants. La supertribu, comme un parent gigantesque, les protège et les soigne, alors comment se fait-il qu'ils n'acquièrent pas une curiosité enfantine plus vive et plus étendue ?

Une partie de la réponse, c'est que les enfants sont subordonnés aux adultes. Inévitablement, les animaux dominants s'efforcent de contrôler le comportement de leurs subordonnés. Malgré toute l'affection que les adultes peuvent porter à leurs enfants, ils ne peuvent s'empêcher de les voir comme une menace grandissante à leur domination. Ils savent

que, quand viendra la vieillesse, ils devront leur céder la place, mais ils font tout leur possible pour reculer cette fatale échéance. Il y a donc une forte tendance à réprimer l'esprit inventif chez des membres de la communauté plus jeunes. On peut toujours apprécier leur « oeil neuf » et leur esprit créateur, mais la lutte n'en est pas moins âpre. Lorsque la nouvelle génération a atteint le point où ses membres pourraient être des adultes enfants, follement inventifs, ils sont déjà accablés sous le poids d'un lourd conformisme. Luttant contre lui de toutes leurs forces, ils se trouvent à leurs tours confrontés avec la menace d'une autre génération plus jeune qui surgit sur leurs talons et le processus de répression se répète. Seuls ces rares individus qui connaissent une enfance insolite à ce point de vue parviendront à atteindre à l'âge adulte un niveau de grande créativité. Jusqu'à quel point cette enfance doit-elle être insolite ? Elle doit ou bien se passer dans des conditions de répression telles que l'enfant qui grandit se révolte violemment contre les traditions de ses aînés (nombre de nos plus grands talents créateurs ont été de prétendus délinquants juvéniles) ou bien dans une atmosphère de non-répression telle que la lourde main du conformisme effleure à peine leur épaule. Si un enfant est sévèrement puni pour son esprit inventif (qui, après tout, est par essence profondément rebelle), il peut passer le reste de sa vie d'adulte à rattraper le temps perdu. Si l'on récompense somptueusement un enfant pour son esprit inventif, alors il peut ne jamais le perdre, quelles que soient les pressions qu'il aura à supporter par la suite. Les uns comme les autres peuvent avoir une grande influence sur la société adulte, mais les seconds souffriront probablement moins de limitations oppressives dans leurs actes créateurs.

La grande majorité des enfants, bien sûr, voient leur esprit inventif récompensé ou puni suivant un dosage plus

équilibré et émergeront dans la vie d'adulte avec une personnalité tout à la fois modérément créatrice et modérément conformiste. Ils deviendront des adultes - adultes. Ils auront tendance à lire les journaux plutôt qu'à être à l'origine des nouvelles qu'on y imprime. Leur attitude envers les adultes enfants sera ambivalente : d'un côté ils les applaudiront de fournir ces nouveautés si nécessaires, mais d'autre part ils les envieront. Le talent créateur se trouvera donc alternativement loué et condamné par la société de façon déconcertante et l'adulte enfant ne saura jamais s'il est vraiment accepté par le reste de la communauté.

L'éducation moderne a produit de grands efforts pour encourager l'esprit inventif, mais elle a encore bien du chemin à faire avant de pouvoir se débarrasser complètement de son instinct à réprimer la créativité. Il est inévitable que de vieux universitaires considèrent comme une menace de jeunes et brillants étudiants, et il faut professeur une grande maîtrise de soi pour surmonter cette réaction. Le système est conçu pour rendre cette réaction facile à obtenir, mais elle ne l'est pas pour leur nature de mâles dominateurs. Dans ces circonstances il est remarquable qu'ils parviennent à se contrôler aussi bien qu'ils le font. Il existe ici une différence entre le niveau de l'école et le niveau de l'université. Dans la plupart des écoles la domination du maître sur ses élèves s'exprime de façon forte et directe, aussi bien sur le plan social qu'intellectuel. Il utilise son expérience plus grande pour mater leur esprit inventif plus grand. Son cerveau est probablement devenu plus rigide que le leur, mais il masque cette faiblesse en dispensant en grande quantité les « faits bruts ». Il n'y a pas de discussion, seulement instruction. (La situation s'améliore et il y a évidemment des exceptions, mais c'est encore la règle générale.)

Au niveau de l'université, le tableau change. Il y a beaucoup plus de faits à dispenser, mais ils ne sont pas tout à fait aussi « bruts ». On s'attend maintenant que l'étudiant les mette en question et les évalue et en fin de compte qu'il invente de nouvelles idées. Mais à ces deux stades à l'école et à l'université, il se passe autre chose sous la surface, quelque chose qui n'a que très peu à voir avec l'encouragement de l'expansion intellectuelle, mais beaucoup à voir avec l'endoctrinement de l'identité supertribale. Pour comprendre cela il nous faut considérer ce qui s'est passé dans les sociétés tribales plus simples.

Dans de nombreuses cultures, au moment de la puberté, on a soumis les enfants à des cérémonies d'initiation impressionnantes. On les sépare de leurs parents et on les garde en groupes. On les contraint alors à subir de sévères épreuves, allant souvent jusqu'à la torture ou la mutilation. On pratique des opérations sur leurs organes génitaux, ou bien on marque leur corps de cicatrice, on les brûle, on les fouette ou on les fait piquer par des fourmis. On leur enseigne en même temps les secrets de la tribu. Une fois les rites terminés, ils sont acceptés comme membres adultes de la société.

Avant de voir quel rapport cette éducation présente avec les rites de l'éducation moderne il est important de se demander quelle valeur ont ces activités en apparence dommageables. Tout d'abord elles isolent de ses parents l'enfant presque adolescent. Jusque-là il pouvait toujours courir chercher réconfort auprès d'eux quand il souffrait. Maintenant, pour la première fois l'enfant doit subir la douleur et la peur dans une situation où il ne peut appeler ses parents à l'aide. (Les cérémonies d'initiation sont généralement réglées dans le plus grand secret par les anciens de la tribu, et les autres membres n'y assistent pas.) Cela aide à briser le

sentiment de dépendance que l'enfant éprouve envers ses parents et à transférer son allégeance du foyer familial à la communauté tribale dans son ensemble. Le fait qu'on lui permette en même temps de connaître les secrets des adultes de la tribu renforce le processus en donnant une base à sa nouvelle identité tribale. Ensuite, la violence de l'expérience affective accompagnant cet enseignement contribue à graver dans son cerveau les détails des leçons tribales. Tout comme nous ne parvenons pas à oublier les détails d'une expérience traumatisante comme un accident de voiture, de même l'initié tribal se souviendra jusqu'au jour de sa mort des secrets qu'on lui a confiés dans ces circonstances terrifiantes. L'initiation est, dans une certaine mesure, l'équivalent d'un enseignement traumatique. Enfin, elle explique avec une parfaite netteté au subadulte que bien qu'il, rejoigne maintenant les rangs de ses aînés, il n'en demeure pas moins un subordonné. Il gardera un souvenir vivace du pouvoir intense qu'ils ont exercé sur lui.

Les écoles et les universités modernes ne font peut-être pas piquer leurs étudiants par des fourmis mais, à bien des égards, le système d'éducation actuel présente de frappantes similarités avec les cérémonies d'initiation tribales primitives. Tout d'abord, on sépare les enfants de leurs parents pour les mettre entre les mains des anciens de la super tribu - les universitaires qui leur enseignent les « secrets » de la supertribu. Dans bien des cultures, on leur fait encore porter un uniforme pour les mettre à part et renforcer leur nouvelle allégeance. On peut aussi les encourager à pratiquer certains rites, tels que chanter à la chorale de l'école ou du collège. Les sévères épreuves de la cérémonie d'initiation tribale ne laissent plus de traces physiques. (La mode des balafres que s'infligeaient en duel les étudiants allemands n'a jamais vraiment pris.) Mais des épreuves physiques d'un genre moins cruel ont persisté presque partout jusqu'à une époque très

récente, en tout cas au niveau de l'école, sous la forme de corrections administrées à coups de canne sur les fesses. Comme les mutilations génitales des cérémonies tribales, cette forme de punition a toujours eu des relents sexuels et ne saurait être dissociée du phénomène du sexe de statut.

En l'absence d'une forme plus violente d'épreuves imposées par les maîtres, les élèves plus âgés assument souvent le rôle d' « anciens de la tribu » et infligent eux-mêmes des brimades aux « nouveaux ». Ces brimades varient suivant les endroits. Dans un collège, par exemple, on brime les nouveaux en fourrant dans leurs vêtements des touffes d'herbe. Dans un autre, c'est la cérémonie de la pierre : on les force à se pencher sur une grande pierre et on les fouette. Dans un autre établissement on les oblige à courir dans un long couloir où les élèves plus âgés font la haie, et leur bottent le derrière au passage. Ailleurs encore on les prend par les jambes et par les bras et on leur fait heurter le sol autant de fois qu'ils ont d'années d'âge. Parfois aussi le jour où un nouvel élève arbore pour la première fois son uniforme, il peut se voir pincer pour chaque nouvel article de sa tenue par chaque élève plus ancien. Dans de rares cas, les épreuves sont beaucoup plus raffinées et approchent presque la véritable cérémonie d'initiation tribale. Aujourd'hui, on observe de temps en temps des décès à la suite de ces activités.

Contrairement à ce qui se passait dans la tribu primitive, rien n'empêche un garçon brimé de se plaindre à ses parents, mais il s'en garde presque toujours, car il aurait honte. De nombreux parents n'ont même pas conscience des épreuves que subissent leurs enfants. L'antique habitude d'aliéner un enfant de son foyer familial à déjà commencé à opérer son étrange magie.

Bien que ces rites officiels d'initiation aient persisté ici et là, la punition officielle consistant à faire rosser les élèves coupables à coups de canne par les maîtres, a récemment perdu du terrain, en raison de la pression de l'opinion publique et des conceptions de certains maîtres. Mais si l'épreuve officielle par des moyens physiques disparaît, il reste toujours l'alternative de l'épreuve mentale. Presque tout au long du système d'éducation moderne on retrouve une forme frappante et impressionnante de la cérémonie d'initiation supertribale qui porte le nom révélateur d' « examen ». Ceux-ci sont menés dans la lourde atmosphère du haut rituel, les élèves étant coupés de toute assistance extérieure. Tout comme -dans le rituel tribal, nul ne peut les aider. Ils doivent souffrir tout seuls. A tous les autres moments de leur existence ils peuvent utiliser des ouvrages de références, ou discuter sur des points difficiles quand ils appliquent leur intelligence à un problème, mais non pas durant le rite privé des examens redoutés.

L'épreuve est encore rendue plus pénible par la fixation d'une stricte limite dans le temps et par l'accumulation de tous les différents examens dans la brève période de quelques jours ou de quelques semaines. L'effet général de ces mesures est de provoquer une véritable torture mentale, rappelant une fois de plus l'atmosphère des cérémonies d'initiation plus primitives des tribus d'autrefois.

Une fois les examens finaux terminés, au niveau de l'université, les étudiants qui ont « passé l'épreuve » deviennent qualifiés comme membres spéciaux de la section adulte de la supertribu. Ils endossent des robes d'apparat compliquées et participent à un autre rituel appelé la cérémonie de remise des diplômes, en présence des anciens de l'université revêtus de leurs robes les plus impressionnantes et

les plus spectaculaires.

La phase d'étudiant à l'université dure généralement trois ans, ce qui est bien long pour une cérémonie d'initiation. Pour certains, c'est trop long. L'isolement loin de l'assistance des parents et de l'environnement social réconfortant du foyer, joint aux exigences menaçantes de l'examen qui approche, se révèle souvent trop rude pour le jeune initié. Dans les universités britanniques environ 20 p. 100 des étudiants ont besoin d'assistance psychiatrique à un moment quelconque de leurs trois années d'étude. Pour certains, la situation devient intolérable et les suicides sont d'une fréquence insolite, le taux à l'université étant de trois à six fois plus élevé que la moyenne nationale pour le même groupe d'âges. Dans les universités d'Oxford et de Cambridge le taux de suicides est de sept à dix fois plus élevé.

De toute évidence les épreuves éducatives que je viens de décrire n'ont que peu de rapport avec l'idée d'encourager et de prolonger l'esprit ludique, inventif et créateur de l'enfance. Comme les cérémonies d'initiation tribales primitives, elles concernent plutôt l'idée d'inculquer une identité supertribale. Comme telles, elles jouent un rôle de cohésion important, mais le développement de l'intellect créatif est une tout autre question.

Une des excuses avancées pour défendre les épreuves rituelles de l'éducation moderne, c'est qu'elles fournissent la seule façon de s'assurer que les étudiants absorberont l'énorme quantité de faits actuellement disponibles. Il est vrai qu'il faut aujourd'hui des connaissances détaillées et des talents de spécialiste avant même qu'un adulte puisse commencer à faire montre, avec confiance, d'esprit inventif. Et puis les cérémonies d'examen empêchent la tricherie. En

outre, on pourrait prétendre que les étudiants doivent être délibérément soumis à des tensions pour éprouver leur énergie. Les problèmes de la vie adulte provoquent également des tensions, et si un étudiant craque sous la pression des épreuves éducatives, alors c'est probablement qu'il n'était pas équipé pour soutenir les pressions de la vie post -éducative. Ce sont là des arguments plausibles et pourtant on sent que des possibilités créatrices sont broyées sous la lourde botte des rituels de l'éducation. Il est indéniable que le système actuel représente un progrès considérable sur les anciennes méthodes d'éducation et ceux qui survivent aux épreuves peuvent en retirer de quoi alimenter grandement leurs instincts explorateurs. Nos supertribus aujourd'hui abritent plus d'adultes enfants réussis que jamais. Malgré cela, dans bien des domaines, on trouve encore une atmosphère oppressante de résistance affective aux idées radicalement neuves et inventives. Les individus dominants encouragent de petites inventions sous la forme de variations nouvelles sur de vieux thèmes, mais résistant aux grandes inventions qui conduisent à des thèmes absolument neufs.

Pour prendre un exemple : il est stupéfiant de voir la façon dont nous continuons inlassablement à essayer d'améliorer quelque chose d'aussi primitif que le moteur utilisé aujourd'hui sur les automobiles. Il y a de fortes chances pour que d'ici le XXI^e siècle, il soit devenu aussi démodé que le sont aujourd'hui le cheval et la charrette. Une forte chance et non une totale certitude, pourquoi ? Parce que, actuellement, tous les meilleurs cerveaux de l'industrie automobile sont absorbés par les problèmes mineurs d'obtenir des améliorations mineures dans les performances de la mécanique actuelle plutôt que de chercher quelque chose d'entièrement nouveau.

Cette tendance à la courte vue dans le comportement

explorateur adulte donne la mesure de l'insécurité d'une société paisible. Peut-être, à mesure que nous progresserons plus loin dans l'âge atomique, atteindrons-nous de tels sommets de sécurité supertribale ou bien de telles profondeurs de panique supertribale que nous deviendrons de plus en plus explorateurs, inventeurs et créateurs.

Ce ne sera toutefois pas une lutte facile, et les événements récents qui se sont produits dans les universités du monde entier le soulignent assez. L'amélioration des systèmes d'éducation a déjà été si efficace que de nombreux étudiants ne sont plus disposés à accepter sans contestation l'autorité de leurs aînés. La communauté n'était pas prête à cela et elle a été prise au dépourvu. Le résultat, c'est que quand des groupes d'étudiants s'adonnent à une contestation bruyante, la société est scandalisée. Les autorités éducatrices sont horrifiées. Quelle ingratitude dans tout cela ! Qu'est-ce donc qui a tourné mal ?

Si nous sommes d'une totale franchise avec nous-mêmes, la réponse n'est pas difficile à trouver. Elle est contenue dans les doctrines officielles de ces mêmes autorités éducatrices. Lorsqu'elles affrontent le soulèvement, elles doivent regarder en face une vérité déplaisante, savoir que c'est elles qui l'ont provoqué. Elles l'ont littéralement cherché. « Pensez tout seuls, disait-elle, ayez de la ressource, soyez actifs, soyez inventifs. » Et se contredisant dans le même souffle : « Mais faites-le en utilisant notre langage, nos façons et surtout, respectez nos rituels. »

Il devrait être évident, même aux yeux d'une autorité sénile, que plus on obéit au premier message, moins on tiendra compte du second. Par malheur, l'animal humain est remarquablement doué dans l'art de se rendre aveugle à

l'évidence quand celle-ci lui déplait, et c'est ce processus d'auto-cécité qui est à l'origine de tant de difficultés actuelles.

Quand elles réclamaient davantage d'initiatives et d'esprit inventif, les autorités ne prévoyaient pas l'ampleur de la réponse qu'elles allaient obtenir et comment les étudiants allaient bientôt échapper à leur contrôle. Elles n'avaient pas l'air de se rendre compte qu'elles encourageaient quelque chose qui avait déjà un puissant soutien biologique. Elles considéraient de façon erronée l'esprit d'initiative et le sens de la responsabilité créatrice comme des propriétés étrangères au jeune cerveau, alors qu'en fait elles avaient toujours été cachées là, n'attendant que le moment de s'épanouir si l'occasion leur en était donnée.

Les vieux systèmes d'éducation, comme je l'ai déjà souligné, avaient fait de leur mieux pour réprimer ces propriétés, en exigeant une bien plus grande obéissance aux règles établies par les aînés. Ils avaient rigoureusement imposé l'apprentissage par coeur de dogmes rigides. On avait contraint l'esprit inventif à se battre et il ne parvenait à se faire jour que chez des individus exceptionnels et isolés. Toutefois, quand il réussissait quand même à percer, sa valeur pour la société était indiscutable et cela a fini par conduire la société établie à l'encourager activement comme elle le fait aujourd'hui. En abordant le problème de façon rationnelle, les gens en place constatèrent que l'esprit inventif et l'esprit créateur apportaient une aide immense au progrès social. En même temps, le besoin profondément enraciné chez ces autorités supertribales de conserver leur étreinte de fer sur l'ordre social persistait toujours, ce qui les faisait s'opposer à la tendance même qu'elles encourageaient officiellement. Elles se retranchèrent encore plus solidement sur leurs positions, modelant la société dans une forme qui devait résister aux

nouveaux assauts de l'esprit inventif qu'elles-mêmes avaient déclenchés. La collision était inévitable.

La réaction initiale de l' « establishment », à mesure que l'esprit d'expérimentation se développait, fut d'abord une attitude d'amusement tolérant. Examinant avec prudence les assauts sans cesse plus audacieux de la jeune génération contre les traditions acceptées dans les arts, la littérature, la musique, les distractions et les coutumes sociales, l'establishment gardait ses distances. Sa tolérance s'effondra toutefois tandis que cette tendance se répandait dans les domaines plus sensibles de la politique et des affaires internationales.

Tandis que des penseurs isolés, excentriques formaient peu à peu une vaste foule contestataire, l'establishment revenait précipitamment à sa forme la plus primitive de réaction : l'attaque. Le jeune intellectuel, au lieu de se faire tapoter" sur la tête d'un geste tolérant, reçut sur le crâne une matraque de policier. Les vigoureux cerveaux que la société avait si soigneusement nourris ne tardèrent pas à souffrir, non pas d'épuisement, mais de commotion.

La morale des autorités est claire : ne donnez pas de liberté créatrice à moins que vous ne vous attendiez que les gens la prennent. Le jeune animal humain n'est pas une créature stupide et paresseuse qu'il faut pousser vers la créativité, c'est un être fondamentalement créateur que jadis des influences répressives exercées d'au-dessus ont pu faire croire paresseux. La réponse de l'establishment c'est que les étudiants qui protestent recherchent avec acharnement non pas l'innovation positive mais la destruction négative. On peut toutefois répliquer à cela que ces deux processus sont très étroitement liés et que le premier ne fait que dégénérer pour

prendre la forme du second quand il se trouve bloqué.

Le secret est de fournir un environnement social capable d'absorber autant d'esprits inventifs et novateurs qu'il commence par en encourager. Au fur et à mesure que les supertribus augmentent constamment de taille et que le zoo humain est de plus en plus encombré, cela nécessite des plans soigneux et marqués d'un esprit imaginatif. Par-dessus tout, cela exige une connaissance bien plus étendue des exigences biologiques de l'espèce humaine de la part des politiciens, des administrateurs et des urbanistes que ces hommes n'en ont montré dans le récent passé.

Plus on examine de près la situation, plus elle apparaît alarmante. Des réformateurs et des organisateurs bien intentionnés s'efforcent de promouvoir ce qu'ils considèrent comme des conditions de vie meilleure, sans jamais un instant douter de la valeur de leurs efforts. Qui donc, après tout, peut nier l'intérêt de créer plus de maisons, plus d'appartements, plus de voitures, plus d'hôpitaux, plus d'écoles et plus de nourriture? Si tout cela présente une certaine similitude, on n'y peut rien. La population humaine croît si vite qu'on n'a pas assez de temps ni d'espace pour faire mieux. L'ennui, c'est que, alors que d'une part toutes ces écoles neuves sont comblées d'élèves, que l'esprit inventif est en alerte et bien décidé à changer les choses, les autres développements conspirent à rendre de plus en plus impossibles des innovations. Dans leur monotonie toujours croissante et fortement enrégimentée, ces développements ne manquent pas de favoriser l'adoption des solutions les plus banales dans la course aux stimuli. Si nous n'y prenons pas garde, le zoo humain va ressembler de plus en plus à une ménagerie victorienne, avec des cages minuscules pleines de captifs secoués de tics et qui marchent de long en large.

Certains auteurs de science-fiction ont un point de vue pessimiste. Quand ils dépeignent le futur, ils le représentent comme une existence dans laquelle les individus humains sont soumis à un degré suffocant d'uniformité accrue, comme si les nouveaux développements avaient paralysé toute invention nouvelle. Tout le monde porte des tuniques ternes et l'automation domine l'environnement. Si de nouvelles inventions se font quand même jour, elles ne servent qu'à resserrer plus étroitement le piège autour du cerveau humain.

On pourrait avancer que ce tableau ne fait que refléter la pauvreté de l'imagination des écrivains, mais ce n'est pas si simple. Dans une certaine mesure ils exagèrent simplement la tendance que l'on peut déjà déceler dans les conditions actuelles. Ils réagissent au développement impitoyable de ce qu'on a appelé la « prison planifiée ». Le malheur, c'est qu'à mesure que de nouveaux progrès de la médecine, de l'hygiène, du logement et de l'industrie alimentaire permettent d'entasser de plus en plus de gens dans un espace donné, les éléments créateurs de la société sont de plus en plus détournés vers des problèmes de quantité plutôt que de qualité. On donne la préséance aux inventions qui permettent d'augmenter encore la médiocrité répétitive. L'homogénéité efficace prend le pas sur l'hétérogénéité stimulante.

Comme le faisait remarquer un architecte rebelle, une route droite entre deux bâtiments peut être la solution la plus efficace (et la meilleure marché), mais cela ne signifie pas que ce soit la meilleure route quand il s'agit de satisfaire les besoins humains. L'animal humain exige un territoire où vivre qui présente des traits uniques, des surprises, des bizarreries visuelles, des points de repères et des idiosyncrasies architecturales. Sans elles il n'a guère de sens. Une figure

géométrique et bien symétrique peut être utile pour soutenir un toit ou pour faciliter la préfabrication d'unités de logement produites à la chaîne, mais quand on applique ces formes au niveau du paysage, c'est aller contre la nature de l'animal humain. Sinon pourquoi est-ce si amusant de déambuler le long d'un sentier de campagne sinueux ? Et sinon pourquoi les enfants préfèrent-ils jouer sur des tas de détritiques ou dans des bâtiments en ruine plutôt que sur leurs terrains de jeu immaculés, stériles et géométriques ?

La tendance de l'architecture moderne vers la simplicité et l'austérité du dessin peut facilement échapper à tout contrôle et n'être qu'une excuse au manque d'imagination. Les déclarations sur la nécessité de réduire l'esthétique au minimum ne sont excitantes que parce qu'elles font contraste avec d'autres déclarations plus complexes. Quand elles en viennent à l'emporter, les résultats peuvent être extrêmement dangereux. Cela fait quelque temps que l'architecture moderne va dans cette direction, fortement encouragée par les planificateurs du zoo humain. D'énormes tours d'appartements' uniformes et répétitifs ont proliféré dans bien des villes en réponse aux exigences de logements des populations super tribales toujours plus nombreuses. Comme excuse, on a invoqué la destruction des taudis, mais les résultats n'ont été trop souvent que la création immédiate de super taudis. Dans une certaine mesure ils sont pires car, comme ils donnent bien à tort une impression de progrès, ils engendrent la complaisance et atténuent les chances d'un réel progrès.

Les zoos animaux plus évolués se sont débarrassés de leurs vieilles cages à singes. Les directeurs de zoos ont compris ce qui arrivait à leurs pensionnaires et ils se sont rendu compte que la vraie solution ne consistait pas à poser sur les

murs des carrelages plus hygiéniques ni à améliorer le drainage. Les directeurs des zoos humains, confrontés avec des explosions de population, n'ont pas vu aussi loin. On mesure aujourd'hui le résultat de leurs expériences sur l'uniformité dans les tribunaux pour enfants et les cabinets de consultation des psychiatres. Dans certains immeubles on a même recommandé aux candidats locataires des étages supérieurs d'aller consulter un psychiatre avant de s'installer, pour s'assurer qu'ils seront capables de supporter la tension de cette joyeuse vie future.

Ce simple fait devrait constituer une mise en garde suffisante pour les urbanistes et leur révéler clairement l'énormité de la folie qu'ils commettent, mais on ne voit encore guère de signes qu'ils prêtent l'oreille à de telles mises en garde. Quand ils sont confrontés avec les défauts de leurs entreprises, ils répondent qu'ils n'ont pas d'autre solution : il y a de plus en plus de gens et il faut les loger. Mais il faut d'une façon ou d'une autre trouver des solutions de rechange. Il faut réexaminer toute la nature des complexes urbains. Il faut trouver un moyen de rendre aux citoyens harassés du zoo humain le sentiment d'identité sociale de la « communauté villageoise ». Un vrai village, vu d'avion, a l'air d'un développement organique et non pas d'un produit de la règle à calcul, ce que la plupart des urbanistes s'appliquent à oublier. Ils refusent de prendre en considération les exigences fondamentales du comportement sur le plan de l'impératif territorial. Les maisons et les rues ne sont pas essentiellement faites pour qu'on les regarde comme un décor mais pour y circuler. L'environnement architectural devrait produire son impact seconde par seconde et minute par minute à mesure que nous suivons les pistes de notre territoire, le décor changeant de façon subtile à chaque perspective nouvelle. Quand nous tournons un coin, que nous ouvrons une porte, la

dernière chose que nous voulons trouver, c'est une configuration spatiale qui soit la morne réplique de ce que nous venons de quitter. Et pourtant c'est trop fréquemment tout à fait ce qui se passe, l'urbaniste s'étant penché sur sa table à dessin comme un pilote de bombardier repérant une cible, au lieu d'essayer de se projeter sous la forme d'un petit objet mobile se déplaçant à l'intérieur de l'environnement.

Ces problèmes de monotonie et d'uniformité répétitives imprègnent, bien sûr, presque tous les aspects de la vie moderne. Avec la complexité toujours croissante de l'environnement du zoo humain, les dangers de l'enrégimentement social de plus en plus intense croissent chaque jour. Alors que les organisateurs s'efforcent d'enfermer le comportement humain dans un cadre de plus en plus rigide, d'autres tendances travaillent dans la direction opposée. Comme nous l'avons vu, l'éducation des jeunes qui s'améliore régulièrement et la prospérité croissante de leurs aînés conduisent l'une et l'autre à réclamer de plus en plus de stimulation, d'aventure, d'excitation et d'expérimentation. Si le monde moderne est incapable de favoriser ces tendances, alors les membres des supertribus de demain devront livrer un dur combat pour changer ce monde-là. Ils auront l'entraînement, le temps et l'énergie exploratrice nécessaires, et d'une façon ou d'une autre ils y parviendront. S'ils se sentent enfermés dans une prison d'urbanistes, ils déclencheront un soulèvement. Si l'environnement ne permet pas d'innovation créatrice, ils le briseront afin de pouvoir recommencer. C'est l'un des plus graves dilemmes auxquels nos sociétés sont confrontées. Le résoudre est la tâche formidable qui nous attend.

Nous avons malheureusement tendance à oublier que nous sommes des animaux dotés de certaines faiblesses spécifiques et de certaines forces spécifiques. Nous nous

considérons comme des feuilles blanches sur lesquelles on peut écrire n'importe quoi. Ce n'est pas le cas. Nous venons au monde avec tout un ensemble d'instructions fondamentales et c'est à nos risques et périls que nous n'en tenons pas compte ou que nous leur désobéissons.

Les hommes politiques, les administrateurs et les autres chefs supertribaux sont de bons mathématiciens sociaux, mais ce n'est pas assez. Dans ce qui promet d'être le monde encore plus encombré de l'avenir, ils doivent devenir aussi de bons biologistes, car quelque part dans tout cet amas de fils, de câbles, de matière plastique, de ciment, de briques) de métal et de verre qu'ils contrôlent, il y a un animal, un animal humain, un chasseur tribal primitif, qui se fait passer pour le citoyen civilisé d'une supertribu et qui fait un effort désespéré pour élever ses antiques qualités héréditaires à la hauteur de sa situation extraordinairement neuve. Si on lui en donne la chance, il peut encore parvenir à transformer son zoo humain en une magnifique réserve humaine. Sinon, le zoo peut proliférer jusqu'à devenir un gigantesque asile de fous, comparable aux ménageries animales hideusement encombrées du siècle dernier.

Pour nous, membres des supertribus du XXe siècle, il sera intéressant de voir ce qui va se passer. Pour nos enfants toutefois ce sera plus que simplement intéressant. Lorsqu'ils se trouveront au pouvoir, l'espèce humaine sans aucun doute sera en face de problèmes d'une telle ampleur que ce sera une question de vie ou de mort.

APPENDICE DOCUMENTATION

Il est impossible d'énumérer ici les nombreux ouvrages qui m'ont aidé à écrire Le Zoo humain. Je n'ai donc fait figurer dans cette liste que ceux qui se sont révélés importants en me fournissant des renseignements sur un point précis ou bien ceux qui présentent un intérêt particulier pour un lecteur désireux d'approfondir telle ou telle question. Ils sont groupés ci-dessous chapitre par chapitre et sujet par sujet. Les noms d'auteurs et les dates cités permettent de retrouver la référence complète dans la bibliographie qui suit.

CHAPITRE PREMIER. TRIBUS ET SUPERTRIBUS.

Terrain de chasse de l'homme préhistorique : Washburn et Devore, 1962.

Homme préhistorique : Boule et Vallois, 1957. Clark et Piggot, 1965. Read, 1925. Tax, 1960. Washburn, 1962.

Origines de l'agriculture : Cole, 1959. Piggot, 1965. Zeuner, 1963.

Origines des villes : Piggot, 1961, 1965. Smailes, 1953.

Tenue de deuil : Crawley, 1931.

CHAPITRE II. STATUT ET SUPERSTATUT.

Comportement des babouins : Hall et Devore, 1965.

Schémas de domination : Caine, 1960.

Chercheurs de statut : Packard, 1960.

Imitation : Wickler, 1968.

Suicide : Berelson et Steiner, 1964. Stengel, 1964.
Woddis, 1957.

Redirection de l'agressivité : Bastock, Morris et
Moynihan, 1953.

Cruauté envers les animaux : Jennison, 1937. Turner,
1964.

CHAPITRE III. SEXE ET SUPERSEXE.

Comportement sexuel : Beach, 1965. Ford et Beach,
1952. Hediger, 1965. Kinsey, etc. , 1948, 1953. Morris, 1956,
1964, 1966 et 1967.

Masturbation : Kinsey, etc. , 1948.

Extase religieuse : Bataille, 1962. Ennui : Berlyne, 1960.

Activités de diversion : Tinbergen, 1951.

Prostitués singes : Zuckerman, 1932.

Manifestations sexuelles des félins : Leyhausen, 1956.

Mimique sexuelle : Wickler, 1967.

Sexe de statut : Russell et Russell, 1961.

Symboles phalliques : Knight et Wright, 1957. Boulet, 1961.

Croix de Malte : Adams, 1870.

CHAPITRE IV. GROUPES " IN " ET GROUPES " OUT "

Agressivité et Guerre : Ardrey, 1963, 1967. Berkowitz, 1962. Carhty et Ebling, 1964. Lorenz, 1963. Richardson, 1960. Storr, 1968.

Races humaines : Broca, 1864. Coon, 1963, 1966. Montagu, 1945. Pickering, 1850. Smith, 1968.

Conflits raciaux : Berelson et Steiner, 1964. Segal, 1966.

Niveaux de population : Fremlin, 1965.

CHAPITRE V. IMPRESSION ET MÉS-IMPRESSION.

Impression chez les animaux : Lorenz, 1953, Sluckin, 1965.

Més-impression chez les animaux : Hediger, 1950, 1956 (animaux de zoo). Morris, 1964 (animaux de zoo). Scott, 1956, 1958 (chiens). Scott et Fuller, 1965 (chiens). Whitman, 1919 (pigeons).

Isolation sociale chez les singes : Harlow et Harlow, 1962.

Liens infantiles chez l'homme : Ambrose, 1960. Brack-

bill et Thompson, 1967.

Formation du couple : Morris, 1967.

Fétichisme : Freeman, 1967. Hartwich, 1959.

Homosexualité : Morris, 1952, 1954, 1955. Schutz, 1965, West, 1968.

Animaux familiers : Morris et Morris, 1966.

CHAPITRE VI. LA COURSE AUX STIMULI.

Animaux de zoo : Appelman, 1960. Hediger, 1950. Inhelder, 1962. Lang, 1943. Lyall-Watson, 1963. Morris, 1962, 1964, 1966.

Ennui et tension : Berlyne, 1960. Esthétique : Morris, 1962. Bestialité : Kinsey, etc. , 1948, 1953.

Stimuli supernormaux : Morris, 1956. Tinbergen, 1951, 1953.

Dessins d'enfants : Morris, 1962. Costume : Laver, 1950, 1952, 1963. Coupure : Chance, 1962.

CHAPITRE VII. L'ADULTE ENFANT.

Curiosité chez le chimpanzé : Morris, 1962. Morris et Morris, 1966.

Cérémonies d'initiation : Cohen, 1964.

Rituels d'école : Opie et Opie, 1959.

BIBLIOGRAPHIE

ADAMS, A. L., Notes of a Naturalist in the Nile Valley and Malta (Edmonston and Douglas, 1870).

AMBROSE, J. A., « The smiling response in early human infancy » (Ph. D. thesis, London University, 1960), pp. 1-660.

APPELMAN, F. J., « Feeding of zoo animals by the public », in Internat. Zoo Yearbook 2 (1960), pp. 94-5.

ARDREY, R., African Genesis (Atheneum, 1961).

ARDREY, R., The Territorial Imperative (Collins, 1967).

BASTOCK, M., D. MORRIS and M. MOYNIHAN, « Some comments on conflict and thwarting in animals », in Behaviour 6 (1953), pp. 66-84.

BATAILLE, G., Eroticism (Calder, 1962).

BEACH, F. A., Sex and Behavior (Wiley, 1965).

BERELSON, B., and G. A. STEINER, Human Behavior (Harcourt, Brace and World, 1964).

BERKOWITZ, L., Aggression (McGraw-Hill, 1962).

BERLYNE, D. E. , Conflict, Arousal and Curiosity (McGraw-Hill, 1960).

BOULE, M. , and H. V. VAI. LOIS. Fossil Men (Thames & Hudson, 1957).

BOULLET, J. , Symbolisme sexuel (Pauvert, 1961).

BRACKBILL, Y., and G. G. THOMPSON, Behavior in Infancy and Early Childhood (Free Press, 1967).

BROCA, P. , On the Phenomena of Hybridity in the Genus Homo (Longman, Green, Longman & Roberts, 1864).

CAINE, M. , The S-Man (Hutchinson, 1960).

CARTHY, J. D. , and F. J. EBLING, The Natural History of Aggression (Academic Press, 1964).

CHANCE, M. R. A. , « An interpretation of some agonistic postures; the role of cut-off acts and postures », in Symp. Zool. Soc. London 8 (1962), pp. 71-89.

CLARK, G. , and S. PIGGOTT. Prehistoric Societies (Hutchinson, 1965).

COHEN, Y. A. , The Transition from Childhood to Adolescence (Aldine, 1964).

COLE, S. , The Neolithic Revolution (British Museum, 1959).

COON, C. S. , The Origin of Races (Cape, 1963).

COON, C. S. , The Living Races of Man (Cape, 1963).

CRAWLEY, E. , Dress, Drinks and Drums (Methuen, 1931)

FORD, C. S. , and F. A. BEACH, Patterns of Sexual Behaviour (Eyre & Spottiswoode, 1952).

FREEMAN, G. , The Undergrowth of Literature (Nelson, 1967).

FREMLIN, J. H. , « How many people can the world support? " in New Scientist 24 (1965), pp. 25-7.

HALL, K. R. L. , and I. DEVORE, « Baboon social behaviour ", in Primate Behavior (Editor : I. Devore), (Holt, Rinehart, Winston, 1965).

HARLOW, H. H. , and M. K. HARLOW, « Social deprivation in monkeys ", in Sci. Amer. 207 (1962), pp. 136-46.

HARLOW, H. H. , and M. K. HARLOW « The effect of rearing conditions on behaviour; " in Bull. Menninger Clin. 26 (1962), pp. 213-24. '

HARTWICH, A. , Perturbations of Sexual Life (After the Psychopaths of Krafft-Ebing), (Staples Press, 1959).

HEDIGER, H. , Wild Animals in Captivity (Butterworth 1965)

HEDIGER, H. , ~ Environmental factors influencing the reproduction of zoo animals in Sex and Behaviour (Editor : F; A. Beach) : (Wiley, 1965).

INHELDER, E. , « ~. kizzen zu e. ine~ Verhaltenspathologie reactIver Storungen bel Tleren" in Schweiz Arc/l. Neurol. Psychiat. 89 (1962), pp. 276-326 . .

JENNISot;!, G. , AnimaIs for SlIow and Pleasure in Ancient Rome (Manchester University Press 1937). '

KINSEY, A. C. , W. B. POMEROY and C. E. MARTIN Sexual Behaviour in the Human Male (Saunders;, 1948).

KINSEY, A. C. , W. B. POMEROY, C. E. MARTIN and P. H.

GEBHARD, Sexual Behavior in the Human Female (Saunders, 1953).

KNIGHT, R. P. and T. WRIGHT, Sexual Symbolism (Juhan Press, 1957).

LANG, E. M. , " Eine ungewöhnliche Stereotype bei emem. Lippenbaren ", in Schweiz. Arch. Tierl1eilk. 85 (1943), pp. 477-81.

LAVER, J. , Dress (John Murray, 1950).

LAVER, J. , Clothes (Burke, 1952). LAVER, J. , Costume (Cassell, 1963).

LEYHAUSEN, P. , Verhaltensstudien an Katzen (Parey, 1956).

LORENZ, K. , « Der Kumpan in der Umwelt des Vogels", in J. f. Ornith. 83 (1935), pp. 137-213, 289-413.

LORENZ, K. , On Aggression (Methuen, 1966).

LYALL-WATSON, M. , « A critical re-examination of food « washing " behaviour in the raccoon », in Proc. Zool. Soc. London 141 (1963), pp. 371-94.

MONTAGU, M. F. A. , An Introduction to Physical Anthropology (Thomas, Springfield, 1945).

MORRIS, D. , « Homosexuality in the ten-spined stickleback ", in Behaviour 4 (1952), pp. 233-61.

MORRIS, D. , « The reproductive behaviour of the zebra' finch, with special reference ta pseudofemale behaviour and displacement activities ", in Behaviour 6 (1954), pp. 271-322.

MORRIS, D. , « The causation of pseudofemale and pseudomale behaviour ", in Behaviour 8 (1955), pp. 46-57.

MORRIS, D. , « The function and causation of courtship ceremonies ", in Fondation Singer Polignac Colloque Internat. Sur l'instinct, juin 1954 (1956). pp. 261-86.

MORRIS, D. , « The feather postures of birds and the problem of the origin of social signals ", in Behaviour 9 (1956), pp. 75-113.

MORRIS, D. , The Biology of Art (Methuen, 1962).

MORRIS, D. , « Occupational therapy for captive animals ", in Coll. Pap. Lab. Anim. Cent. 11 (1962), pp. 37-42.

MORRIS, D. , « The response of animals to a restricted

environment ", in Symp. Zool. Soc. London 13 (1964), pp. 99-118.

MORRIS, D. , « The rigidification of behaviour ", in Phil. Trans. Roy. Soc. London B. 251 (1966). pp. 327-30.

MORRIS, D. (Editor), Primate Ethology (Weidenfeld & Nicolson, 1967).

MORRIS, D. , The Naked Ape (Cape, 1967).

MORRIS, R. , and D. MORRIS, Men and Snakes (Hutchinson, 1965).

MORRIS, R. , and D. MORRIS, Men and Pandas (Hutchinson, 1966).

OPIE, L, and P. OPIE, The Lore and Language of School-children (Oxford University Press, 1959).

PACKARD, V. , The Status Seekers (Longmans, 1960).
PICKERING, C. , The Races of Man (Bohn, 1850). PIGGOTT, S. (Editor), The Dawn of Civilization (Thames and Hudson, 1961).

PIGGOTT, S. , Ancient Europe (Edinburgh University Press, 1965).

READ, C. , The Origin of Man (Cambridge University Press, 1925).

RICHARDSON, L. F. , Statistics of Deadly Quarrels (Stevens, 1960).

RUSSELL, C. , and W. M. S. RUSSELL, Human Behaviour (André Deutsch, 1961).

SCHUTZ, F. , " Homosexual Wit und Priigung ", Psychol. Forschung 28 (1965), pp. 439-63. ,

SCOTT, J. P. , « Critical periods in the development of social behaviour in puppies ", Psychosom. Med. 20 (1958), pp. 45-54.

SCOTT, J. P. , and J. L. FULLER, Genetics and the Social Behaviour of the Dog (Chicago University Press, 1965).

SEGAL, R. , The Race War (Cape, 1966).

SLUCKIN, W. , Imprinting and Early Learning (Aldine, 1965).

SMAILES, A. E. , The Geography of Towns (Hutchinson, 1953).

SMITH, A. , The Body (Allen & Unwin, 1968).

STENGEL, E. , Suicide and Attempted Suicide (Penguin, 1964).

STORR. , A. , Human Aggression (Penguin Press, 1968).
TAX, S. (Editor), The Evolution of Man (Chicago University Press, 1960).

TINBERGEN, N. , The Study of Instinct (Oxford University Press, 1951).

TINBERGEN, N. , The Herring GuU's World (Collins,

1953).

TURNER, E. S. , AU Heaven in a Rage (Michael Joseph, 1964).

WASHBURN, S. L. (Editor), Social Life of Early Man (Methuen, 1962).

WASHBURN, S. L. , and I. DEVORE, « Social behaviour of baboons and early man », in Social Life of Early Man (Editor : S. L. Washburn), (Methuen, 1962).

WEST, D. J. , Homosexuality (Aldine, 1968).

WHITMAN, C. O. , The Behaviour of Pigeons (Carnegie Institution, 1919).

WICKLER, W. , « Socio-sexual signals and their intraspecific imitation among primates », in Primate Ethology (Editor : D. Morris), (Weidenfeld & Nicolson, 1967).

WICKLER, W. , Mimicry in Plants and Animals (World University Library, 1968).

WOODIS, G. M. , « Depression and crime », in Brit. J. Delinquency (1957), pp. 85-94.

ZEUNER, F. E. , A History of Domesticated Animals (Hutchinson, 1963).

ZUCKERMAN, S. , The Society Life of Monkeys and Apes (Kegan Paul, 1932).

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray - Paris.

Dépôt légal n° 523, 2e trimestre 1971.

LE LIVRE DE POCHE
22, avenue Pierre 1er de Serbie – Paris.